

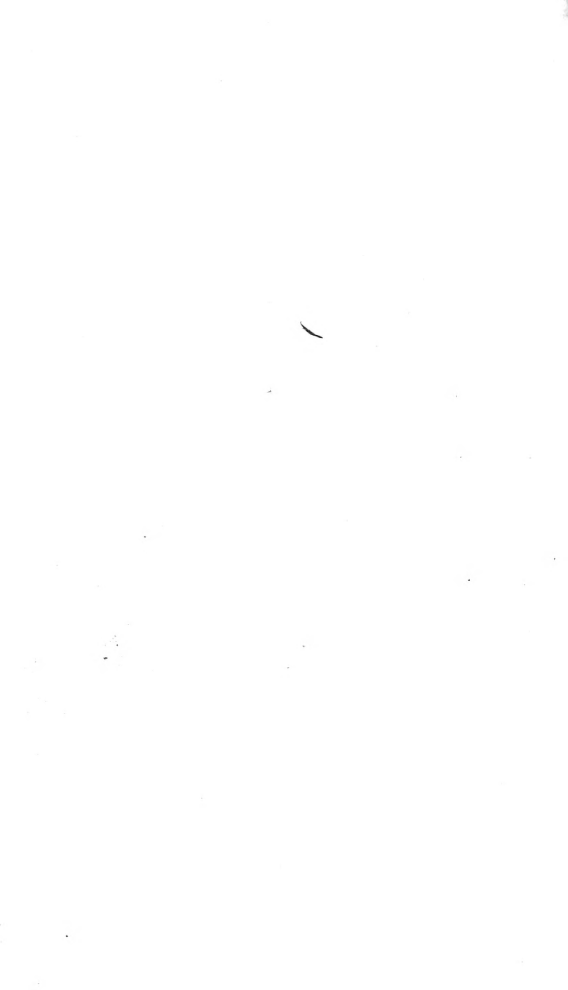


UNIVERSITY OF PITTSBURGH



Darlington Memorial Library







LE

BOITEUX,

AUGMENTÉE

Par Monsieur

*valentine sayor his book*



*1763*

Chez

Augustins, à Saint Etienne. Quai des

---

*Avec Approbation & Privilège du Roi*



---

---

T A B L E  
DES CHAPITRES.  
DU TOME SECOND.

CHAP. IX. **D**Es Foux enfer-  
més. Page 265

CHAP. X. *Dont la matiere est iné-  
puisable.* 322.

CHAP. XI. *De l'Incendie , & de ce  
que fit Asmodée en cette occasion.  
par amitié pour Don Cléofas.* 351

CHAP. I. *Des Tombeaux , de Om-  
bres , & de la Mort.* 1

CHAP. II. *La force de l'Amitié.* 31

CHAP. III. *Du démêlé d'un Poëte  
Tragique , avec un Auteur Comi-  
que.* 99

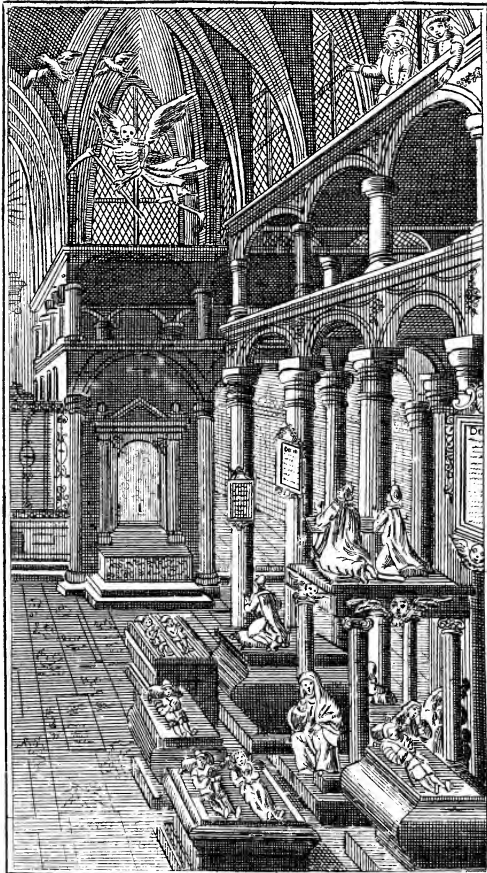
## TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. IV. *Suite & Conclusion de  
l'Histoire de la force de l'A-  
mitié.* 119

CHAP. V. *Des Songes.* 199

Fin de la Table du Tome Second.







# LE DIABLE BOITEUX.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Des Tombeaux , des Ombres & de  
la Mort.*

**A** V A N T que nous pour-  
suivions l'examen des  
vivans , dit le Démon ,  
troublons pour quel-  
ques momens le repos des morts  
de cette Eglise ; parcourons tous  
ces tombeaux ; dévoilons ce qu'ils

*Tome II,*

**A**

recelent ; voyons ce qui les a fait élever.

Le premier de ceux qui sont à main droite , contient les tristes restes d'un Officier général , qui , comme un autre Agamemnon , trouva au retour de la guerre un Egistre dans sa maison. Il y a dans le second , un jeune Cavalier de noble race , qui voulant montrer son adresse & sa vigueur à sa Dame un jour de combat de Taureaux , fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troisième , gît un vieux Prélat sorti de ce monde assez brusquement , pour avoir fait son testament en pleine fanté & l'avoir lû à ses domestiques , à qui , comme un bon maître , il léguoit quelque chose. Son cuisinier fut impatient de recevoir son legs.

Il repose dans le quatrième



Mausolée , un Courtisan qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire fa cour ; on le vit , pendant soixante ans , tous les jours , au lever , au dîner , au souper & au coucher du Roi , qui le combla de bienfaits pour récompenser son assiduité. Au reste dit Don Cléofas , ce Courtisan étoit-il homme à rendre service ? A personne , répondit le Diable : il promettoit volontiers de faire plaisir ; mais il ne tenoit jamais ses promesses. Le misérable ! repliqua Léandro : si l'on vouloit retrancher de la société civile , les hommes qui y sont de trop , il faudroit commencer par les Courtisans de ce caractère-là.

Le cinquième tombeau , reprit Asmodée , renferme la dépouille mortelle d'un Seigneur zélé pour la nation Espagnole , & jaloux de

#### 4      *LE DIABLE*

la gloire de son maître ; il fut toute sa vie Ambassadeur à Rome ou en France , en Angleterre , ou en Portugal : il se ruina si bien dans ses Ambassades , qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer quand il mourut ; mais le Roi en fit la dépense pour reconnoître ses services.

Passons aux monumens qui sont de l'autre côté. Le premier est celui d'un gros Négociant qui laissa de grandes richesses à ses enfans : mais , de peur qu'elles ne leur fissent oublier de qui ils étoient sortis , il fit graver sur son tombeau son nom & sa qualité , ce qui ne plaît guere aujourd'hui à ses descendans.

Le Mausolée qui suit & qui surpasse tous les autres en magnificence , est un morceau que les voyageurs regardent avec admi-

ration. En effet, dit Zambullo, il me paroît admirable : je suis enchanté sur tout de ces deux représentations qui sont à genoux ; voilà des figures bien travaillées. Que le Sculpteur qui les a faites, étoit un habile ouvrier ! Mais apprenez-moi, de grace, ce que les personnes qu'elles représentent ont été pendant leur vie ?

Le Boiteux reprit : Vous voyez un Duc & son épouse : ce Seigneur étoit grand Sommelier du Corps ; il remplissoit sa Charge avec honneur, & sa femme vivoit dans une haute dévotion. Il faut que je vous rapporte un trait de cette bonne Duchesse : vous le trouverez un peu gaillard pour une dévote. Le voici :

Cette Dame avoit pour Directeur, depuis long-temps, un Religieux de la Merci, nommé

Don Jérôme d'Aguilar, homme de bien & fameux Prédicateur. Elle en étoit très-fatisfaite, lorsqu'il parut à Madrid un Dominicain qui se mit à prêcher, de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel Orateur s'appelloit le frere Placide. On couroit à ses Sermons comme à ceux du Cardinal Ximenés; & sur sa réputation, la Cour ayant voulu l'entendre, en fut encore plus contente que la Ville.

Notre Duchesse se fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée, & de résister à la curiosité d'aller juger par elle-même de l'éloquence du frere Placide. Elle en usoit ainsi pour prouver à son Directeur, qu'en Pénitente délicate & sensible, elle entroit dans les sentimens de dépit & de jalousie que ce nouveau

venu pouvoit lui causer : il n'y eut pourtant pas moyen de s'en défendre toujours. Le Dominicain fit tant de bruit , qu'elle céda enfin à la tentation de le voir. Elle le vit , l'entendit prêcher , le goûta , le suivit , & la petite inconstante forma le projet de se mettre sous sa direction.

Il falloit auparavant se débarrasser du Religieux de la Merci : cela n'étoit pas facile. Un guide spirituel ne se quitte pas comme un amant. Une dévote ne veut point passer pour volage , ni perdre l'estime d'un Directeur qu'elle abandonne. Que fit la Duchesse ? Elle alla trouver Don Jérôme & lui dit d'un air aussi triste que si elle eût été véritablement affligée : Mon Pere , je suis au désespoir. Vous me voyez dans un étonnement , dans une affliction , dans

une perplexité d'esprit inconcevable. Qu'avez-vous donc , Madame , répondit d'Aguilar ? Le croirez-vous , reprit-elle ? Mon mari , qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu , après m'avoir vûe si long-temps sous votre conduite , sans faire paroître la moindre inquiétude sur la mienne , se livre tout-à-coup à des soupçons jaloux & ne veut plus que vous soyiez mon Directeur. Avez-vous jamais oûi parler d'un pareil caprice ? J'ai eu beau lui reprocher qu'il offensoit , avec moi , un homme d'une piété profonde & délivré de la tyrannie des passions ; je n'ai fait qu'augmenter sa défiance en prenant votre parti.

Don Jérôme , malgré tout son esprit , donna dans ce rapport. Il est vrai qu'elle le lui avoit fait avec des démonstrations à trom-

per toute la terre. Quoique fâché de perdre une Pénitente de cette importance , il ne laissa pas de l'exhorter à se conformer aux volontés de son époux : mais sa Révérence ouvrit enfin les yeux, & fut au fait, lorsqu'elle apprit que cette Dame avoit choisi le Frere Placide pour Directeur.

Après ce grand Sommelier du Corps & son adroite épouse, continua le Diable, un Mausolée plus modeste , recele depuis peu de temps , le bisarre assemblage d'un Doyen du Conseil des Indes & de sa jeune femme. Ce Doyen dans sa soixante-troisième année épousa une fille de vingt ans. Il avoit d'un premier lit deux enfans, dont il étoit prêt à signer la ruine , lorsqu'une apoplexie l'emporta. Sa femme mourut vingt-quatre heures après lui de regret

qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Nous voici arrivés au monument de cette Eglise le plus respectable. Les Espagnols ont autant de vénération pour ce tombeau, que les Romains en avoient pour celui de Romulus. De quel grand Personnage renferme-t-il donc la cendre, dit Léandro Perez ? D'un premier Ministre de la Couronne d'Espagne, répondit Asmodée. Jamais la Monarchie n'en aura peut-être un pareil. Le Roi se reposa du soin du Gouvernement sur ce grand homme, qui sut si bien s'en acquitter, que le Monarque & les sujets en furent très-contens. L'Etat sous son Ministère fut toujours florissant & les peuples heureux ; enfin cet habile Ministre eut beaucoup de Religion & d'humanité. Cependant



quoiqu'il n'eût rien à se reprocher en mourant , la délicatesse de son poste ne laissa pas de le faire trembler.

Un peu au-delà de ce Ministre , si digne d'être regretté , démêlez dans un coin une table de marbre noir attachée à un pillier. Voulez-vous que j'ouvre le sépulchre qui est dessous , pour vous montrer ce qui reste d'une fille bourgeoise qui mourut à la fleur de son âge , & dont la beauté charmoit tous les yeux : ce n'est plus que de la poussière ; c'étoit , de son vivant une personne si aimable , que son pere avoit de continuelles allarmes , que quelque amant ne la lui enlevât , ce qui auroit bien pû arriver , si elle eût vécu plus long-temps. Trois Cavaliers qui l'idolâtroient , furent inconsolables de sa perte , & se donne-

rent la mort pour signaler leur désespoir. Leur tragique histoire est gravée en lettres d'or sur cette table de marbre, avec trois petites figures qui représentent ces trois Galans désespérés. Ils sont prêts à se défaire eux-mêmes ; l'un avale un verre de poison ; l'autre se perce de son épée ; & le troisième se passe au col une ficelle pour se pendre.

Le Démon remarquant en cet endroit, que l'Ecolier rioit de tout son cœur & trouvoit fort plaisant qu'on eût orné de ces trois figures l'építaphe de la bourgeoise, lui dit : Puisque cette imagination vous réjouit, peu s'en faut qu'en cet instant je ne vous transporte sur les bords du Tage pour vous montrer le monument qu'un Auteur Dramatique a fait construire dans l'Eglise d'un Village, auprès

d'Almaraz , où il s'étoit retiré après avoir mené à Madrid une longue & joyeuse vie. Cet Auteur a donné au Théâtre un grand nombre de Comédies pleines de gravelures & de gros sel ; mais il s'en est repenti avant sa mort ; & pour expier le scandale qu'elles ont causé , il a fait peindre sur son tombeau une espece de bucher , composé de Livres qui représentent quelques-unes de ses pieces , & l'on voit la Pudeur qui tient un flambeau allumé pour y mettre le feu.

Outre les morts qui sont dans les Mausolées , que je viens de vous faire observer , il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrés ici fort simplement. Je vois errer toutes leurs ombres. Elles se promènent , passent & repassent sans cesse les unes auprès des au-

tres , fans troubler le profond repos qui regne dans ce lieu Saint. Elles ne se parlent point ; mais je lis dans leur silence toutes leurs pensées. Que je suis mortifié ! s'écria Don Cléofas , de ne pouvoir jouir , comme vous , du plaisir de les appercevoir ! Je puis encore vous donner ce contentement , lui dit Asmodée , rien n'est plus facile pour moi. En même-temps ce Démon lui toucha les yeux , & par un prestige , lui fit voir un grand nombre de phan-  
tômes blancs.

A l'apparition de ces Spectres , Zambullo frémit. Comment donc , lui dit le Diable , vous frémissez ? Ces ombres vous font-elles peur ? Que leur habillement , ne vous épouvante point ; accoutumez-vous-y dès - à - présent : vous le porterez à votre tour ; c'est l'u-

niforme des mânes ; rassurez-vous donc & ne craignez rien ; pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occasion , vous , qui avez eu l'assurance de soutenir ma vûe ? Ces gens-ci ne sont pas si méchans que moi.

L'Ecolier, à ces paroles, rappelant tout son courage, regarda les phantômes assez hardiment. Considérez attentivement, toutes ces ombres , lui dit le Boiteux. Celles qui ont des mausolées sont confondues avec celles qui n'ont qu'une misérable biere pour tout monument : la subordination qui les distinguoit les unes des autres pendant leur vie , ne subsiste plus. Le grand Sommelier du Corps & le premier Ministre ne sont pas plus présentement que les plus vils Citoyens enterrés dans cette Eglise. La grandeur de ces nobles

mânes a fini avec leurs jours ; comme celle d'un héros de théâtre finit avec la piece.

Je fais une remarque , dit Léandro ; je vois un ombre qui se promene toute seule & semble fuir la compagnie des autres. Dites plutôt que les autres évitent la sienne , répondit le Démon , & vous direz la vérité : Sçavez-vous bien quelle est cette ombrelà ? C'est celle d'un vieux Notaire , lequel a eu la vanité de se faire enterrer dans un cercueil de plomb ; ce qui a choqué toutes les autres mânes de bourgeois dont les cadavres ont été mis en terre ici plus modestement. Ils ne veulent point , pour mortifier son orgueil , que son ombre se mêle parmi eux.

Je viens de faire encore une observation , reprit Don Cléofas :  
deux

deux ombres en passant l'une devant l'autre, se sont arrêtées un moment pour se regarder; ensuite elles ont continué leur chemin. Ce sont, repartit le Diable, celle de deux amis intimes, dont l'un étoit Peintre, & l'autre Musicien. Ils étoient un peu yvrognes; à cela près, fort honnêtes-gens. Ils cessèrent de vivre dans la même année. Quand leurs mânes se rencontrent, frappés du souvenir de leurs plaisirs, ils se disent par leur triste silence: Ah! mon ami, nous ne boirons plus!

Miséricorde, s'écria l'Ecolier! qu'est-ce que je vois? Je découvre au bout de cette Eglise deux ombres qui se promènent ensemble. Qu'elles me paroissent mal appareillées? Leurs tailles & leurs allures sont bien différentes! L'une est d'une hauteur démesu-

rée & marche fort gravement ; au lieu que l'autre est petite & a l'air évaporé. La grande , reprit le Boiteux, est celle d'un Allemand qui perdit la vie pour avoir bû , dans une débauche , trois fantés avec du tabac dans son vin. Et la petite , est celle d'un François , lequel , suivant l'esprit galant de sa Nation , s'avisa en entrant dans une Eglise de présenter poliment de l'eau-benite à une jeune Dame qui en sortoit : dès le même jour , pour prix de sa politesse , il fut couché par terre d'un coup d'escopette.

De mon côté , dit Asmodée , je considere trois ombres remarquables que je démêle dans la foule. Il faut que je vous apprenne de quelle façon elles ont été séparées de leur matiere. Elles animoient les jolis corps de trois



Comédiennes qui faisoient autant de bruit à Madrid , dans leur temps , qu'Origo , Citheris & Arbuscula , en ont fait à Rome dans le leur , & qui possédoient aussi bien qu'elles , l'art de divertir les hommes en public , & de les ruiner en particulier. Voici quelle fut la fin de ces fameuses Comédiennes Espagnoles : l'une creva subitement d'envie , au bruit des applaudissemens du parterre , au début d'une Actrice nouvelle. L'autre trouva dans l'excès de la bonne chere l'infailible mort qui le suit : Et la troisième , venant de s'échauffer sur la Scene , à jouer le rôle d'une vestale , mourut d'une fausse couche derriere le Théâtre.

Mais laissons en repos toutes ces ombres , poursuit le Démon , nous les avons assez exa-

minées. Je veux présenter à votre vûe un nouveau spectacle qui doit faire sur vous une impression encore plus forte que celui-ci. Je vais, par la même puissance qui vous a fait appercevoir ces mânes, vous rendre la Mort visible. Vous allez contempler cette cruelle Ennemie du genre humain, laquelle tourne sans cesse autour des hommes, sans qu'ils la voient; qui parcourt, en un clin d'œil, toutes les parties du monde & fait, dans un même moment, sentir son pouvoir aux divers peuples qui les habitent.

Regardez du côté de l'Orient. La voilà qui s'offre à vos yeux. Une troupe nombreuse d'oiseaux de mauvaise augure vole devant elle avec la terreur, & annonce son passage par des cris funebres. Son infatigable main est armée

de la faux terrible sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses ailes sont peints la guerre, la peste, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidens funestes qui lui fournissent, à chaque instant, une nouvelle proie. Et l'on voit sur l'autre aile, de jeunes Médecins qui se font recevoir Docteurs, en présence de la mort, qui leur donne le bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la Médecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoique Don Cléofas fût persuadé, qu'il n'y avoit aucune réalité dans ce qu'il voyoit, & que c'étoit seulement pour lui faire plaisir, que le Diable lui montrait la Mort sous cette forme, il ne pouvoit la considérer sans frayeur;

il se rassura néanmoins & dit au Démon : Cette figure épouvantable ne passera pas seulement par-dessus la ville de Madrid ; elle y laissera sans doute des marques de son passage. Oui, certainement, répondit le Boiteux : Elle ne vient pas ici pour rien. Il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la besogne qu'elle va faire. Je vous prens au mot repliqua l'Ecolier. Volons sur ses traces. Voyons sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler ! Je n'en doute pas, répartit Asmodée ; mais il y en aura bien de commande ! La Mort, malgré l'horreur qui l'accompagne, cause autant de joie que de douleur.

Nos deux spectateurs prirent leur vol & suivirent la Mort, pour l'observer. Elle entra d'abord dans

une maison bourgeoise , dont le chef étoit malade à l'extrémité. Elle le toucha de sa faux & il expira au milieu de sa famille , qui forma aussi-tôt un concert touchant de plaintes & de lamentations. Il n'y a point ici de tricherie , dit le Démon. La femme & les enfans de ce Bourgeois l'aimoient tendrement ; d'ailleurs ils avoient besoin de lui pour subsister ; leurs pleurs ne sçauroient être perfides.

Il n'en est pas de même de ce qui se passe dans cette autre maison , où vous voyez la mort qui frappe un vieillard alité. C'est un Conseiller qui a toujours vécu dans le célibat , & fait très-mauvaise chere pour amasser des biens considérables qu'il laisse à trois neveux qui se sont assemblés chez lui , dès qu'ils ont appris qu'il ti-

roit à sa fin. Ils ont fait paroître une extrême affliction , & fort bien joué leurs rôles. Mais les voilà qui levent le masque & se préparent à faire des actes d'héritiers , après avoir fait des grimaces de parens. Ils vont fouiller par tout. Qu'ils trouveront d'or & d'argent ! Quel plaisir , vient de dire , tout à l'heure , un de ses héritiers aux autres , quel plaisir pour des neveux , d'avoir de vieux ladres d'oncles , qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer ! La belle oraison funebre ! dit Léandro Perez. Oh ! ma foi , reprit le Diable , la plûpart des peres qui sont riches & qui vivent long-temps , n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfans.

Tandis que ces héritiers pleins de joie , cherchent les trésors du défunt ,

défunct , la mort vole vers un grand Hôtel où demeure un jeune Seigneur , qui a la petite vérole. Ce Seigneur, le plus aimable de la Cour , va périr au commencement de ses beaux jours , malgré le fameux Médecin qui le gouverne , ou peut - être parce qu'il est gouverné par ce Docteur.

Remarquez avec quelle rapidité la mort fait ses opérations. Elle a déjà tranché la destinée de ce jeune Seigneur , & je la vois prête à faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un Couvent , elle descend dans une cellule , fond sur un bon Religieux , & coupe le fil de la vie pénitente & mortifiée qu'il mene depuis quarante ans. La mort, toute terrible qu'elle est , ne l'a point épouvanté ; mais en récompense elle

entre dans un hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un Licentié de condition, nommé depuis peu à l'Evêché d'Albarazin. Ce Prélat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son Diocèse, avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les Princes de l'Eglise. Il ne songe à rien moins qu'à mourir, néanmoins il va toute-à-l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera, sans suite, comme le Religieux, & je ne sçai s'il y fera reçu aussi favorablement que lui.

O Ciel ! s'écria Zambullo, la mort va passer par-dessus le Palais du Roi ! Je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Espagne dans la consternation. Vous avez raison de trembler, dit le Boiteux ; car elle



n'a pas plus de considération pour les Rois , que pour leurs valets de pied : Mais rassurez - vous , ajouta-t-il un moment après ; elle n'en veut point encore au Monarque , elle va tomber sur un de ses Courtisans , sur un de ces Seigneurs , dont l'unique occupation est de le suivre & de faire leur cour. Ce ne sont pas les hommes de l'Etat les plus difficiles à remplacer.

Mais il me semble , repliqua l'Ecolier , que la mort ne se contente pas d'avoir enlevé ce Courtisan , elle fait encore une pause sur le Palais , du côté de l'appartement de la Reine. Cela est vrai , repartit le Diable , & c'est pour faire une très-bonne œuvre : Elle va couper le chifflet à une mauvaise femme , qui se plaît à se-

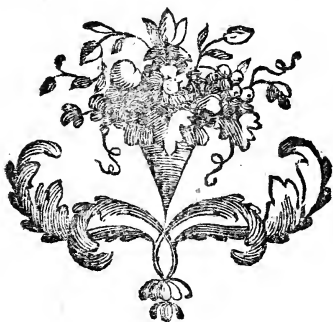
mer la division dans la Cour de la Reine , & qui est tombée malade de chagrin de voir deux Dames qu'elle avoit brouillées se reconcilier de bonne foi.

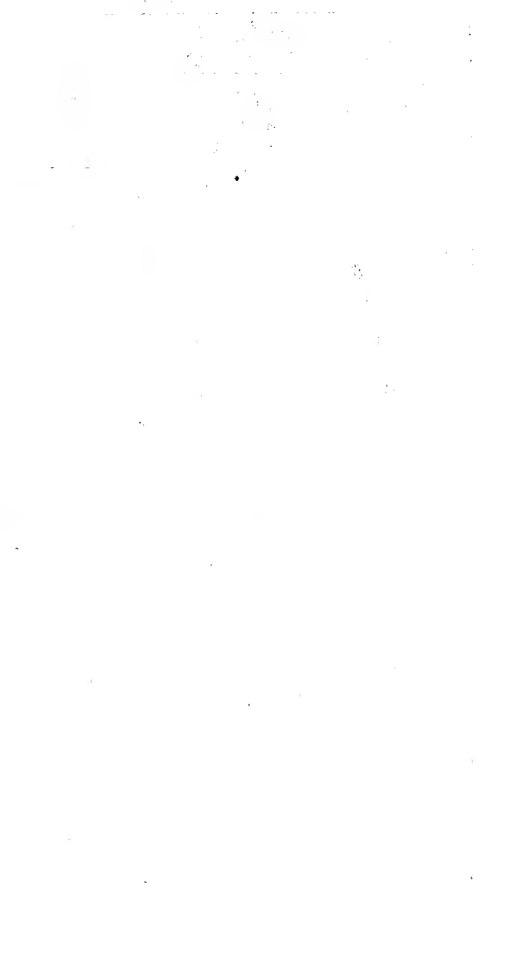
Vous allez entendre des cris perçans , continua le Démon. La mort vient d'entrer dans ce bel hôtel à main gauche Il va s'y passer la plus triste scène que l'on puisse voir sur le théâtre du monde. Arrêtez vos yeux sur ce déplorable spectacle. Effectivement , dit Don Cléofas , j'apperçois une Dame qui s'arrache les cheveux & se débat entre les bras de ses femmes. Pourquoi paroît-elle si affligée ? Regardez dans l'appartement qui est vis-à-vis de celui-là , répondit le Diable , vous en découvrirez la cause. Remarquez un homme étendu

sur un lit magnifique ; c'est son mari qui expire. Elle est inconsolable. Leur histoire est touchante & mériteroit d'être écrite. Il me prend envie de vous la conter.

Vous me ferez plaisir , repliqua Léandro ; le pitoyable ne m'attendrit pas moins que le ridicule me réjouit. Elle est un peu longue , reprit Asmodée ; mais elle est trop intéressante pour vous ennuyer. D'ailleurs , je vous l'avouerai , tout Démon que je suis , je me lasse de suivre la mort. Laissons-la chercher de nouvelles victimes. Je le veux bien , dit Zambullo. Je suis plus curieux d'entendre l'histoire , dont vous me faites fête , que de voir périr tous les humains , l'un après l'autre. Alors le Boiteux en com-

mença le récit dans ces termes,  
après avoir transporté l'Ecolier  
sur une des plus hautes maisons  
de la rue d'Alcala.







---

## CHAPITRE II.

*La force de l'amitié.*

### HISTOIRE.

UN jeune Cavalier de Tolède, suivi de son valet de chambre, s'éloignoit à grandes journées du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique aventure. Il étoit à deux petites lieues de la ville de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois, il rencontra une Dame qui descendoit d'un carrosse avec précipitation. Aucun voile ne couvroit son visage, qui étoit d'une éclatante beauté, & cette charmante personne paroissoit si troublée, que

le Cavalier jugeant qu'elle avoit besoin de secours , ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

Généreux inconnu , lui dit la Dame , je ne refuserai point l'offre que vous me faites. Il semble que le Ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux Cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois ; je viens de les y voir entrer tout-à-l'heure. Ils vont se battre. Suivez-moi , s'il vous plaît ; venez m'aider à les séparer. En achevant ces mots , elle s'avança dans le bois , & le Tolédan , après avoir laissé son cheval à son valet , se hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas , qu'ils entendirent un bruit d'épées , & bien-tôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battoient avec fureur.



Le Tolédan courut à eux pour les séparer , & en étant venu à bout par ses prières & par ses efforts , il leur demanda le sujet de leur différend.

Brave inconnu , lui dit un des deux Cavaliers , je m'appelle Don Fadrique de Mendoce , & mon ennemi se nomme Don Alvaro Ponce. Nous aimons Dona Théodora , cette Dame que vous accompagnez. Elle a toujours fait peu d'attention à nos soins , & quelques galanteries que nous ayions pû imaginer pour lui plaire , la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi , j'avois dessein de continuer à la servir malgré son indifférence , mais mon rival , au lieu de prendre le même parti , s'est avisé de me faire un appel.

Il est vrai , interrompit Don

Alva, que j'ai jugé à propos d'en user ainsi. Je croi que si je n'avois point de rival, Dona Théodora pourroit m'écouter. Je veux donc tâcher d'ôter la vie à Don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur.

Seigneur Cavalier, dit alors le Tolédan, je n'approuve point votre combat. Il offense Dona Théodora. On sçaura bien-tôt dans le Royaume de Valence que vous vous ferez battus pour elle. L'honneur de votre Dame vous doit être plus cher que votre repos, & que vos vies. D'ailleurs quel fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire ? Après avoir exposé la réputation de sa maîtresse, pense-t-il qu'elle le verra d'un œil plus favorable ? Quel aveuglement ! Croyez-moi, faites plû-

tôt sur vous , l'un & l'autre , un effort plus digne des noms que vous portez. Rendez - vous maîtres de vos transports furieux , & par un serment inviolable engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que j'ai à vous proposer. Votre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte de sang.

Eh ! de quelle maniere , s'écria Don Alvar ? Il faut que cette Dame se déclare , repliqua le Tolédan , qu'elle fasse choix de Don Fadrique ou de vous , & que l'ament sacrifié , loin de s'armer contre son rival , lui laisse le champ libre. J'y consens , dit Don Alvar , & j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré , que Dona Théodora se détermine , qu'elle me préfere si elle veut mon rival , cette préférence me fera moins insup-

portable que l'affreuse incertitude où je suis. Et moi, dit à son tour Don Fadrique, j'en atteste le Ciel ! Si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ses charmes, & si je ne puis les oublier, du moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan se tournant vers Dona Théodora : Madame, lui dit-il, c'est à vous de parler. Vous pouvez d'un seul mot défarmer ces deux rivaux. Vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenser la constance. Seigneur Cavalier, répondit la Dame, cherchez un autre tempérament pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement ? J'estime, à la vérité, Don Fadrique & Don Alvar, mais je ne les aime point ;

& il n'est pas juste que pour prévenir l'atteinte que leur combat pourroit porter à ma gloire, je donne des espérances que mon cœur ne sçauroit avoïer.

La feinte n'est plus de saison, Madame, reprit le Tolédan, il faut, s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique ces deux Cavaliers soient également bien faits; je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre. Je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vû agitée.

Vous expliquez mal cette frayeur, repartit Dona Théodora : la perte de l'un ou de l'autre de ces Cavaliers me toucheroit sans doute, & je me la reprocherois sans cesse, quoique je n'en fusse que la cause innocente; mais si je vous ai paru allarmée, sçachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce , qui étoit naturellement brutal , perdit enfin patience : c'en est trop , dit-il d'un ton brusque , puisque Madame refuse de terminer la chose à l'amiable , le sort des armes en va donc décider. Et parlant de cette sorte , il se mit en devoir de pousser Don Fadrique , qui de son côté , se disposa à le bien recevoir.

Alors la Dame plus effrayée par cette action , que déterminée par son panchant , s'écria toute éperdue : Arrêtez , Seigneurs Cavaliers , je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui intéresse mon honneur , je déclare que c'est à Don Fadrique de Mendoce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles , que le disgracié Ponce , sans dire un seul mot , courut délier

son cheval, qu'il avoit attaché à un arbre, & disparut en jettant des regards furieux sur son rival & sur sa maîtresse. L'heureux Mendoce au contraire, étoit au comble de sa joie. Tantôt il se mettoit à genoux devant Dona Théodora, tantôt il embrassoit le Tolédan, & ne pouvoit trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnoissance dont il se sentoît pénétré.

Cependant la Dame devenue plus tranquille, après l'éloignement de Don Alvar, songeoit avec quelque douleur, qu'elle venoit de s'engager à souffrir les soins d'un amant, dont à la vérité elle estimoit le mérite, mais pour qui son cœur n'étoit point prévenu.

Seigneur, Don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abu-

ferez pas de la préférence que je vous ai donnée; vous la devez à la nécessité où je me suis trouvée de prononcer entre vous & Don Alvar; ce n'est pas que je n'aye toujours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui. Je sçai bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez. Vous êtes le Cavalier de Valence le plus parfait, c'est une justice que je vous rends. Je dirai même que la recherche d'un homme, tel que vous, peut flatter la vanité d'une femme; mais quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avoüerai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur. Mon indifférence n'est peut-être  
qu'un



qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai fait depuis un an, de Don André de Cifuentes, mon mari. Quoique nous n'ayions pas été long-temps ensemble, & qu'il fût dans un âge avancé, lorsque mes parens éblouis de ses richesses m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort. Je le regrette encore tous les jours.

Eh ! n'est-il pas digne de mes regrets, ajoûta-t-elle ? Il ne ressembloit nullement à ces vieillards chagrins & jaloux, qui ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur foiblesse, sont eux-mêmes des témoins assidus de tous ses pas, ou la font observer par une Duégne dévouée à leur tyrannie. Hélas ! il avoit en ma vertu, une confiance dont un jeu-

ne mari adoré feroit à peine capable. D'ailleurs, sa complaisance étoit infinie, & j'ose dire, qu'il faisoit son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paroissais souhaiter. Tel étoit Don André de Cifuentes. Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aisément un homme d'un caractère si aimable. Il est toujours présent à ma pensée, & cela ne contribue pas peu, sans doute, à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre, en cet endroit, Dona Theodora : Ah ! Madame, s'écria-t-il, que j'ai de joye d'apprendre de votre propre bouche, que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins. J'espère que vous vous rendrez un jour à ma

constance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive , reprit la Dame , puisque je vous permets de me venir voir & de me parler quelquefois de votre amour. Tâchez de me donner du goût pour vos galanteries ; faites enforte que je vous aime. Je ne vous cacherai point les sentimens favorables que j'aurai pris pour vous ; mais si malgré tous vos efforts vous n'en pouvez venir à bout , souvenez-vous , Mendoce , que vous ne ferez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut repliquer ; mais il n'en eut pas le temps , parce que la Dame prit la main du Tolédan , & tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval qui étoit attaché à un arbre , & le tirant après lui par la bride , il suivit

Dona Theodora , qui monta dans son carrosse avec autant d'agitation qu'elle en étoit descendue. La cause toutefois en étoit bien différente. Le Tolédan & lui l'accompagnerent à cheval jusqu'aux portes de Valence , où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison , & Don Fadrique emmena dans la sienne le Tolédan.

Il le fit reposer , & après l'avoir bien régalé , il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence , & s'il se proposoit d'y faire un long séjour. J'y ferai le moins de temps qu'il me sera possible , lui répondit le Tolédan. J'y passe seulement pour aller gagner la mer & m'embarquer dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne ; car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'acheverai le cours d'une

vie infortunée , pourvû que ce soit loin de ces funestes climats.

Que dites-vous , repliqua Don Fadrique avec surprise ? Qui peut vous révolter contre votre Patrie , & vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement ? Après ce qui m'est arrivé , repartit le Tolédan , mon pays m'est odieux , & je n'aspire qu'à le quitter pour jamais. Ah ! Seigneur Cavalier , s'écria Mendoce , attendri de compassion , que j'ai d'impatience de sçavoir vos malheurs : Si je ne puis soulager vos peines , je suis du moins disposé à les partager. Votre physionomie m'a d'abord prévenu pour vous ; vos manieres me charment , & je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir , Seigneur

Don Fadrique , répondit le Tolé-  
dan; & pour reconnoître, en quel-  
que forte, les bontés que vous me  
témoignez, je vous dirai aussi qu'en  
vous voyant tantôt avec Alvaro  
Ponce, j'ai panché de votre côté.  
Un moment d'inclination, que je  
n'ai jamais senti à la première vûe  
de personne, me fit craindre que  
Dona Théodora ne vous préférât  
votre rival, & j'eus de la joie,  
lorsqu'elle se fut déterminée en  
votre faveur. Vous avez depuis si  
bien fortifié cette première impres-  
sion, qu'au lieu de vouloir vous  
cacher mes ennuis, je cherche à  
m'épancher & trouve une dou-  
ceur secrète à vous découvrir mon  
ame. Apprenez donc mes mal-  
heurs.

Tolède m'a vû naître, & Don  
Juan de Zarate est mon nom. J'ai  
perdu, presque dès mon enfance,

ceux qui m'ont donné le jour; de maniere que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissés. Comme je pouvois disposer de ma main, & que je me croyois assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avoit, ni à l'inégalité de nos conditions. J'étois charmé de mon bonheur, & pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimois, je la menai, peu de jours après mon mariage, à une terre que j'ai à quelques lieues de Tolède.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le Duc de Naxera, dont le Château est dans le voisinage de ma terre,

vint un jour qu'il chassoit se rafraîchir chez moi. Il vit ma femme & en devint amoureux. Je le crus du moins, & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bien-tôt mon amitié avec empressement : ce qu'il avoit jusques-là fort négligé. Il me mit de ses parties de chasses, me fit force présents & encore plus d'offres de services.

Je fus d'abord allarmé de sa passion ; je pensai retourner à Toléde avec mon épouse, & le Ciel sans doute m'inspiroit cette pensée. Effectivement si j'eusse ôté au Duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurois évité les malheurs qui me sont arrivés, mais la confiance que j'avois en elle me rassura. Il me parut qu'il n'étoit pas possible qu'une personne que j'avois épousée sans dote &  
tirée



tirée d'un état obscur , fût assez ingrate pour oublier mes bontés. Hélas ! je la connoissois mal. L'ambition & la vanité qui sont deux choses si naturelles aux femmes , étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dès que le Duc eut trouvé moyen de lui apprendre ses sentimens , elle se fçut bon gré d'avoir fait une conquête si importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'*Excellence* , chatouilla son orgueil & remplit son esprit de fastueuses chimères. Elle s'en estima davantage & m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle , au lieu d'exciter sa reconnoissance , ne fit plus que m'attirer ses mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté , & il lui sembla que si ce Grand Seigneur qui étoit épris

de ses charmes l'eût vûe avant son mariage, il n'auroit pas manqué de l'épouser. Enivrée de ces folles idées & séduite par quelques présens qui la flattoient, elle se rendit aux secrets empressemens du Duc.

Ils s'écrivoient assez souvent, & je n'avois pas le moindre soupçon de leur intelligence; mais enfin je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'entrai dans l'appartement de ma femme; elle ne m'attendoit pas si tôt. Elle venoit de recevoir une lettre du Duc & se préparoit à lui faire réponse. Elle ne put cacher son trouble à ma vûe. J'en frémis, & voyant sur une table du papier & de l'encre, je jugeai qu'elle me trahissoit. Je la pressai

de me montrer ce qu'elle écrivoit ; mais elle s'en défendit ; de sorte que je fus obligé d'employer jusqu'à la violence pour satisfaire ma jalouse curiosité. Je tirai de son sein , malgré toute sa résistance , une lettre qui contenoit ces paroles :

*Languirai - je toujours dans l'attente d'une seconde entrevue ? Que vous êtes cruelle de me donner les plus douces espérances , & de tant tarder à les remplir ! Don Juan va tous les jours à la chasse ou à Tolède , ne devrions nous pas profiter de ces occasions ? Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me consume. Plaignez-moi , Madame : Songez que si c'est un plaisir d'obtenir ce qu'on desire , c'est un tourment d'en attendre long-temps la possession.*

Je ne pus achever de lire ce billet sans être transporté de rage. Je mis la main sur ma dague, & dans mon premier mouvement je fus tenté d'ôter la vie à l'infidelle épouse qui m'ôtoit l'honneur ; mais faisant réflexion que c'étoit me venger à demi, & que mon ressentiment demandoit encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur. Je dissimulai ; je dis à ma femme, avec le moins d'agitation qu'il me fut possible : Madame vous avez eu tort d'écouter le Duc. L'éclat de son rang ne devoit point vous éblouir ; mais les jeunes personnes aiment le faîte. Je veux croire que c'est-là tout votre crime, & que vous ne m'avez point fait le dernier outrage. C'est pourquoi j'excuse votre indiscretion, pourvu que vous rentriez dans votre

devoir, & que désormais, sensible à ma seule tendresse, vous ne songiez qu'à la mériter.

Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appartement, autant pour la laisser se remettre du trouble où étoient ses esprits, que pour chercher la solitude dont j'avois besoin moi-même pour calmer la colere qui m'enflâmoit. Si je ne pus reprendre ma tranquillité, j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours; & le troisième, feignant d'avoir à Toléde une affaire de la dernière conséquence, je dis à ma femme que j'étois obligé de la quitter pour quelque temps, & que je la priois d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence.

Je partis, mais au lieu de continuer mon chemin vers Toléde, je revins secrètement chez moi à

l'entrée de la nuit , & me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle , d'où je pouvois voir tout ce qui entroit dans ma maison. Je ne doutois point que le Duc n'eût été informé de mon départ , & je m'imaginois qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture. J'espérois les surprendre ensemble , je me promettois une entière vengeance.

Néanmoins je fus trompé dans mon attente. Loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un galant , je m'aperçûs au contraire que l'on fermoit les portes avec exactitude , & trois jours s'étant écoulés sans que le Duc eût paru , ni même aucun de ses gens , je me persuadai que mon épouse s'étoit repentie de sa faute , & qu'elle avoit enfin rompu tout commerce avec son amant.

· Prévenu de cette opinion , je perdis le désir de me vanger , & me livrant aux mouvemens d'un amour que la colere avoit suspendu , je courus à l'appartement de ma femme. Je l'embrassai avec transport , & lui dis : Madame , je vous rends mon estime & mon amitié. Je vous avoue que je n'ai point été à Toléde. J'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piège à un mari dont la jalousie n'étoit pas sans fondement. Je craignois que votre esprit séduit par de superbes illusions , ne fût pas capable de se détromper ; mais graces au Ciel , vous avez reconnu votre erreur , & j'espere que rien ne troublera plus notre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles , & laissant couler quelques pleurs : Que je suis mal-

heureuse , s'écria-t-elle , de vous avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité ! J'ai beau détester ce qui vous a si justement irrité contre moi : mes yeux, depuis deux jours, sont vainement ouverts aux larmes , toute ma douleur , tous mes remords seront inutiles , je ne regagnerai jamais votre confiance. Je vous la redonne , Madame , interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle faisoit paroître , je ne veux plus me souvenir du passé , puisque vous vous en repentez.

En effet , dès ce moment j'eus pour elle les mêmes égards que j'avois eu auparavant , & je recommençai à goûter des plaisirs qui avoient été si cruellement troublés. Ils devinrent même plus piquans ; car ma femme , comme si elle eût voulu effacer de mon esprit toutes les traces de l'offense



qu'elle m'avoit faite , prenoit plus de soin de me plaire , qu'elle n'en avoit jamais pris. Je trouvois plus de vivacité dans ses caresses , & peu s'en falloit que je ne fusse bien-aîsé du chagrin qu'elle m'avoit causé.

Je tombai malade en ce temps-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle , il n'est pas concevable combien ma femme en parut allarmée. Elle passoit le jour auprès de moi ; & la nuit , comme j'étois dans un appartement séparé , elle me venoit voir deux ou trois fois pour apprendre par elle-même de mes nouvelles. Enfin , elle montroit une extrême attention à courir au-devant de tous les secours dont j'avois besoin. Il sembloit que sa vie fût attachée à la mienne. De mon côté , j'étois si sensible à toutes les marques de

tendresse qu'elle me donnoit, que je ne pouvois me lasser de le lui témoigner. Cependant, Seigneur Mendoce, elle n'étoient pas aussi sinceres que je me l'imaginois.

Une nuit, ma santé commençoit alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller : Seigneur, me dit-il tout émû, je suis fâché d'interrompre votre repos ; mais je vous suis trop fidèle pour vouloir vous cacher ce qui se passe en ce moment chez vous. Le Duc de Naxera est avec Madame.

Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque temps mon valet sans pouvoir lui parler. Plus je pensois au rapport qu'il me faisoit, plus j'avois de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est pas possible que ma femme soit capa-

ble d'une si grande perfidie ! Tu n'es point assuré de ce que tu dis. Seigneur , reprit Fabio , plutôt au Ciel que j'en pusse encore douter ; mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous êtes malade , je soupçonne qu'on introduit presque toutes les nuits le Duc dans l'appartement de Madame. Je me suis caché pour éclaircir mes soupçons , & je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes.

A ce discours , je me levai tout furieux ; je pris ma robe de chambre & mon épée , & marchai vers l'appartement de ma femme , accompagné de Fabio , qui portoit de la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant , le Duc qui étoit assis sur le lit , se leva , & prenant un pistolet qu'il avoit à sa ceinture , il vint au-devant de moi & me

tira ; mais ce fut avec tant de trouble & de précipitation qu'il me manqua. Alors je m'avançai sur lui brusquement & lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme qui étoit plus morte que vive : Et toi, lui dis-je , infâme , reçois le prix de toutes tes perfidies. En disant cela , je lui plongeai dans le sein mon épée toute fumante du sang de son amant.

Je condamne mon emportement, Seigneur Don Fadrique, & j'avoue que j'aurois pû assez punir une épouse infidelle , sans lui ôter la vie ; mais quel homme pourroit conserver sa raison dans une pareille conjoncture ? Peignez-vous cette perfide femme attentive à ma maladie : représentez-vous toutes ses démonstrations d'amitié, toutes les circonstances ,

toute l'énormité de sa trahison , & jugez si l'on ne doit point pardonner sa mort à un mari qu'une si juste fureur animoit.

Pour achever cette tragique histoire en deux mots : Après avoir pleinement assouvi ma vengeance , je m'habillai à la hâte ; je jugeai bien que je n'avois pas de temps à perdre : Que les parens du Duc me feroient chercher par toute l'Espagne , & que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur , je ne serois en sûreté que dans un pays étranger. C'est pourquoi je choisis deux de mes meilleurs chevaux , & avec tout ce que j'avois d'argent & de pierres , je sortis de ma maison avant le jour , suivi du valet qui m'avoit si bien prouvé sa fidélité. Je pris la route de Valence , dans le dessein de me jeter dans le premier

& les assiduités de Mendoce. Il en étoit très-mortifié & s'en plaignoit quelquefois à son ami, qui pour le consoler lui disoit : Que les femmes les plus insensibles se laissent enfin toucher : Qu'il ne manquoit aux amans que la patience d'attendre ce temps favorable : qu'il ne perdît point courage : que sa Dame , tôt ou tard , récompenseroit ses services. Ce discours , quoique fondé sur l'expérience , ne rassuroit point le timide Mendoce , qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jeta dans une langueur qui faisoit pitié à Don Juan , mais Don Juan fut bien-tôt plus à plaindre que lui.

Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes , après l'horrible trahison  
de

de la sienne, il ne put se défendre d'aimer Dona Théodora; cependant loin de s'abandonner à une passion qui offensoit son ami, il ne songea qu'à la combattre, & persuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes. Ainsi lorsque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

D'une autre part, Don Fadrique, n'alloit pas une fois chez la Dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faisoit cette question, il lui répondit en souriant, que son ami avoit ses raisons. Et quelles raisons peut-il avoir de me fuir, dit Dona Théodora? Madame, repartit Mendo-

& les assiduités de Mendoce. Il en étoit très-mortifié & s'en plaignoit quelquefois à son ami, qui pour le consoler lui disoit : Que les femmes les plus insensibles se laissent enfin toucher : Qu'il ne manquoit aux amans que la patience d'attendre ce temps favorable : qu'il ne perdît point courage : que sa Dame , tôt ou tard , récompenseroit ses services. Ce discours , quoique fondé sur l'expérience , ne rassuroit point le timide Mendoce , qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jeta dans une langueur qui faisoit pitié à Don Juan , mais Don Juan fut bien-tôt plus à plaindre que lui.

Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes , après l'horrible trahison  
de



de la sienne, il ne put se défendre d'aimer Dona Théodora; cependant loin de s'abandonner à une passion qui offensoit son ami, il ne songea qu'à la combattre, & persuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes. Ainsi lorsque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

D'une autre part, Don Fadrique, n'alloit pas une fois chez la Dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faisoit cette question, il lui répondit en souriant, que son ami avoit ses raisons. Et quelles raisons peut-il avoir de me fuir, dit Dona Théodora? Madame, repartit Mendo-

ce , comme je voulois aujourd'hui vous l'amener , & que je lui marquois quelque surprise sur ce qu'il refusoit de m'accompagner , il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révele pour le justifier. Il m'a dit qu'il avoit fait une maîtresse , & que n'ayant pas beaucoup de temps à demeurer dans cette ville , les momens lui étoient chers.

Je ne suis point satisfaite de cette excuse , reprit en rougissant la veuve de Cifuentes. Il n'est pas permis aux amans d'abandonner leurs amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de Dona Théodora. Il crut que la vanité seule en étoit la cause , & que ce qui faisoit rougir la Dame n'étoit qu'un simple dépit de se voir négligée. Il se trompoit dans sa conjoncture. Un mouvement plus vif que la vanité , excitoit l'émotion qu'elle

laissoit paroître ; mais de peur qu'il ne démêlât ses sentimens, elle changea de discours, & affecta pendant le reste de l'entretien un enjouement qui auroit mis en défaut la pénétration de Mendoce, quand il n'auroit pas d'abord pris le change.

Aussi-tôt que la veuve de Cifuentes se trouva seule, elle tomba dans une profonde rêverie. Elle sentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avoit conçue pour Don Juan, & la croyant plus mal récompensée qu'elle ne l'étoit : Quelle injuste & barbare puissance, dit-elle en soupirant, se plaît à enflâmer des cœurs qui ne s'accordent pas ? Je n'aime point Don Fadrique qui m'adore, & je brûle pour Don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée ! Ah ! Mendoce, cesse de me

reprocher mon indifférence , ton ami t'en venge assez.

A ces mots , un vif sentiment de douleur & de jalousie lui fit répandre quelques larmes ; mais l'espérance qui fçait adoucir les peines des amans , vint bien-tôt présenter à son esprit de flatueufes images. Elle fe repréfenta que fa rivale pouvoit n'être pas fort dangereufe. Que Don Juan étoit peut-être moins arrêté par fes charmes , qu'amufé par fes bontés , & que de fi foibles liens n'étoient pas difficiles à défaire. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devoit croire , elle réfolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de fe trouver chez elle. Il s'y rendit , & quand ils furent tous deux feuls , Dona Théodora prit ainfi la parole.

Je n'aurois jamais penfé que

l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux Dames. Néanmoins, Don Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois que ce n'est point de votre propre mouvement que vous me fuyez. Votre Dame vous aura sans doute défendu de me voir. Avouez-le moi, Don Juan, & je vous excuse. Je sçai que les amans ne sont pas libres dans leurs actions & qu'ils n'oseroient désobéir à leurs maîtresses.

Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner ; mais, de grâce, ne souhaitez pas que je me justifie. Contentez vous d'apprendre que j'ai raison de vous éviter. Quelle que puisse être cette raison, reprit

Dona Théodora , toute émûe , je veux que vous me la disiez. Hé bien , Madame , repartit Don Juan , il faut vous obéir ; mais ne vous plaignez pas si vous entendez plus que vous n'en voulez sçavoir.

Don Fadrique , poursuivit-il , vous a raconté l'avanture qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Tolède , le cœur plein de ressentiment contre les femmes , je les défiois toutes de me jamais surprendre. Dans cette fiere disposition , je m'approchai de Valence , je vous rencontrai , & ce que personne encore n'a pû faire peut-être , je soutins vos premiers regards sans en être troublé. Je vous ai revûe même depuis impunément ; mais , hélas ! que j'ai payé cher quelques jours de fierté ! Vous avez enfin vaincu ma résis-

tance ; votre beauté , votre esprit , tous vos charmes se sont exercés sur un rébelle. En un mot , j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer.

Voilà, Madame , ce qui m'écarte de vous. La personne dont on vous a dit que j'étois occupé, n'est qu'une Dame imaginaire. C'est une fausse confidence que j'ai faite à Mendoce pour prévenir les soupçons que j'aurois pû lui donner , en refusant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce discours à quoi Dona Théodora ne s'étoit point attendue , lui causa une si grande joie , qu'elle ne put l'empêcher de paroître. Il est vrai qu'elle ne se mit point en peine de la cacher , & qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur , elle regarda le Tolédan d'un air assez tendre , & lui dit :

Vous m'avez appris votre secret, Don Juan, je veux aussi vous découvrir le mien. Ecoutez-moi.

Insensible aux soupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendoce, je menois une vie douce & tranquille, lorsque le hasard vous fit passer près du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laissai pas de remarquer que vous m'offriez votre secours de très-bonne grace; & la maniere avec laquelle vous scûtes séparer deux rivaux furieux, me fit concevoir une opinion fort avantageuse de votre adresse & de votre valeur. Le moyen que vous proposâtes pour les accorder, me déplut. Je ne pouvois, sans beaucoup de peine me résoudre à choisir l'un ou l'autre. Mais pour ne vous rien déguiser, je



je croi que vous aviez déjà un peu de part à ma répugnance. Car dans le même moment que forcé par la nécessité, ma bouche nomma Don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclaroit pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeller heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a augmenté l'estime que j'avois pour vous.

Je ne vous fais pas, continuat-elle, un mystere de mes sentimens. Je vous les déclare avec la même franchise que j'ai dit à Mendoce que je ne l'aimois point. Une femme qui a le malheur de se sentir du panchant pour un amant qui ne sçauroit être à elle, a raison de se contraindre & de se venger du moins de sa foiblesse par un silence éternel ; mais je croi que l'on peut sans scrupule

découvrir une tendresse innocente à un homme qui n'a que des vûes légitimes. Oui, je suis ravie que vous m'aimiez, & j'en rends graces au Ciel, qui nous a fans doute destinés l'un pour l'autre.

Après ce discours, la Dame se tut pour laisser parler Don Juan, & lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie & de reconnoissance qu'elle croyoit lui avoir inspirés; mais au lieu de paroître enchanté des choses qu'il venoit d'entendre, il demeura triste & rêveur.

Que vois-je ! Don Juan, lui dit-elle, quand pour vous faire un fort qu'un autre que vous pourroit trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe & vous montre une ame charmée, vous résistez à la joie que doit vous causer une déclaration si obli-

geante ! vous gardez un silence glacé ! Je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah ! Don Juan , quel étrange effet produisent en vous mes bontés !

Eh, quel autre effet, Madame , répondit tristement le Tolédan , peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien ? Je suis d'autant plus misérable que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce , fait pour moi. Vous sçavez quelle tendre amitié nous lie. Pourrois-je établir mon bonheur sur la ruine de ses plus douces espérances ? Vous avez trop de délicatesse , dit Dona Théodora. Je n'ai rien promis à Don Fadrique. Je puis vous offrir ma foi sans mériter ses reproches , & vous pouvez la recevoir sans lui faire un larcin. J'avoue que l'idée d'un ami malheu-

reux doit vous causer quelque peine ; mais Don Juan , est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend ?

Oui , Madame , repliqua-t-il , d'un ton ferme. Un ami tel que Mendoce a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous étoit possible de concevoir toute la tendresse , toute la force de notre amitié , que vous me trouveriez à plaindre ! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi ; mes intérêts sont devenus les siens. Les moindres choses qui me regardent ne sçauroient échapper à son attention ; ou pour tout dire en un mot , je partage son ame avec vous.

Ah ! si vous vouliez que je profitasse de vos bontés , il falloit me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds d'une amitié si

forte. Charmé du bonheur de vous plaire, je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un rival. Mon cœur en garde contre l'affection qu'il me marquoit, n'y auroit pas répondu, & je ne lui devrois pas aujourd'hui tout ce que je lui dois. Mais, Madame, il n'est plus temps ; j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre, j'ai suivi le panchant que j'avois pour lui : La reconnoissance & l'inclination me lient & me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au sort glorieux que vous me présentez.

En cet endroit Dona Théodora, qui avoit les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan ; il sentit chanceler sa constance : il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Ma-

dame , continua-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs , adieu , il faut vous fuir pour sauver ma vertu ; je ne puis soutenir vos pleurs , ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais, & pleurer la perte de tant de charmes que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie. En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avoit pas peu de peine à conserver.

Après son départ , la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvemens confus. Elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avoit pû retenir. Mais ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris , & que le seul intérêt d'un ami ne lui fît refuser la main qu'elle lui offroit , elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort

d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins comme on ne sçauroit s'empêcher de s'affliger, quand les choses n'ont pas le succès que l'on désire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne, pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter; car la solitude est plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affoiblir.

Don Juan, de son côté n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'étoit enfermé dans son appartement pour s'abandonner en liberté à sa douleur. Après ce qu'il avoit fait en faveur d'un ami, il crut qu'il lui étoit permis du moins d'en soupirer. Mais Don Fadrique vint bien-tôt interrompre sa rêverie, & jugeant à son visage qu'il étoit indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude, que Don Juan pour le rassurer, fut obligé de lui dire,

qu'il n'avoit besoin que de repos. Mendoce sortit aussi-tôt pour le laisser reposer ; mais il sortit d'un air si triste , que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune. O Ciel ! dit-il en lui-même , pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie ?

Le jour suivant , Don Fadrique n'étoit pas encore levé , qu'on le vint avertir que Dona Théodora étoit partie avec tout son domestique pour son Château de Villareal , & qu'il y avoit apparence qu'elle n'en reviendrait pas si-tôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé , que parce qu'on lui avoit fait mystère de ce départ. Sans sçavoir ce qu'il en devoit penser , il en conçut un funeste présage.



Il se leva pour aller voir son ami , tant pour l'entretenir là-dessus , que pour apprendre l'état de sa santé. Mais comme il achevoit de s'habiller , Don Juan entra dans sa chambre en lui disant : Je viens dissiper l'inquiétude que je vous cause. Je me porte assez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle , répondit Mendoce , me console un peu de la mauvaise que j'ai reçue. Le Tolédan demanda quelle étoit cette mauvaise nouvelle , & Don Fadrique après avoir fait sortir ses gens , lui dit : Dona Théodora est partie ce matin pour la campagne , où l'on croit qu'elle sera long-temps. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t-on caché ? Qu'en pensez-vous , Don Juan ? N'ai-je pas raison d'être allarmé ?

Zarate se garda bien de lui dire

sur cela sa pensée , & tâcha de lui persuader que Dona Théodora pouvoit être allée à la campagne sans qu'il eût sujet de s'en effrayer. Mais Mendoce peu content des raisons que son ami employoit pour le rassurer , l'interrompit : Tous ces discours , dit-il , ne sçau-roient dissiper le soupçon que j'ai conçu ; j'aurai fait peut-être imprudemment quelque chose qui aura déplû à Dona Théodora. Pour m'en punir , elle me quitte sans daigner seulement m'apprendre mon crime.

Quoiqu'il en soit , je ne puis demeurer plus long-temps dans l'incertitude. Allons , Don Juan , allons la trouver ; je vais faire préparer des chevaux. Je vous conseille , lui dit le Tolédan , de ne mener personne avec vous. Cet éclaircissement se doit faire

sans témoins. Don Juan ne sçau-  
roit être de trop , reprit Don Fa-  
drique , Dona Théodora n'ignore  
point que vous sçavez tout ce qui  
se passe dans mon cœur. Elle vous  
estime , & loin de m'embarrasser ,  
vous m'aidez à l'appaiser en  
ma faveur.

Non , Don Fadrique , repli-  
qua-t-il , ma présence ne peut  
vous être utile. Partez tout seul ,  
je vous en conjure. Non , mon  
cher Don Juan , repartit Mendo-  
ce , nous irons ensemble. J'attens  
cette complaisance de votre ami-  
tié. Quelle tyrannie , s'écria le  
Tolédan d'un air chagrin ! Pour-  
quoi exigez-vous de mon amitié ce  
qu'elle ne doit vous pas accorder?

Ces paroles que Don Fadrique  
ne comprenoit pas , & le ton brus-  
que dont elles avoient été pro-  
noncées , le surprirent étrange-

ment. Il regarda son ami avec attention : Don Juan, lui dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre ? Quel affreux soupçon naît dans mon esprit ! Ah ! c'est trop vous contraindre & me gêner ; parlez. Qui cause la répugnance que vous marquez à m'accompagner ?

Je voulois vous la cacher, répondit le Tolédan ; mais puisque vous m'avez forcé vous-même à la laisser paroître , il ne faut plus que je dissimule. Cessons , mon cher Don Fadrique , de nous applaudir de la conformité de nos affections ; elle n'est que trop parfaite. Les traits qui vous ont blessé n'ont point épargné votre ami. Dona Théodora . . . . . Vous seriez mon rival , interrompit Mendoce en pâlisant ! Dès que j'ai connu mon amour , re-

partit Don Juan, je l'ai combattu. J'ai fui constamment la veuve de Cifuentes. Vous le sçavez ; vous m'en avez vous-même fait reproches : je triomphois du moins de ma passion si je ne pouvois la détruire.

Mais hier cette Dame me fit dire , qu'elle souhaitoit de me parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je semblois vouloir l'éviter. J'inventai des excuses. Elle les rejetta. Enfin, je fus obligé de lui en découvrir la véritable cause. Je crus qu'après cette déclaration, elle approuveroit le dessein que j'avois de la fuir ; mais par un bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je ? Oui, Mendoce, je dois vous le dire, je trouvai Théodora prévenue pour moi.

Quoique Don Fadrique eût

l'esprit du monde le plus doux & le plus raisonnable , il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours , & interrompant encore son ami en cet endroit : Arrêtez , Don Juan , lui dit-il , percez-moi plutôt le sein que de poursuivre ce fatal récit. Vous ne vous contentez pas de m'avouer que vous êtes mon rival , vous m'apprenez encore qu'on vous aime ! Juste Ciel ! Quelle confiance vous m'osez faire ! Vous mettez notre amitié à une épreuve trop rude. Mais que dis-je , notre amitié ? Vous l'avez violée en conservant les sentimens perfides que vous me déclarez.

Quelle étoit mon erreur ! Je vous croyois généreux , magnanime ; & vous n'êtes qu'un faux ami , puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui

m'outrage. Je suis accablé de ce coup imprévu. Je le sens d'autant plus vivement, qu'il m'est porté par une main..... Rendez-moi plus de justice, interrompit à son tour le Tolédan, donnez-vous un moment de patience ; je ne suis rien moins qu'un faux ami. Ecoutez-moi, & vous vous repentirez de m'avoir appelé de ce nom odieux.

Alors, il lui raconta ce qui s'étoit passé entre la veuve de Cifuentes & lui, le tendre aveu qu'elle lui avoit fait, & les discours qu'elle lui avoit tenus pour l'engager à se livrer sans scrupule à sa passion. Il lui répéta ce qu'il avoit répondu à ce discours ; & à mesure qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître, Don Fadrique sentoit évanouir sa fureur. Enfin, ajouta Don Juan, l'Ami-

tié l'emporta sur l'Amour ; je refusai la foi de Dona Théodora. Elle en pleura de dépit ; mais, grand Dieu , que ses pleurs exciterent de trouble dans mon ame ! Je ne puis m'en ressouvenir sans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençois à me trouver barbare ; & pendant quelques instans , Mendoce , mon cœur vous devint infidele. Je ne cédaï pas pourtant à ma foiblesse , & je me dérobaï par une prompte fuite, à des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger ; il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ. Je ne veux plus m'exposer aux regards de Théodora. Après cela, Don Fadrique m'accusera - t - il encore d'ingratitude & de perfidie ?

Non , lui répondit Mendoce ,  
en



en l'embrassant , je vous rends toute votre innocence. J'ouvre les yeux ; pardonnez un injuste reproche au premier transport d'un amant qui se voit ravir toutes ses espérances. Hélas ! devois - je croire que Dona Théodora pourroit vous voir long - temps sans vous aimer , sans se rendre à ces charmes , dont j'ai moi - même éprouvé le pouvoir ? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune ; & loin de vous hair , je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé ! quoi , vous renoncez pour moi à la possession de Dona Théodora ! Vous faites à notre amitié un si grand sacrifice , & je n'en ferois pas touché ? Vous pouvez dompter votre amour , & je ne ferois pas un effort pour vaincre le mien ? Je dois répondre à votre généro-

sité, Don Juan, suivez le panchant qui vous entraîne. Epousez la veuve de Cifuentes ; que mon cœur, s'il veut, en gémissé, Mendoce vous en presse.

Vous m'en pressez en vain, repliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente ; mais votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Et le repos de Théodora, reprit Don Fadrique, vous doit-il être indifférent ? Ne nous flattons point. Le panchant qu'elle a pour vous décide de mon sort. Quand vous vous éloigneriez d'elle, quand pour me la céder vous iriez loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en ferois pas mieux. Puisque je n'ai pû lui plaire jusqu'ici, je ne lui plairai jamais. Le Ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le premier mo-

ment qu'elle vous a vû. Elle a pour vous une inclination naturelle ; en un mot , elle ne ſçauroit être heureuſe qu'avec vous. Recevez donc la main qu'elle vous préſente. Comblez ſes défirs & les vôtres. Abandonnez-moi à mon infortune , & ne faites pas trois miſérables , lorsqu'un ſeul peut épuifer toute la rigueur du deſtin.

Aſmodée , en cet endroit , fut obligé d'interrompre ſon récit , pour écouter l'Ecolier , qui lui dit : Ce que vous me racontez eſt ſurprenant. Y a-t-il en effet des gens d'un ſi beau caractère ? Je ne vois dans le monde que des amis qui ſe brouillent , je ne diſ pas pour des maîtreſſes , comme Dona Théodora , mais pour des coquettes fieffées. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore & dont il eſt aimé , de peur de

rendre un ami malheureux ? Je ne croyois cela possible que dans la nature du Roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devroient être plutôt que tels qu'ils sont. Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'est pas une chose fort ordinaire ; mais elle est non-seulement dans la nature du Roman, elle est aussi dans la belle nature de l'homme. Cela est si vrai, que depuis le Déluge, j'en ai vû des exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon histoire.

Les deux amis continuerent à se faire un sacrifice de leur passion, & l'un ne voulant point céder à la générosité de l'autre, leurs sentimens amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de Théodora. Ils n'osoient plus même prononcer son nom.

Mais tandis que l'Amitié triomphoit ainsi de l'Amour, dans la ville de Valence, l'Amour, comme pour s'en venger, régnoit ailleurs avec tyrannie, & se faisoit obéir sans résistance.

Dona Théodora s'abandonnoit à sa tendresse dans son Château de Villaréal, situé près de la mer. Elle pensoit sans cesse à Don Juan, & ne pouvoit perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre, après les sentimens d'amitié qu'il avoit fait éclater pour Don Fadrique.

Un jour, après le coucher du Soleil, comme elle prenoit sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle apperçut une petite chaloupe qui venoit gagner le rivage, Il lui sembla d'abord qu'il y avoit dedans sept à huit hommes de fort

mauvaise mine ; mais après les avoir vûs de plus près , & considérés avec plus d'attention , elle jugea qu'elle avoit pris des masques pour des visages. En effet, c'étoient des gens masqués & tous armés d'épées & de bayonnettes.

Elle frémit à leur aspect , & ne tirant pas bon augure de la descente qu'ils se préparoient à faire , elle tourna brusquement ses pas vers le Château. Elle regardoit de temps en temps derriere elle pour les observer , & remarquant qu'ils avoient pris terre , & qu'ils commençoient à la poursuivre , elle se mit à courir de toute sa force ; mais comme elle ne couroit pas si bien qu'Athalante , & que les masques étoient légers & vigoureux , ils la joignirent à la porte du Château & l'arrêterent.

La Dame & la fille qui l'accompagnoit poussèrent de grands cris qui attirèrent aussi-tôt quelques domestiques, & ceux-ci donnant l'allarme au Château, tous les valets de Dona Théodora accoururent bien-tôt armés de fourches & de bâtons. Cependant deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse & la suivante, les emportoient vers la chaloupe malgré leur résistance, pendant que les autres faisoient tête aux gens du Château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long, mais enfin les hommes masqués exécutèrent heureusement leur entreprise, & regagnerent leur chaloupe en se battant en retraite. Il étoit temps qu'ils se retirassent; car ils n'étoient pas encore tous

embarqués , qu'ils virent paroître du côté de Valence quatre ou cinq Cavaliers qui piquoient à outrance & sembloient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vûe , les Ravisseurs se hâterent si bien de prendre le large , que l'empressement des Cavaliers fut inutile.

Ces Cavaliers étoient Don Fadrigue & Don Juan. Le premier avoit reçu ce jour-là une lettre par laquelle on lui mandoit que l'on avoit appris de bonne part qu'Alvaro Ponce étoit dans l'Isle de Majorque , qu'il avoit équipé une espece de tartane , & qu'avec une vingtaine de gens qui n'avoient rien à perdre , il se proposoit d'enlever la veuve de Cifuentes , la premiere fois qu'elle seroit dans son Château. Sur cet avis le Tolédan & lui , avec leurs  
valets



valets de chambre, étoient partis de Valence sur le champ, pour venir apprendre cet attentat à Dona Théodora. Ils avoient découvert de loin sur le bord de la mer un assez grand nombre de personnes qui paroïssent combattre les uns contre les autres, & soupçonnant que ce pouvoit être ce qu'ils craignoient, ils pouissoient leurs chevaux à toute bride pour s'opposer au projet de Don Alvar. Mais quelques diligences qu'ils pussent faire, ils n'arriverent que pour être témoins de l'enlèvement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce temps-là, Alvaro Ponce, fier du succès de son audace, s'éloignoit de la côte avec sa proie, & sa chaloupe alloit joindre un petit vaisseau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'est pas

possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendoce & Don Juan. Ils firent mille imprécations contre Don Alvar, & remplirent l'air de plaintes aussi pitoyables que vaines. Tous les domestiques de Théodora animés par un si bel exemple, n'épargnerent point les lamentations. Tous le rivage retentissoit de cris. La fureur, le désespoir, la désolation régnoit sur ces tristes bords. Le ravissement d'Hélène ne causa point, dans la Cour de Sparte, une si grande consternation.







---

---

### CHAPITRE III.

*Du démêlé d'un Poëte Tragique avec  
un Auteur Comique.*

**L'**ECOLIER ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit : Seigneur Asmodée , lui dit-il , il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de sçavoir ce que signifie une chose qui attire mon attention , malgré le plaisir que je prends à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge & aux cheveux , & plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empressent à les séparer. Apprenez-moi , je vous prie , ce que

tout cela veut dire. Le Démon qui ne cherchoit qu'à le contenter , lui donna sur le champ cette satisfaction de la maniere suivante.

Les personnages que vous voyez en chemise & qui se battent , lui dit-il , sont deux Auteurs François ; & les gens qui les séparent sont deux Allemands, un Flamand & un Italien. Ils demeurent tous dans la même maison , qui est un Hôtel garni , où il ne loge guere que des étrangers. L'un de ces Auteurs fait des Tragédies ? Et l'autre des Comédies. Le premier , pour quelque désagrément qu'il a essuyé en France , est venu en Espagne ; & le dernier , peu content de sa condition à Paris , a fait le même voyage dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le Poëte tragique est un esprit vain & présomptueux, qui s'est fait, en dépit de la plus saine partie du Public, une assez grande réputation dans son pays. Pour tenir sa Muse en haleine, il compose tous les jours. Ne pouvant dormir cette nuit, il a commencé une Piece dont il a tiré le sujet de l'Illiade. Il en a fait une Scene; & comme son moindre défaut, est d'avoir, ainsi que ses confreres, une démangeaison continuelle d'assassiner les gens du récit de ses Ouvrages, il s'est levé, a pris sa chandelle, & tout en chemise est venu frapper rudement à la porte de l'Auteur Comique, qui faisant un meilleur usage de son temps, dormoit d'un profond sommeil.

Celui-ci s'est réveillé au bruit & est allé ouvrir à l'autre, qui

d'un air de possédé lui a dit en entrant : Tombez , mon ami ; tombez à mes genoux : Adorez un Génie que Melpomène favorise. Je viens d'enfanter des Vers.... Mais , que dis-je , je viens ? C'est Appollon , lui-même , qui me les a dictés. Si j'étois à Paris , j'irois les lire aujourd'hui de maison en maison. J'attens qu'il soit jour , pour en aller charmer Monsieur notre Ambassadeur , aussi-bien que tous les François qui sont à Madrid. Avant que je les montre à personne , je veux vous les réciter.

Je vous remercie de la préférence , a répondu l'Auteur comique , en baillant de toute sa force. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que vous prenez un peu mal votre temps : Je me suis couché fort tard , le sommeil m'accable , & je



ne répond pas que j'entende, fans me rendormir, tous les vers que vous avez à me dire. Oh ! j'en réponds bien moi, a repris le Poëte tragique. Quand vous feriez mort, la Scene que je viens de composer feroit capable de vous rappeler à la vie. Ma versification n'est point un assemblage de sentimens communs & d'expressions triviales que la rime seule soutienne ; c'est une Poësie mâle qui émeut le cœur & frappe l'esprit. Je ne suis pas de ces Poëtreux dont les pitoyables nouveautés ne font que passer sur la Scene comme des ombres, & vont à Utique divertir les Affriquains : Mes pieces, dignes d'être consacrées avec ma statue dans la Bibliothèque Palatine, ont encore la foule après trente représentations. Mais venons, ajouta ce Poëte

modeste, venons aux vers dont je veux vous donner l'étrenne.

Voici ma Tragédie : *La mort de Patrocle*. Scene premiere. Briseïde & les autres captives d'Achille paroissent. Elles s'arrachent les cheveux & se frappent le sein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la perte de Patrocle. Elles ne peuvent pas même se soutenir ; abattues par leur désespoir, elles se laissent tomber sur le théâtre. Vous me direz que cela est un peu hasardé ; mais c'est ce que je cherche. Que les petits génies se tiennent dans les bornes étroites de l'imitation, sans oser les franchir, à la bonne heure ; il y a de la prudence dans leur timidité. Pour moi, j'aime le nouveau, & je tiens que pour émouvoir & ravir les Spectateurs, il faut leur présenter des images aus-

quelles ils ne s'attendent point.

Les captives sont donc couchées par terre. Phœnix Gouverneur d'Achille est avec elles. Il les aide à se relever l'une après l'autre. Ensuite il commence la Protasse par ces vers.

Priam va perdre Hector & sa superbe Ville ;  
Les Grecs veulent venger le Compagnon  
d'Achille :

Le fier Agamemnon , le divin Camelus ,  
Nestor pareil aux Dieux , le vaillant Eume-  
lus ,

Léonte de la pique adroit à l'exercice ,  
Le nerveux Diomede & l'éloquent Ulysse.  
Achille s'y prépare & déjà ce Héros  
\* Pousse vers Ilium ses immortels chevaux ;  
Pour arriver plutôt où sa fureur l'entraîne ,  
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à  
peine ,

Il leur dit : Cher Xantus , Balius , avancez ,  
Et lorsque vous ferez de carnage lassés ,

\* *Hœm. Lib. XIX.*

Quand les Troyens fuyans rentreront dans  
leur Ville,

Regagnez notre camp ; mais non pas sans  
Achille.

Xantus baïsse la tête & répond par ces mots :  
Achille, vous serez content de vos che-  
vaux ,

Ils vont aller au gré de votre impatience ;  
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.  
Juno aux yeux de bœuf ainsi le fait parler ;  
Et d'Achille aussi-tôt le char semble voler.  
Les Grecs en le voyant , de mille cris de joie  
Soudain font retentir le rivage de Troie.

Ce Prince revêtu des armes de Vulcain ,  
Paroît plus éclatant que l'Astre du matin ,  
Ou tel que le Soleil commençant sa carrière ,  
S'élève pour donner au monde la lumière ,  
Ou brillant comme un feu que les Villageois  
font

Pendant l'obscur nuit sur le sommet du  
Mont.

Je m'arrête , a poursuivi l'Au-  
teur Tragique , pour vous laisser  
respirer un moment ; car si je

vous récitais toute ma Scene de fuite , la beauté de ma versification & le grand nombre de traits brillans & de pensées sublimes qu'elle contient , vous suffoqueroient. Remarquez la justesse de cette comparaison : *plus éclatant qu'un feu que les Villageois font . . . .*

Tout le monde ne sent point cela ; mais vous qui avez de l'esprit , & du véritable , vous en devez être enchanté. Je le suis sans doute , a répondu l'Auteur comique en souriant d'un air malin , rien n'est si beau , & je suis persuadé que vous ne manquerez pas de parler aussi dans votre Tragédie , du soin que Thétis prenoit de chasser les mouches Troyennes qui s'approchoient du corps de Patrocle. Ne pensez pas vous en moquer , a répliqué le Tragique. Un Poëte qui a de l'habileté peut tout

risquer. Cet endroit-là est peut-être celui de ma piece le plus propre à me fournir des vers pompeux. Je ne le ratterai pas sur ma parole.

Tous mes ouvrages, a-t-il continué sans façon, sont marqués au bon coin. Aussi quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit. Je m'arrête à chaque vers pour recevoir des loüanges. Je me souviens qu'un jour je lisois à Paris une Tragédie dans une maison où il va tous les jours de beaux esprits à l'heure du dîner, & dans laquelle, sans vanité, je ne passe pas pour un Pradon. La grande Comtesse de Vieille-brune y étoit. Elle a le goût fin & délicat. Je suis son Poëte favori. Elle pleuroit à chaudes larmes dès la premiere Scene. Elle fut obligée de changer de mouchoir au second Acte ;

elle ne fit que sanglotter au troisième ; elle se trouva mal au quatrième ; & je crus à la catastrophe , qu'elle alloit mourir avec le Héros de ma piece.

A ces mots , quelque envie qu'eût l'Auteur comique de garder son sérieux , il lui est échappé un éclat de rire. Ah ! que je reconnois bien , dit-il , cette bonne Comtesse à ce trait-là. C'est une femme qui ne peut souffrir la Comédie. Elle a tant d'aversion pour le comique , qu'elle sort ordinairement de sa loge après la grande piece , pour emporter toute sa douleur. La Tragédie est sa belle passion. Que l'ouvrage soit bon ou mauvais , pourvû que vous y fassiez parler des amans malheureux , vous êtes sûr d'attendrir la Dame. Franchement , si je composois des Poëmes sérieux , je

voudrois avoir d'autres approbateurs qu'elle.

Oh ! j'en ai d'autres aussi, dit le Poëte Tragique ; j'ai l'approbation de mille personnes de qualité, tant mâles que femelles..... Je me défierois encore du suffrage de ces personnes-là, interrompit l'Auteur comique. Je serois en garde contre leurs jugemens. Sçavez-vous bien pourquoi ? C'est que ces fortes d'auditeurs sont distraits, pour la plûpart, pendant une lecture, & qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un Vers, ou à la délicatesse d'un sentiment. Cela suffit pour leur faire louer tout un ouvrage, quelque imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques Vers, dont la platitude ou la dureté leur blesse l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne piece.



Hé bien ! a repris l'Auteur sérieux , puisque vous voulez que ces Juges-là me soient suspects , je m'en fie donc aux applaudissemens du Parterre. Hé ! ne me vantez pas , s'il vous plaît , votre Parterre , a répliqué l'autre. Il fait paroître trop de caprice dans ces décisions. Il se trompe quelquefois si lourdement aux représentations des pieces nouvelles , qu'il fera des deux mois entiers sottement enchanté d'un mauvais ouvrage. Il est vrai que dans la suite l'impression le désabuse , & que l'Auteur demeure deshonoré après un heureux succès.

C'est un malheur qui n'est pas à craindre pour moi , a dit le Tragique. On réimprime mes pieces aussi souvent qu'elles sont représentées. J'avoue qu'il n'en est pas de même des Comédies. L'impres-

sion découvrir leur foiblesse. Les Comédies n'étant que des bagatelles , que de petites productions d'esprit..... Tout beau , Monsieur l'Auteur Tragique , interrompt l'autre , tout beau. Vous ne songez pas que vous vous échauffez. Parlez de grace , devant moi de la Comédie avec un peu moins d'irrévérence. Pensez - vous qu'une piece Comique soit moins difficile à composer qu'une Tragédie ? Détrompez-vous. Il n'est pas plus aisé de faire rire les honnêtes gens , que de les faire pleurer. Sçachez qu'un sujet ingénieux dans les mœurs de la vie ordinaire ne coûte pas moins à traiter que le plus beau sujet héroïque.

Ah ! parbleu , s'écrie le Poëte sérieux , d'un ton railleur , je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien ! Monsieur  
Calidas,

Calidas , pour éviter la dispute , je veux désormais autant estimer vos ouvrages , que je les ai méprisés jusqu'ici. Je me soucie fort peu de vos mépris , Monsieur Giblet , reprend avec précipitation l'Auteur Comique , & pour répondre à vos airs insolens , je vais vous dire nettement ce que je pense des Vers que vous venez de me réciter : Ils sont ridicules , & les pensées , quoique tirées d'Homere , n'en sont pas moins plates. Achille parle à ses chevaux ; ses chevaux lui répondent. Il y a là-dedans une image basse , de même que dans la comparaison du feu que les Villageois font sur une montagne. Ce n'est pas faire honneur aux anciens que de les piller de cette sorte. Ils sont , à la vérité , remplis de choses admirables ; mais il faut avoir plus de goût que

vous n'en avez , pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puisque vous n'avez pas assez d'élévation de génie , a répliqué Giblet , pour appercevoir les beautés de ma Poësie , & pour vous punir d'avoir osé critiquer ma Scene , je ne vous en lirai pas la suite. Je ne suis que trop puni d'en avoir entendu le commencement , a reparti Calidas. Il vous sied bien à vous de mépriser mes Comédies ? Apprenez que la plus mauvaise , que je puisse faire , fera toujours fort au-dessus de vos Tragédies , & qu'il est plus facile de prendre l'effor & de se guinder sur de grands sentimens , que d'attraper une plaisanterie fine & délicate.

Grace au Ciel , dit le Tragique , d'un air dédaigneux , si j'ai le malheur de n'avoir pas votre estime ,

je crois devoir m'en consoler. La Cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites , & la pension dont elle m'a bien voulu..... Eh ! ne croyez pas m'éblouir avec vos pensions de Cour , interrompt Calidas. Je sçai trop de quelle maniere on les obtient , pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois , ne vous imaginez pas mieux valoir que les Auteurs Comiques. Et pour vous prouver même que je suis convaincu , qu'il est plus aisé de composer des Poëmes Dramatiques sérieux , que d'autres , c'est que si je retourne en France , & que je n'y réussisse pas dans le Comique ; je m'abaisserai à faire des Tragédies.

Pour un compositeur de farces , dit là-dessus le Poëte Tragique , vous avez bien de la vanité. Pour

un versificateur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillans , dit l'Auteur Comique , vous vous en faites bien à croire. Vous êtes un insolent , a répliqué l'autre. Si je n'étois pas chez vous , mon petit Monsieur Calidas , la péripétie de cette aventure vous apprendroit à respecter le Cothurne. Que cette considération ne vous retienne point , mon grand Monsieur Giblet , a répondu Calidas. Si vous avez envie de vous faire battre , je vous batterai aussi-bien chez moi qu'ailleurs.

En même-temps , ils se sont tous deux pris à la gorge & aux cheveux , & les coups de poing & de pied n'ont pas été épargnés de part & d'autre. Un Italien couché dans la chambre voisine a entendu tout ce dialogue , & au bruit que les Auteurs faisoient en

se battant, il a jugé qu'ils étoient aux prises. Il s'est levé & par compassion pour ces François, quoiqu'Italien, il a appelé du monde. Un Flamand & deux Allemands, qui sont ces personnes que vous voyez en robe de chambre, viennent avec l'Italien séparer les combattans.

Ce démêlé me paroît plaisant, dit Don Cléofas. Mais, à ce que je vois, les Auteurs Tragiques, en France, s'imaginent être des personnages plus importans que ceux qui ne font que des Comédies. Sans doute, répondit Asmodée. Les premiers se croient autant au dessus des autres, que les Héros des Tragédies sont au-dessus des Valets des pieces Comiques. Eh, sur quoi fondent-ils leur orgueil, repliqua l'Ecolier? Est-ce qu'il seroit en effet plus difficile de

faire une Tragédie qu'une Comédie ? La question que vous me faites , repartit le Diable , a cent fois été agitée & l'est encore tous les jours. Pour moi , voici comme je la décide , n'en déplaîse aux hommes qui ne sont pas de mon sentiment : Je dis qu'il n'est pas plus facile de composer une piece Comique qu'une Tragique ; car si la dernière étoit plus difficile que l'autre , il faudroit conclure de-là qu'un faiseur de Tragédies seroit plus capable de faire une Comédie que le meilleur Auteur Comique. Ce qui ne s'accorderoit pas avec l'expérience. Ces deux sortes de Poëmes demandent donc deux génies d'un caractère différent , mais d'une égale habileté.

Il est temps , ajouta le Boiteux , de finir la digression. Je vais reprendre le fil de l'histoire que vous avez interrompue.



## CHAPITRE IV.

*Suite & conclusion de l'histoire de la  
force de l'Amitié.*

SI les Valets de Dona Théodora n'avoient pû empêcher son enlèvement, ils s'y étoient du moins opposés avec courage, & leur résistance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entr'autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il étoit demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un Valet de Don Alvaro; & comme on s'apperçut qu'il res-

piroit encore , on le porta au Château , où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avoit perdu l'eût laissé dans une extrême foiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, & de ne le pas livrer à la rigueur de la Justice , pourvû qu'il voulût dire où son Maître emmenoit Donna Théodora.

Il fut flatté de cette promesse , bien qu'en l'état où il étoit , il dût avoir peu d'espérance d'en profiter. Il rappella le peu de force qui lui restoit, & d'une voix foible , confirma l'avis que Don Fadrique avoit reçu. Il ajoûta ensuite , que Don Alvar avoit dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Sassari dans l'Isle de Sardaigne , où il avoit un parent dont la protection

tection & l'autorité lui promettoient un sûr asyle.

Cette déposition soulagea le désespoir de Mendoce & du Tolédan. Ils laisserent le blessé dans le Château où il mourut quelques heures après, & ils s'en retournerent à Valence en songeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite. Ils s'embarquerent bien-tôt tous deux, sans fuite, à Dénia pour passer au Port Maon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvaissent une commodité pour aller à l'Isle de Sardaigne. Effectivement ils ne furent pas plutôt arrivés au Port Maon qu'ils apprirent qu'un vaisseau frétté pour Cagliari, devoit incessamment mettre à la voile. Ils profitèrent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent

tel qu'ils le pouvoient souhaiter ; mais, cinq ou six heures après leur départ, il survint un calme ; & la nuit, le vent étant devenu contraire, ils furent obligés de louvoyer dans l'espérance qu'il changeroit. Ils navigerent de cette sorte pendant trois jours ; le quatrième, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venoit droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand ; mais voyant qu'il s'avançoit presque sous leur canon, sans arborer aucun pavillon, ils ne douterent plus que ce ne fût un Corsaire.

Ils ne se trompoient pas. C'étoit un Pirate de Thunis, qui croyoit que les Chrétiens alloient se rendre sans combattre ; mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils brouilloient les voiles & préparoient leur canon,

il jugea que l'affaire seroit plus sérieuse qu'il n'avoit pensé. C'est pourquoi il s'arrêta, brouilla aussi ses voiles & se disposa au combat.

Ils commençoient de part & d'autre à se canonner, & les Chrétiens sembloient avoir quelque avantage ; mais un Corsaire d'Alger avec un vaisseau plus grand & mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du Pirate de Thunis. Il s'approcha du bâtiment Espagnol à pleines voiles, & le mit entre deux feux.

Les Chrétiens perdirent courage à cette vûe, & ne voulant pas continuer un combat qui devenoit trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut sur la poupe du navire d'Alger un esclave qui se mit à crier, en Espagnol, aux gens

du vaisseau Chrétien qu'ils eussent à se rendre pour Alger, s'ils vouloient qu'on leur fît quartier. Après ce cri, un Turc qui tenoit une banderolle de taffetas verd parsemée de demi-lunes d'argent entrelassées, la fit flotter dans l'air. Les Chrétiens considérant que toute leur résistance ne pouvoit être qu'inutile, ne songerent plus à se défendre. Ils se livrerent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres ; & le Maître craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderolle de la poupe, se jetta dans l'esquif avec quelques-uns de ses matelots, & alla se rendre au Corsaire d'Alger.

Ce Pirate envoya une partie de ses soldats, visiter le bâtiment Espagnol, c'est-à-dire, piller tout ce

qu'il y avoit dedans. Le Corsaire de Thunis de son côté donna le même ordre à quelques-uns de ses gens ; de sorte que tous les passagers de ce malheureux navire furent en un instant désarmés & fouillés, & on les fit passer ensuite dans le vaisseau Algérien, où les deux Pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort.

C'eût été du moins une consolation pour Mendoce, & pour son ami, de tomber tous deux au pouvoir du même Corsaire. Ils auroient trouvé leurs chaînes moins pésantes, s'ils avoient pû les porter ensemble ; mais la fortune qui vouloit leur faire éprouver toute sa rigueur, soumit Don Fadrique au Corsaire de Thunis, & Don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le désespoir de ces amis, quand il leur fallut se quitter. Ils

se jetterent aux pieds des Pirates , pour les conjurer de ne les point séparer. Mais ces Corsaires , dont la barbarie étoit à l'épreuve des spectacles les plus touchans , ne se laissèrent point fléchir. Au contraire , jugeant que ces deux captifs étoient des personnes considérables , & qu'ils pourroient payer une grosse rançon , ils résolurent de les partager.

Mendoce & Zarate voyant qu'ils avoient affaire à des cœurs impitoyables , se regardoient l'un l'autre , & s'exprimoient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut achevé le partage du butin , & que le Pirate de Thunis voulut regagner son bord avec les Esclaves qui lui étoient échus , ces deux amis pensèrent expirer de douleur. Mendoce s'approcha du Tolédan , & le



serrant entre ses bras : Il faut donc,  
 lui dit-il, que nous nous sépa-  
 rions ? Quelle affreuse nécessité !  
 Ce n'est pas assez que l'audace  
 d'un ravisseur demeure impunie :  
 on nous défend même d'unir nos  
 plaintes & nos regrets. Ah ! Don  
 Juan, qu'avons-nous fait au Ciel,  
 pour éprouver si cruellement sa  
 colère ? Ne cherchez point ailleurs  
 la cause de nos disgrâces, répon-  
 dit Don Juan, il ne les faut im-  
 puter qu'à moi. La mort des deux  
 personnes que je me suis immo-  
 lées, quoi qu'excusable aux yeux  
 des hommes, aura sans doute irrité  
 le Ciel, qui vous punit aussi d'a-  
 voir pris de l'amitié pour un misé-  
 rable que poursuit sa Justice.

En parlant ainsi, ils répandoient  
 tous deux des larmes si abondam-  
 ment, & soupiroient avec tant de  
 violence, que les autres Esclaves

n'en étoient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Thunis , encore plus barbares que leur maître , remarquant que Mendoce tarδοit à sortir du vaisseau , l'arracherent brutalement des bras du Tolédan & l'entraînerent avec eux en le chargeant de coups. Adieu cher ami , s'écria-t-il , je ne vous reverrai plus. Dona Théodora n'est point vengée ! Les maux que ces cruels m'apprentent feront les moindres peines de mon esclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles. Le traitement qu'il voyoit faire à son ami , lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan ; nous laisserons Don Fadrique dans le navire de Thunis.

Le Corsaire d'Alger retourna vers son port, où étant arrivé, il mena ses nouveaux esclaves chez le Bacha, & de-là au marché où l'on a coutume de les vendre. Un Officier du Dey Mezomorto acheta Don Juan pour son maître, chez qui l'on employa ce nouvel esclave à travailler dans les jardins du Haram. \* Cette occupation, quoique pénible pour un Gentilhomme, ne laissa pas de lui être agréable, à cause de la solitude qu'elle demandoit. Dans la situation où il se trouvoit, rien ne pouvoit le flatter davantage que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensoit sans cesse, & son esprit, loin de faire quelque effort pour se détacher des images les

\* C'est le nom que l'on donne à tous les Sérails des particuliers. Il n'y a que le Sérail du Grand Seigneur qui soit appelé Sérail.

plus affligeantes , sembloit prendre plaisir à se les retracer.

Un jour que sans appercevoir le Dey qui se promenoit dans le jardin , il chantoit une chanson triste en travaillant , Mezomorto s'arrêta pour l'écouter. Il fut assez content de sa voix , & s'approchant de lui par curiosité , il lui demanda comme il se nommoit : Le Tolédan lui répondit , qu'il s'appelloit Alvaro. En entrant chez le Dey , il avoit jugé à propos de changer de nom , suivant la coûtume des esclaves , & il avoit pris celui-là , parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Théodora par Alvaro Ponce , il lui étoit venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mezomorto qui sçavoit passablement l'Espagnol , lui fit plusieurs questions sur les coûtumes d'Espagne , & particuliere-

ment sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes : A quoi Don Juan répondit d'une manière dont le Dey fut très-satisfait.

Alvaro, lui dit-il, tu me paroiss avoir de l'esprit, & je ne te crois pas un homme du commun; mais qui que tu puisses être, tu as le bonheur de me plaire, & je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan, à ces mots, se prosterna aux pieds du Dey, & se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux, & ensuite sur sa tête.

Pour commencer à t'en donner des marques, reprit Mezomorto, je te dirai que j'ai dans mon Sérail les plus belles femmes de l'Europe. J'en ai une entr'autre à qui rien n'est comparable. Je ne crois pas que le Grand Seigneur même

en possède une si parfaite, quoique ses vaisseaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le Soleil réfléchi, & sa taille paroît être la tige du Rosier planté dans le jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature, avec une beauté si rare, conserve une tristesse mortelle, que le temps & mon amour ne sçauroient dissiper. Bien que la fortune l'ait soumise à mes desirs, je ne les ai point encore satisfaits. Je les ai toujours domptés, & contre l'usage ordinaire de mes pareils qui ne recherchent que le plaisir des sens, je me suis attaché à gagner son cœur par une complaisance & par des respects que le dernier des Musulmans auroit honte d'avoir pour une Esclave Chrétienne.

Cependant tous mes soins ne font qu'aigrir sa mélancolie , dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser. L'idée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des autres avec des traits si profonds ; mes regards favorables l'ont bientôt effacée. Cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois avant que je cède à mes transports, il faut que je fasse un effort encore. Je veux me servir de ton entremise. Comme l'esclave est Chrétienne , & même de ta nation , elle pourra prendre de la confiance en toi , & tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang & mes richesses. Représente - lui que je la distinguerai de toutes mes esclaves ; fais-lui même envisager, s'il le faut , qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mezomorto , & dis-lui

que j'aurai pour elle plus de considération que je n'en aurois pour une Sultane dont Sa Hauteſſe voudroit m'offrir la main.

Don Juan ſe proſterna une ſeconde fois devant le Dey, & quoique peu ſatisfait de cette commiſſion, l'assura qu'il feroit tout ſon poſſible pour ſ'en bien acquitter. C'eſt aſſez, repliqua Mezomorto, abandonne ton ouvrage & me ſuis. Je vais, contre nos uſages, te faire parler en particulier à cette belle Eſclave. Mais crains d'abuſer de ma confiance. Des ſupplices inconnus, aux Turcs même, puniroient ta témérité. Tâche de vaincre ſa triſteſſe, & ſonge que ta liberté eſt attachée à la fin de mes ſouffrances. Don Juan quitta ſon travail & ſuivit le Dey, qui avoit pris les devans pour aller diſpoſer la captive affligée à recevoir ſon agent.



Elle étoit avec deux vieilles esclaves qui se retirèrent d'abord qu'elles virent paroître Mezo-morto. La belle Esclave le salua avec beaucoup de respect ; mais elle ne put s'empêcher de frémir, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à sa vûe. Il s'en aperçut, & pour la rassurer : Aimable captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes esclaves un Espagnol, que vous ferez peut-être bien-aîsé d'entretenir. Si vous souhaitez de le voir, je lui accorderai la permission de vous parler, & même sans témoins.

La belle Esclave témoigna qu'elle le vouloit bien. Je vais vous l'envoyer, reprit le Dey. Puisse-t-il par ses discours soulager vos ennuis ! En achevant ces paroles, il sortit & rencontrant le

Tolédan qui arrivoit, il lui dit tout bas : Tu peux entrer, & après que tu auras entretenu la captive, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussi-tôt dans la chambre, poussa la porte, salua l'Esclave, sans attacher ses yeux sur elle, & l'Esclave reçut son salut sans le regarder fixement ; mais venant tout-à-coup à s'envisager l'un l'autre avec attention, ils firent un cri de surprise & de joie. O Ciel ! dit le Tolédan, en s'approchant d'elle, n'est-ce point une image vaine qui me séduit ? Est-ce en effet Dona Théodora que je vois ? Ah ! Don Juan, s'écria la belle Esclave, est-ce vous qui me parlez ? Oui, Madame, répondit-il en baissant tendrement une de ses mains, c'est Don Juan  
lui.

lui-même. Reconnoissez-moi à ces pleurs, que mes yeux, charmés de vous revoir, ne sçauroient retenir : à ces transports, que votre présence seule est capable d'exciter. Je ne murmure plus contre la fortune, puisqu'elle vous rend à mes vœux . . . . . Mais où m'emporte une joie immodérée ? J'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du sort y êtes-vous tombée ? Comment avez-vous pû vous sauver de la téméraire ardeur de Don Alvar ? Ah ! qu'elle m'a causé d'allarmes ! Et que je crains d'apprendre que le Ciel n'ait pas assez protégé la vertu.

Le Ciel, dit Dona Théodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avois le temps de vous raconter... Vous en avez tout le loisir, interrompit Don Juan. Le Dey me

permet d'être avec vous, & ce qui doit vous surprendre, de vous entretenir sans témoins. Profitons de ces heureux momens. Instruisez-moi de tout ce qui vous est arrivé depuis votre enlèvement jusqu'ici. Eh ! qui vous a dit, reprit-elle, que c'est par Don Alvar que j'ai été enlevée ? Je ne le sçai, que trop bien, repartit Don Juan. Alors il lui conta succinctement de quelle maniere il l'avoit appris, & comme Mendóce & lui s'étant embarqués pour aller chercher son ravisseur, ils avoient été pris par des Corsaires. Dès qu'il eut achevé son récit, Théodora commença le sien dans ces termes :

Il n'est pas besoin de vous dire, que je fus fort étonnée de me voir faisie par un troupe de gens masqués. Je m'évanouis entre les bras de celui qui me portoit, & quand

je revins de mon évanouissement, qui fut sans doute très-long, je me trouvai seule avec Inés, une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avoit les voiles au vent.

La malheureuse Inés se mit à m'exhorter à prendre patience, & j'eus lieu de juger par ses discours qu'elle étoit d'intelligence avec mon ravisseur. Il osa se montrer devant moi, & venant se jeter à mes pieds : Madame, me dit-il, pardonnez à Don Alvar le moyen dont il se sert pour vous posséder. Vous sçavez quels soins je vous ai rendus, & par quel attachement j'ai disputé votre cœur à Don Fadrique, jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avois eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurois vain-

cue, & je me ferois consolé de mon malheur ; mais mon sort est d'adorer vos charmes. Tout méprisé que je suis , je ne sçaurois m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour. Je n'ai point attenté à votre liberté , pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts ; & je prétends que dans la retraite où je vous conduis , un nœud éternel & sacré unisse nos destins.

Il me tint encore d'autres discours dont je ne puis bien me ressouvenir ; mais à l'entendre , il sembloit qu'en me forçant à l'épouser , il ne me tirannisoit pas , & que je devois moins le regarder comme un ravisseur insolent , que comme un amant passionné. Pendant qu'il parla , je ne fis que pleurer & me désespérer ; c'est

pourquoi il me quitta, sans perdre le temps à me persuader ; mais en se retirant il fit un signe à Inés, & je compris que c'étoit pour qu'elle appuyât adroitement les raisons dont il avoit voulu m'éblouir.

Elle n'y manqua point ; elle me représenta même qu'après l'éclat d'un enlèvement, je ne pourrois guere me dispenser d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque aversion que j'eusse pour lui. Que ma réputation ordonnoit ce sacrifice à mon cœur. Ce n'étoit pas le moyen d'essuyer mes larmes, que de me faire voir la nécessité de ce mariage affreux. Aussi étois-je inconsolable. Inés ne sçavoit plus que me dire, lorsque tout-à-coup nous entendîmes sur la tillac un grand bruit qui attira toute notre attention.

Ce bruit que faisoient les gens de Don Alvar, étoit causé par la vue d'un gros vaisseau qui venoit fondre sur nous à voiles déployées. Comme le nôtre n'étoit pas si bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. Il s'approcha de nous, & bien-tôt nous entendîmes crier : *Arrive, arrive.* Mais Alvaro Ponce & ses gens aimant mieux mourir que de se rendre, furent assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très-vive. Je ne vous en ferai point le détail. Je vous dirai seulement que Don Alvar & tous les siens y périrent, après s'être battus comme des désespérés. Pour nous, l'on nous fit passer dans le gros vaisseau qui appartenoit à Mezo-morto, & que commandoit Aby Aly Osman un de ses Officiers.

Aby Aly me regarda long-



temps avec quelque surprise , & connoissant à mes habits que j'étois Espagnole , il me dit en langue Castillane : Modérez votre affliction. Consolez-vous d'être tombée dans l'esclavage. Ce malheur étoit inévitable pour vous. Mais, que dis-je , ce malheur ? C'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des Chrétiens. Le Ciel ne vous a point fait naître pour ces misérables mortels ; vous méritez les vœux des premiers hommes du monde. Les seuls Musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, ajouta-t-il , reprendre la route d'Alger. Quoique je n'aye point fait d'autre prise , je suis persuadé que le Dey mon maître sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience

que j'aurai eûe de remettre entre ses mains une beauté qui va faire ses délices & tout l'ornement de son Sérail.

A ce discours, qui me faisoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly qui voyoit d'un autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire, & cingla vers Alger, tandis que je m'affligeois sans modération. Tantôt j'adressois mes soupirs au Ciel & j'implorois son secours : tantôt je souhaitois que quelques vaisseaux Chrétiens vinssent nous attaquer, ou que les flots nous engloutissent. Après cela, je souhaitois que mes larmes & ma douleur me rendissent si effroyable, que ma vûe pût faire horreur au Dey. Vains souhaits ! que ma pudeur allarmée me faisoit former. Nous arrivâmes au Port. On me conduisit

conduisit dans ce Palais : Je parus devant Mezomorto.

Je ne sçai point ce que dit Aby Aly en me présentant à son maître , ni ce que son maître lui répondit , parce qu'ils se parlèrent en Turc ; mais je crus m'apercevoir , aux gestes & aux regards du Dey , que j'avois le malheur de lui plaire ; & les choses qu'il me dit ensuite en Espagnol , acheverent de me mettre au désespoir en me confirmant dans cette opinion.

Je me jettai vainement à ses pieds & lui promis tout ce qu'il voudroit pour ma rançon ? J'eus beau tenter son avarice par l'offre de tous mes biens ; il me dit qu'il m'estimoit plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement , qui est le plus magnifique de son Palais ; &

depuis ce temps-là, il n'a rien épargné pour bannir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les esclaves de l'un & de l'autre sexe qui sçavent chanter, ou jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inés, dans la pensée qu'elles ne faisoit que nourrir mes chagrins, & je suis servie par de vieilles esclaves qui m'entretiennent sans cesse de l'amour de leur maître & de tous les différens plaisirs qui me sont réservés.

Mais tout ce qu'on met en usage pour me divertir, produit un effet tout contraire. Rien ne peut me consoler. Captive dans ce détestable Palais qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je souffre encore moins de la perte de ma liberté, que de la terreur que m'inspire l'odieuse tendresse du Dey. Quoi-

que je n'aye trouvé en lui , jusqu'à ce jour , qu'un amant complaisant & respectueux , je n'en ai pas moins d'effroi , & je crains que lassé d'un respect qui le gêne déjà peut-être , il n'abuse enfin de son pouvoir. Je suis agitée sans relâche de cette affreuse crainte , & chaque instant de ma vie m'est un supplice nouveau.

Dona Théodora ne put achever ces paroles sans verser des pleurs. Don Juan en fut pénétré : Ce n'est pas sans raison , Madame , lui dit-il , que vous vous faites de l'avenir une si horrible image ; j'en suis autant épouvanté que vous. Le respect du Dey est plus prêt à se démentir que vous ne pensez ; cet amant soumis dépouillera bien-tôt sa feinte douceur , je ne le sçai que trop , & je vois tout le danger que vous courez.

Mais , continua-t-il , en changeant de ton , je n'en ferai pas un témoin tranquille. Tout esclave que je suis , mon désespoir est à craindre. Avant que Mezomorto vous outrage , je veux enfoncer dans son sein..... Ah ! Don Juan , interrompit la veuve de Cifuentes , quel projet osez-vous concevoir ? Gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort feroit suivie ! Les Turcs ne la vengeroient-ils pas ? Les tourmens les plus effroyables..... Je ne puis y penser sans frémir ! D'ailleurs , n'est-ce pas vous exposer à un péril superflu ? En ôtant la vie au Dey , me rendriez-vous la liberté ? Hélas ! je serois vendue à quelque scélérat peut-être qui auroit moins de respect pour moi que Mezomorto. C'est à toi , Ciel , à montrer ta justice ! Tu connois la

brutale envie du Dey , tu me défends le fer & le poison ; c'est donc à toi de prévenir un crime qui t'offense.

Oui, Madame , reprit Zarate , le Ciel le préviendra ; je sens déjà qu'il m'inspire. Ce qui me vient dans l'esprit en ce moment est sans doute un avis secret qu'il me donne. Le Dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de notre conversation. Il faut le tromper. Je vais lui dire , que vous n'êtes pas inconsolable ; que la conduite qu'il tient avec vous commence à soulager vos peines , & que s'il continue , il doit tout espérer. Secondez-moi de votre côté. Quand il vous reverra , qu'il vous trouve moins triste qu'à l'ordinaire. Feignez de prendre quelque sorte

de plaisir à ses discours.

Quelle contrainte ! interrompit Dona Théodora : comment une ame franche & sincere pourra-t-elle se trahir jusques-là ? Et quel sera le fruit d'une feinte si pénible ? Le Dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement, & voudra par sa complaisance achever de vous gagner. Pendant ce temps-là, je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, est difficile ; mais je connois un esclave adroit dont j'espère que l'industrie ne nous fera pas inutile.

Je vous laisse, poursuivit-il, l'affaire veut de la diligence. Nous nous reverrons. Je vais trouver le Dey & tâcher d'amuser par des fables son impétueuse ardeur. Vous, Madame, préparez-vous à le recevoir. Dissimulez, efforcez-



vous. Que vos regards, que sa présence blesse, soient désarmés de haine & de rigueur. Que votre bouche, qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flatte. Ne craignez point de lui paroître trop favorable, il faut tout promettre pour ne rien accorder. C'est assez, repartit Théodora, je ferai tout ce que vous me dites puisque le malheur qui me menace m'impose cette cruelle nécessité. Allez, Don Juan, employez tous vos soins à finir mon esclavage; ce sera un surcroît de joye pour moi, si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan, suivant l'ordre de Mezomorto, se rendit auprès de lui: Hé bien Alvaro, lui dit ce Dey avec beaucoup d'émotion, quelles nouvelles m'apportes-tu

de la belle Esclave? L'as-tu disposée à m'écouter? Si tu m'apprens que je ne dois point me flatter de vaincre sa farouche douleur, je jure par la tête du Grand Seigneur mon maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui, par la force, ce que l'on refuse à ma complaisance : Seigneur, lui répondit Don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable ; vous ne ferez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'esclave, est une jeune Dame qui n'a point encore aimé ; elle est si fière qu'elle a rejeté les vœux des premiers Seigneurs d'Espagne. Elle vivoit en souveraine dans son pays. Elle se voit captive ici. Une ame orgueilleuse doit sentir longtemps la différence de ces conditions. Cependant cette superbe Ef-

pagnole s'accoutumera comme les autres à l'esclavage. J'ose même vous dire que déjà ses fers commencent à lui moins peser. Ces déférences attentives que vous avez pour elle ; ces soins respectueux qu'elle n'attendoit pas de vous , adoucissent ses déplaisirs & triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, Seigneur, cette favorable disposition ; continuez, achevez de charmer cette belle Esclave par de nouveaux respects, & vous la verrez bien-tôt, rendue à vos desirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce discours, s'écria le Dey. L'espoir que tu me donne peut tout sur moi. Oui, je retiendrai mon impatiente ardeur, pour mieux la satisfaire : mais ne me trompe-tu point ? Ou ne t'es-tu pas trompé toi-même ?

Je vais tout à l'heure entretenir l'esclave. Je veux voir, si je démêlerai dans ces yeux ces flatteuses apparences que tu y as remarquées. En disant ces paroles, il alla trouver Théodora; & le Tolédan retourna dans le jardin où il rencontra le Jardinier, qui étoit cet esclave adroit dont il prétendoit employer l'industrie pour tirer d'esclavage la veuve de Cifuentes.

Le Jardinier, nommé Francisque, étoit Navarrois. Il connoissoit parfaitement Alger, pour y avoir servi plusieurs Patrons avant que d'être au Dey. Francisque mon ami, lui dit Don Juan, vous me voyez très-affligé. Il y a dans ce Palais une jeune Dame des plus considérables de Valence. Elle a prié Mezomorto de taxer lui-même sa rançon; mais il ne

veut pas qu'on la rachete, parce qu'il en est amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si fort, lui dit Francisque ? C'est que je suis de la même Ville, repartit le Tolédan. Ses parens & les miens sont intimes amis. Il n'est rien que je ne fusse capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoique ce ne soit pas une chose aisée, repliqua Francisque, j'ose vous assurer que j'en viendrois à bout, si les parens de la Dame, étoient d'humeur à bien payer ce service. N'en doutez pas, repartit Don Juan ; je réponds de leur reconnoissance, & sur tout de la sienne. On la nomme Dona Théodora. Elle est veuve d'un homme qui lui a laissé de grands biens, & elle est aussi généreuse que riche. En un mot, je suis

Espagnol & noble , ma parole doit vous suffire.

Hé bien , reprit le jardinier , sur la foi de votre promesse , je vais chercher un renégat Catalan que je connois , & lui proposer . . . . . Que dites - vous ? interrompit le Tolédan tout surpris. Vous pourriez-vous fier à un misérable qui n'a pas eu honte d'abandonner sa Religion pour . . . . . ? Quoique renégat , interrompit à son tour Francisque , il ne laisse pas d'être honnête homme ; il me paroît plus digne de pitié que de haine , & je le trouverois excusable , si son crime pouvoit recevoir quelque excuse. Voici son histoire en deux mots.

Il est natif de Barcelonne & Chirurgien de profession. Voyant qu'il ne faisoit pas trop bien ses affaires à Barcelonne , il résolut d'al-

ler s'établir à Cartagène , dans la pensée qu'en changeant de lieu , il deviendrait plus heureux qu'il n'étoit. Il s'embarqua donc pour Cartagène avec sa mere ; mais ils rencontrèrent un Pirate d'Alger qui les prit & les amena dans cette Ville. Ils furent vendus , sa mere à un More & lui à un Turc , qui le maltraita si fort , qu'il embrassa le Mahométisme pour finir son cruel esclavage , comme aussi pour procurer la liberté à sa mere qu'il voyoit traitée avec beaucoup de rigueur chez le More son Patron. En effet , s'étant mis à la solde du Bacha , il alla plusieurs fois en course , & amassa quatre cens Patagons. Il en employa une partie au rachat de sa mere ; & pour faire valoir le reste , il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.

Il se fit Capitaine. Il acheta un petit vaisseau sans pont, & avec quelques soldats Turcs qui voulurent bien se joindre à lui, il alla croiser entre Alicante & Cartagène. Il revint chargé de butin. Il retourna encore, & ses courses lui réussirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un gros vaisseau, avec lequel il fit des prises considérables; mais il cessa d'être heureux. Un jour il attaqua une frégate Françoisse qui maltraita tellement son vaisseau, qu'il eut de la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce pays-ci du mérite des Pirates par le succès de leurs entreprises, le Renégat tomba, par ses disgraces, dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit & du chagrin. Il vendit son vaisseau & se retira dans une maison hors de la Ville, où,



depuis ce temps-là, il vit du bien qui lui reste avec sa mere & plusieurs esclaves qui les servent.

Je le vais voir souvent. Nous avons demeuré ensemble chez le même Patron. Nous sommes fort amis ; il me découvre ses plus secrètes pensées ; & il n'y a pas trois jours qu'il me disoit les larmes aux yeux, qu'il ne pouvoit être tranquille depuis qu'il avoit eu le malheur de renier sa foi ; que pour appaiser les remords qui le déchiroient sans relâche, il étoit quelquefois tenté de fouler aux pieds le Turban ; & au hasard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu public de son repentir, le scandale qu'il avoit causé aux Chrétiens.

Tel est le Renégat à qui je veux m'adresser, continua Francisque. Un homme de cette sorte ne vous

doit pas être suspect. Je vais sortir, sous prétexte d'aller au Bagne. \* Je me rendrai chez lui ; je lui représenterai qu'au lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'Eglise, il doit songer aux moyens d'y rentrer : qu'il n'a pour cet effet qu'à équiper un vaisseau, comme si ennuyé de sa vie oisive, il vouloit retourner en course, & qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la côte de Valence où Dona Théodora lui donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelone.

Oui, mon cher Francisque, s'écria Don Juan, transporté de l'espérance que l'esclave Navarrois lui donnoit, vous pouvez tout promettre à ce Renégat. Vous &

\* Lieu où s'assemblent les Esclaves,

lui,

lui , foyez sûrs d'être bien récompensés. Mais croyez-vous que ce projet s'exécute de la maniere que vous le concevez ? Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon esprit , repartit Francisque ; mais nous les leverons le Renégat & moi. Alvaro , ajoûtant-il en le quittant , j'augure bien de notre entreprise , & j'espère qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas sans inquiétude que le Tolédan attendit Francisque , qui revint trois ou quatre heures après , & qui lui dit : J'ai parlé au Renégat ; je lui ai proposé notre dessein , & après une longue délibération , nous sommes convenus qu'il achetera un petit vaisseau tout équipé ; que comme il est permis de prendre pour matelots des esclaves , il se servira de

tous les siens ; que de peur de se rendre suspect , il engagera douze soldats Turcs , de même que s'il avoit effectivement envie d'aller en course ; mais que deux jours devant celui qu'il leur assignera pour le départ , il s'embarquera la nuit avec ses esclaves , levera l'ancre sans bruit & viendra nous prendre , avec son esquif , à une petite porte de ce jardin , qui n'est pas éloignée de la mer. Voilà le plan de notre entreprise. Vous pouvez en instruire la Dame esclave , & l'assurer que dans quinze jours au plus tard , elle fera hors de captivité.

Quelle joie pour Zarate d'avoir une si agréable assurance à donner à Dona Théodora ! Pour obtenir la permission de la voir , il chercha le jour suivant Mezomorto , & l'ayant rencontré : Pardonnez-

moi, Seigneur, lui dit-il, si j'ose vous demander comment vous avez trouvé la belle Esclave. Etes-vous plus satisfait?..... J'en suis charmé, interrompit le Dey. Ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards. Ses discours, qui n'étoient auparavant que des réflexions éternelles sur son état, n'ont été mêlés d'aucune plainte, & même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante.

C'est à tes soins, Alvaro, que je dois ce changement. Je vois que tu connois bien les femmes de ton pays. Je veux que tu l'entretienne encore pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Epuise ton esprit & ton adresse pour hâter mon bonheur; je romprai aussi-tôt tes chaînes & je jure par l'ame de notre grand Prophe-

te , que je te renvoyeraï dans ta Patrie , chargé de tant de bienfaits , que les Chrétiens , en te revoyant , ne pourront croire que tu reviennes de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flatter l'erreur de Mezomorto : Il feignit d'être très-sensible à ses promesses ; & sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement , il s'empressâ d'aller voir la belle Esclave. Il la trouva seule dans son appartement. Les vieilles qui la servoient étoient occupées ailleurs. Il lui apprit ce que le Navarrois & le Renégat avoient comploté ensemble sur la foi des promesses qui leur avoient été faites.

Ce fut une grande consolation pour la Dame , d'entendre qu'on avois pris de si bonnes mesures pour sa délivrance : Est-il possible,

s'écria-t-elle dans l'excès de sa joye , qu'il me soit permis d'espérer de revoir encore Valence , ma chere patrie ? Quel bonheur , après tant de périls & d'allarmes , d'y vivre en repos avec vous ! Ah ! Don Juan , que cette pensée m'est agréable ! En partagez-vous le plaisir avec moi ? Songez-vous qu'en m'arrachant au Dey , c'est votre femme que vous lui enlevez ?

Hélas ! répondit Zarate , en poussant un profond soupir : Que ces paroles flatteuses auroient de charmes pour moi , si le souvenir d'un amant malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur ! Pardonnez-moi , Madame , cette délicatesse , avouez même que Mendoce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est sorti de Valence , qu'il a perdu la liberté , &

je ne doute point , qu'à Thunis , il ne soit moins accablé du poids de ses chaînes , que du désespoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritoit , sans doute , un meilleur sort , dit Dona Théodora. Je prens le Ciel à témoin que je suis pénétrée de tout qu'il a fait pour moi ; je ressens vivement les peines que je lui cause ; mais par un cruel effet de la malignité des astres , mon cœur ne sçauroit être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de deux vieilles qui servoient la veuve de Cifuentes. Don Juan changea de discours , & faisant le personnage du confident du Dey : Oui , charmante esclave , dit-il à Théodora, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mezomorto , votre maître & le mien , le plus



amoureux & le plus aimable de tous les Turcs , est très-content de vous. Continuez à le traiter favorablement & vous verrez bientôt la fin de vos déplaisirs. Il sortit en prononçant ces derniers mots , dont le vrai sens ne fut compris que par cette Dame.

Les choses demeurèrent huit jours dans cette disposition au Palais du Dey. Cependant le Renégat Catalan avoit acheté un petit Vaisseau presque tout équipé , & il faisoit les préparatifs du départ ; mais six jours avant qu'il fût en état de se mettre en mer , Don Juan eut de nouvelles allarmes.

Mezomorto l'envoya chercher , & l'ayant fait entrer dans son cabinet : Alvaro , lui dit-il , tu es libre ; tu partiras , quand tu voudras pour t'en retourner en Espagne. Les présens que je t'ai pro-

mis sont prêts. J'ai vû la belle Esclave aujourd'hui. Qu'elle m'a paru différente de cette personne , dont la tristesse me faisoit tant de peine ! Chaque jour le sentiment de sa captivité s'affoiblit. Je l'ai trouvée si charmante , que je viens de prendre la résolution de l'épouser. Elle fera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles , & quelque effort qu'il fît pour se contraindre , il ne put cacher son trouble & sa surprise au Dey , qui lui en demanda la cause.

Seigneur , lui répondit le Tolédan , dans son embarras , je suis sans doute fort étonné qu'un des plus considérables personnages de l'Empire Ottoman veuille s'abaisser jusqu'à épouser une esclave : Je sçai bien que cela n'est pas sans exemple

exemple parmi vous ; mais , enfin , l'illustre Mezmorto qui peut prétendre aux filles des premiers Officiers de la Porte..... J'en demeure d'accord , interrompit le Dey ; je pourrois même aspirer à la fille du Grand-Visir & me flatter de succéder à l'emploi de mon beau-pere ; mais j'ai des richesses immenses & peu d'ambition. Je préfère le repos & les plaisirs dont je jouis ici, au Vizarat, à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plutôt montés , que la crainte des Sultans ou la jalousie des envieux qui les approchent, nous en précipitent. D'ailleurs , j'aime mon esclave , & sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle.

Mais il faut , ajouta-t-il , qu'elle change aujourd'hui de Religion , pour mériter l'honneur que je

veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules le lui fassent mépriser ? Non, Seigneur, repartit Don Juan, je suis persuadé qu'elle sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouser brusquement. Ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une Religion qu'elle a sucée avec le lait, ne la révolte d'abord. Donnez-lui le temps de faire des réflexions. Quand elle se représentera, qu'au lieu de la deshonor & de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnoissance & sa vanité vaincra peu à peu ses scrupules. Différez de huit jours seulement l'exécution de votre dessein.

Le Dey demeura quelque-temps rêveur. Le délai que son confident lui propoſoit n'étoit gueres de ſon goût. Néanmoins le conſeil lui parut fort judicieux : Je cède à tes raifons, Alvaro, lui dit-il , quelque impatience que j'aye de poſſéder l'Eſclave, j'attendrai donc encore huit jours. Va la voir tout-à-l'heure & la diſpoſe à remplir mes deſirs après ce temps-là. Je veux que ce même Alvaro qui m'a ſi bien ſervi auprès d'elle , ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Théodora & l'inſtruiſit de ce qui venoit de ſe paſſer entre Mezomorto & lui, afin qu'elle ſe réglât là-deſſus. Il lui apprit auſſi que dans ſix jours le vaiſſeau du Renégat ſeroit prêt ; & comme elle témoignoit être fort en peine

de ſçavoir de quelle maniere elle pourroit fortir de ſon appartement , attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverser pour gagner l'eſcalier , étoient bien fermées : c'eſt ce qui doit peu vous embarrasſer , Madame , lui dit-il ; une fenêtre de votre cabinet donne ſur le jardin ; c'eſt par-là qu'e vous deſcendrez avec une échelle que j'aurai ſoin de vous fournir.

En effet , les ſix jours s'étant écoulés , Franciſque avertit le Tolédan que le Renégat ſe préparoit à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin , & pour comble de bonheur , elle devint très-obſcure. Dès que le moment d'exécuter l'entreprise fut venu , Don Juan alla poſer l'échelle ſous la

fenêtre du cabinet de la belle Esclave qui l'observoit , & qui descendit aussi-tôt avec beaucoup d'empressement & d'agitation. Ensuite elle s'appuya sur le Tolédan , qui la conduisit vers la petite porte du jardin qui ouvroit sur la mer.

Ils marchaient tous deux à pas précipités , & goûtoient déjà par avance le plaisir de se voir hors d'esclavage : mais la fortune , avec qui ces amans n'étoient pas encore bien réconciliés , leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avoient éprouvés jusques-là , & celui qu'ils auroient le moins prévu.

Ils étoient déjà hors du jardin & ils s'avançoient sur le rivage pour s'approcher de l'esquif qui les attendoit , lorsqu'un homme qu'ils prirent pour un compagnon

de leur fuite , & dont ils n'avoient aucune défiance , vint tout droit à Don Juan l'épée nue , & la lui enfonçant dans le sein : Perfide Alvaro Ponce , s'écria-t-il , c'est ainsi que Don Fadrique de Mendoce doit punir un lâche ravisseur. Tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put résister à la force du coup qui le porta par terre : & en même - temps Dona Théodora qu'il souûtenoit , faisie à la fois d'étonnement , de douleur & d'effroi , tomba évanouie d'un autre côté. Ah ! Mendoce , dit Don Juan , qu'avez vous fait ? C'est votre ami que vous venez de percer ? Juste Ciel , reprit Don Fadrique , feroit-il bien possible que j'eusse assassiné ! ..... Je vous pardonne ma mort , interrompit Zarate ; le destin seul



en est coupable , ou plutôt il a voulu , par-là , finir nos malheurs .  
Oui , mon cher Mendoce , je meurs content , puisque je remets entre vos mains Dona Théodora qui peut vous assurer que mon amitié pour vous ne s'est jamais démentie.

Trop généreux ami , dit Don Fadrique , emporté par un mouvement de désespoir , vous ne mourrez pas seul ; le même fer qui vous a frappé va punir votre assassin : si mon erreur peut faire excuser mon crime , elle ne sçau-  
roit m'en consoler. A ces mots , il tourna la pointe de son épée contre son estomac , la plongea jusqu'à la garde & tomba sur le corps de Don Juan , qui s'évanouit , moins affoibli par le sang qu'il perdoit , que surpris de la fureur de son ami.

Francisque & le Renégat qui étoient à dix pas de-là, & qui avoient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'esclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernières paroles de Don Fadrique & de voir sa dernière action. Ils connurent qu'il s'étoit mépris, & que les blessés étoient deux amis & non de mortels ennemis comme ils l'avoient crû. Alors ils s'empressèrent à les secourir ; mais les trouvant sans sentiment, aussi bien que Théodora, qui étoit toujours évanouie, ils ne sçavoient quel parti prendre. Francisque étoit d'avis que l'on se contentât d'emporter la Dame, & qu'on laissât les Cavaliers sur le rivage, où selon toutes les apparences, ils mourroient bien-tôt, s'ils n'étoient déjà morts : le Renégat ne fut pas de cette opinion, il dit qu'il ne falloit

point abandonner les blessés , dont les blessures n'étoient peut être pas mortelles , & qu'il les panseroit dans son vaisseau où il avoit tous les instrumens de son premier métier qu'il n'avoit point oublié. Francisque se rendit à ce sentiment.

Comme ils n'ignoroient pas de quelle importance il étoit de se hâter, le Renégat & le Navarrois, à l'aide de quelques Esclaves, portèrent dans l'esquif la malheureuse veuve de Cifuentes avec ses deux Amans encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de momens leur vaisseau, où d'abord qu'ils furent tous entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres à genoux sur le tillac imploroient la faveur du Ciel par les plus ferventes prières que leur pouvoit suggérer la crainte

d'être pourfuivis par les navires de Mezomorto.

Pour le Renégat , après avoir chargé du soïn de la manœuvre un esclave François qui l'entendoit parfaitement , il donna sa première attention à Dona Théodora. Il lui rendit l'usage de ses sens & fit si bien par ses remèdes , que Don Fadrique & le Tolédan reprirent aussi leurs esprits. La veuve de Cifuentes qui s'étoit évanouie lorsqu'elle avoit vû frapper Don Juan, fut fort étonnée de trouver là Mendoce. Et quoiqu'à le voir , elle jugeât bien qu'il s'étoit blessé lui-même de douleur d'avoir percé son ami , elle ne pouvoit le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la chose du monde la plus touchante , que de voir ces trois personnes revenues à elles-

mêmes. L'état d'où l'on venoit de les tirer, quoique semblable à la mort, n'étoit pas si digne de pitié. Dona Théodora envisageoit Don Juan avec des yeux où étoient peints tous les mouvemens d'une ame que possèdent la douleur & le désespoir. Et les deux amis attachoient sur elles leurs regards mourans en poussant de profonds soupirs.

Après avoir gardé quelque temps un silence aussi tendre que funeste, Don Fadrique le rompit; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes : Madame, lui dit-il, avant que de mourir, j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage. Plût au Ciel que vous me dussiez la liberté; mais il a voulu que vous eussiez cette obligation à l'amant que vous chérissiez. J'aime trop ce Rival, pour en mur-

murer , & je fouhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de jouir de votre reconnoissance. La Dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de Don Fadrique , elle sentoît pour lui des mouvemens d'aversion que lui inspiroit l'état où étoit le Tolédan.

Cependant , le Chirurgien se préparoit à visiter & à fonder les plaies. Il commença par celle de Zarate. Il ne la trouva pas dangereuse , parce que le coup n'avoit fait que glisser au-dessous de la mammelle gauche , & n'offensoit aucune des parties nobles. Le rapport du Chirurgien diminua l'affliction de Théodora & causa beaucoup de joie à Don Fadrique , qui tourna la tête vers cette Dame : Je suis content , lui dit-il ,

j'abandonne fans regret la vie ,  
puifque mon ami eft hors de péril.  
Je ne mourrai point chargé de  
votre haine.

Il prononça ces paroles d'un  
air fi touchant, que la veuve de  
Cifuentes en fut pénétrée. Com-  
me elle cefla de craindre pour  
Don Juan , elle cefla de haïr Don  
Fadrique ; & ne voyant plus en lui  
qu'un homme qui méritoit toute  
fa pitié : Ah ! Mendoce , lui ré-  
pondit-elle , emportée par un  
transport généreux , fouffrez que  
l'on panfe votre bleffure. Elle  
n'eft peut-être pas plus confidé-  
rable que celle de votre ami.  
Prêtez-vous au foin que l'on veut  
avoir de vos jours. Vivez ; fi je  
ne puis vous rendre heureux , du  
moins je ne ferai pas le bonheur  
d'un autre. Par compaffion & par  
amitié pour vous , je retiendrai la

main que je voulois donner à Don Juan. Je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique alloit repliquer ; mais le Chirurgien qui craignoit qu'en parlant il n'irritât son mal , l'obligea de se taire & visita sa plaie. Elle lui parut mortelle , attendu que l'épée avoit pénétré dans la partie supérieure du poulmon , ce qu'il jugeoit par une hémorragie ou perte de sang dont la fuite étoit à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil , il laissa reposer les Cavaliers dans la chambre de poupe sur deux petits lits l'un auprès de l'autre , & emmena ailleurs Dona Théodora , dont il jugea que la présence leur pouvoit être nuisible.

Malgré toutes ces précautions , la fièvre prit à Mendoce , & sur la fin de la journée l'hémorragie



augmenta. Le Chirurgien lui déclara alors que le mal étoit fans remede , & l'avertit que s'il avoit quelque chose à dire à son ami ou à Dona Théodora , il n'avoit point de temps à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan. Pour Don Fadrigue , il la reçut avec indifférence. Il fit appeller la veuve de Cifuentes , qui se rendit auprès de lui dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter.

Elle avoit le visage couvert de pleurs & elle sanglotoit avec tant de violence , que Mendoce en fut fort agité : Madame , lui dit-il , je ne vaux pas ces précieuses larmes que vous répandez. Arrêtez-les , de grace , pour m'écouter un moment. Je vous fais la même priere , mon cher Zarate , ajouta-t-il , en remarquant la vive dou-

leur que son ami faisoit éclater. Je sçai bien que cette séparation vous doit être rude ; votre amitié m'est trop connue pour en douter. Mais attendez l'un & l'autre que ma mort soit arrivée , pour l'honorer de tant de marques de tendresse & de pitié.

Suspendez jusques-là votre affliction. Je la sens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le sort, qui me poursuit, a sçû cette nuit me conduire sur le fatal rivage que j'ai teint du sang de mon ami & du mien. Vous devez être en peine de sçavoir comment j'ai pû prendre Don Juan pour Don Alvar. Je vais vous en instruire , si le peu de temps qui me reste encore à vivre , me permet de vous donner ce triste éclaircissement.

Quelques heures après que le  
vaisseau

vaisseau où j'étois eut quitté celui où j'avois laissé Don Juan , nous rencontrâmes un Corsaire François qui nous attaqua. Il se rendit maître du vaisseau de Thunis & nous mit à terre auprès d'Alicante. Je ne fus pas si-tôt libre que je songeai à racheter mon ami. Pour cet effet , je me rendis à Valence où je fis de l'argent comptant ; & sur l'avis qu'on me donna qu'à Barcelonne il y avoit des Freres de la Redemption qui se préparoient à faire voile vers Alger, je m'y rendis ; mais avant que de sortir de Valence , je priai le Gouverneur Don Francisco de Mendoce, mon oncle , d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la Cour d'Espagne pour obtenir la grace de Zarate , que j'avois dessein de ramener avec moi & de faire rentrer dans ses biens qui ont

été confisqués depuis la mort du Duc de Naxera.

Si-tôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les Esclaves ; mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je rencontrai le Renégat Catalan à qui ce navire appartient : je le reconnus pour un homme qui avoit autrefois servi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage & le priai de vouloir faire une exacte recherche de mon ami. Je suis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile. Je dois partir d'Alger cette nuit avec une Dame de Valence qui est Esclave du Dey. Et comment appelez-vous cette Dame, lui dis-je ? Il repartit qu'elle se nommoit Théodora.

La surprise que je fis paroître à cette nouvelle, apprit par avance au Renégat que je m'intéressois pour cette Dame. Il me découvrit le dessein qu'il avoit formé pour la tirer d'esclavage ; & comme en son récit il fit mention de l'esclave Alvaro, je ne doutai point que ce ne fût Alvaro Ponce lui-même : Servez mon ressentiment, dis-je, avec transport au Renégat. Donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous ferez bien-tôt satisfait, me répondit-il ; mais contez-moi auparavant le sujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui appris toute notre histoire, & lorsqu'il l'eut entendue : C'est assez, reprit-il, vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera votre Rival, & après que vous l'aurez puni, vous pren-

irez sa place & viendrez avec nous à Valence conduire Dona Théodora.

Néanmoins mon impatience ne me fit point oublier Don Juan. Je laissai de l'argent pour sa rançon entre les mains d'un Marchand Italien nommé Francisco Capati , qui réside à Alger , & qui me promit de le racheter , s'il venoit à le découvrir. Enfin , la nuit arriva ; je me rendis chez le Renégat , qui me mena sur le bord de la mer. Nous nous arrêtâmes devant une petite porte , d'où il sortit un homme qui vint droit à nous & qui nous dit en nous montrant du doigt un homme & une femme qui marchaient sur ses pas : Voilà Alvaro & Dona Théodora qui me suivent.

A cette vûe je devins furieux ; je mets l'épée à la main , je cours

au malheureux Alvaro, & persuadé que c'est un Rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidèle que j'étois venu chercher. Mais graces au Ciel, continua-t-il en s'attendrissant, mon erreur ne lui coutera point la vie, ni d'éternelles larmes à Dona Théodora.

Ah ! Mendoce, interrompit la Dame, vous faites injure à mon affliction ; je ne me consolerais jamais de vous avoir perdu ; quand même j'épouserois votre ami, ce ne seroit que pour unir nos douleurs ; votre amour, votre amitié, vos infortunes, feroient tout notre entretien. C'en est trop, Madame, repliqua Don Fadrique, je ne mérite pas que vous me regrettiez si long-temps. Souffrez, je vous en conjure, que Zarate vous épouse, après qu'il vous aura

vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvar n'est plus, dit la veuve de Cifuentes. Le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le Corfaire qui me prit.

Madame, reprit Mendoce, cette nouvelle me fait plaisir; mon ami en fera plutôt heureux. Suivez sans contrainte votre penchant l'un & l'autre. Je vois avec joie approcher le moment qui va lever l'obstacle que votre compassion & sa générosité mettent à votre commun bonheur. Puissent tous vos jours couler dans un repos, dans une union, que la jalousie de la fortune n'ose troubler. Adieu, Madame, adieu Don Juan, souvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous.

Comme la Dame & le Tolé-<sup>an</sup>dan, au lieu de lui répondre, re-



doubloient leurs pleurs, Don Francisco qui s'en apperçut & qui se sentoît très-mal, poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendrir ; déjà la mort m'environne , & je ne songe pas à supplier la bonté Divine de me pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devoit disposer. Après avoir achevé ces paroles , il leva les yeux au Ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir , & bien-tôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors Don Juan possédé de son désespoir , porte la main sur sa plaie , il arrache l'appareil , il veut la rendre incurable , mais Francisco & le Renégat se jettent sur lui & s'opposent à sa rage. Théodora est effrayée de ce transport : elle se joint au Renégat & au Na-

varrois pour détourner Don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même ; il souffre que l'on rebande sa plaie ; & enfin l'intérêt de l'Amant calme peu-à-peu la fureur de l'Ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir des effets insensés de sa douleur, & non pour en affoiblir le sentiment.

Le Renégat, qui parmi plusieurs choses qu'il emportoit en Espagne, avoit d'excellent baume d'Arabie & de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce à la priere de la Dame & de Don Juan, qui témoignèrent qu'ils souhaitoient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent tous deux de gémir & de soupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même  
du

du reste de l'équipage. Comme le vent étoit toujours favorable, on ne tarda guère à découvrir les côtes d'Espagne.

A cette vûe, tous les Esclaves se livrerent à la joie, & quand le vaisseau fut heureusement arrivé au port de Dénia, chacun prit son parti. La veuve de Cifuentes & le Tolédan envoyèrent un Courier à Valence avec des lettres pour le Gouverneur & pour la famille de Dona Théodora. La nouvelle du retour de cette Dame fut reçûe de tous ses parens avec beaucoup de joye. Pour Don Francisco de Mendoce, il sentit une vive affliction quand il apprit la mort de son neveu.

Il le fit bien paroître, lorsqu'accompagné des parens de la veuve de Cifuentes, il se rendit à Dénia, & qu'il voulut voir le corps du

malheureux Don Fadrique. Ce bon vieillard le mouilla de ses pleurs en faisant des plaintes si pitoyables, que tous les spectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvoit dans cet état.

Je vais vous la conter, Seigneur, lui dit le Tolédan; loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prens un funeste plaisir à me la rappeler sans cesse & à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment étoit arrivé ce triste accident, & ce récit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de Don Francisco. A l'égard de Théodora, ses parens lui marquerent la joye qu'ils avoient de la revoir, & la féliciterent sur la maniere miraculeuse dont elle avoit été délivrée de la tyrannie de Mezomorto.

Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de Don Fadrique dans un carrosse, & on le conduisit à Valence; mais il n'y fut point enterré, parce que le temps de la Vice-Royauté de Don Francisco étant prêt d'expirer, ce Seigneur se préparoit à s'en retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu.

Pendant que l'on faisoit les préparatifs du Convoi, la veuve de Cifuentes combla de biens Francisco & le Renégat. Le Navarrois se retira dans sa Province & le Renégat retourna avec sa mere à Barcelone, où il entra dans le Christianisme, & où il vit encore aujourd'hui fort commodément.

Dans ce temps-là, Don Francisco reçut un paquet de la Cour,

dans lequel étoit la grace de Don Juan , que le Roi , malgré la considération qu'il avoit pour la Maison de Naxera , n'avoit pû refuser à tous les Mendoces qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan , qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de son ami , ce qu'il n'auroit osé faire sans cela.

Enfin le convoi partit , suivi d'un grand nombre de personnes de qualité ; & si-tôt qu'il fut arrivé à Madrid , on enterra le corps de Don Fadrique dans une Eglise , où Zarate & Dona Théodora , avec la permission des Mendoces , lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point - là ; ils porterent le deuil de leur ami durant une année entière , pour éterniser leur douleur & leur amitié.

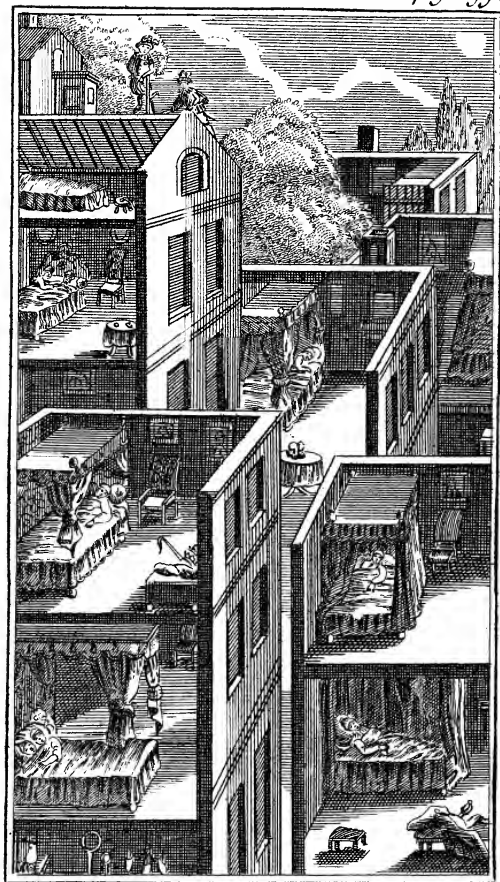
Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendoce , ils se marièrent ; mais par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié , Don Juan ne laissa pas de conserver long-temps une mélancolie que rien ne pouvoit bannir. Don Fadrique , son cher Don Fadrique étoit toujours présent à sa pensée. Il le voyoit toutes les nuits en songe , & le plus souvent tel qu'il l'avoit vû rendant les derniers soupirs. Son esprit pourtant commençoit à se distraire de ces tristes images. Les charmes de Théodora , dont il étoit toujours épris , triomphoient peu-à-peu d'un souvenir funeste. Enfin Don Juan alloit vivre heureux & content ; mais ces jours passés il tomba de cheval en chassant ; il se blessa à la tête , il s'y est formé un abcès. Les Méde-

cins ne l'ont pû sauver. Il vient de mourir , & Théodora , qui est cette Dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son désespoir , pourra le suivre bien-tôt.









## CHAPITRE V.

*Des Songes.*

**L**ORS qu'Asmodée eut fini le récit de cette histoire, Don Cléofas lui dit : Voilà un très-beau tableau de l'amitié; mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que Don Juan & Don Fadrique, je croi que l'on auroit encore plus de peine à trouver deux amies rivales qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un amant aimé.

Sans doute, répondit le Diable, c'est ce que l'on n'a point encore vû & ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux

R iiij

parfaitement unies. Je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont amies. Vous les voyez toutes deux; vous penchez d'un côté, la rage se met de l'autre. Ce n'est pas que l'enragée vous aime; mais elle vouloit la préférence. Tel est le caractère des femmes. Elles sont trop jalouses les unes des autres pour être capables d'amitié.

L'histoire de ces deux amis sans pairs, reprit Léandro Perez, est un peu romanesque & nous a menés bien loin. La nuit est fort avancée. Nous allons voir dans un moment paroître les premiers rayons du jour. J'attends de vous un nouveau plaisir. J'apperçois un grand nombre de personnes endormies. Je voudrois par curiosité que vous me disiez les divers songes

qu'elles peuvent faire. Très-volontiers , repartit le Démon. Vous aimez les tableaux changeans. Je veux vous contenter.

Je croi, dit Zambullo, que je vais entendre des Songes bien ridicules. Pourquoi, répondit le Boiteux ? Vous qui possédez votre Ovide, ne sçavez-vous pas que ce Poëte dit, que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce temps-là l'ame est dégagée des vapeurs des alimens. Pour moi, repliqua Don Cléofas, quoiqu'en puisse dire Ovide, je n'ajoute aucune foi aux songes. Vous avez tort, reprit Asmodée ; il ne faut ni les traiter de chimères, ni les croire tous. Ce sont des menteurs qui disent quelquefois la vérité. L'Empereur Auguste, dont la tête valoit bien celle d'un Ecolier, ne méprisoit

pas les songes dans lesquels il étoit intéressé ; & bien lui en prit , à la bataille de Philippe , de quitter sa tente , sur le récit qu'on lui fit d'un rêve qui le regardoit. Je pourrois vous citer mille autres exemples qui vous feroient connoître votre témérité ; mais je les passe sous silence , pour satisfaire le nouveau desir qui vous presse.

Commençons par ce bel Hôtel à main droite. Le maître du logis , que vous voyez couché dans ce riche appartement est un Comte libéral & galant. Il rêve qu'il est à un spectacle où il entend chanter une jeune Actrice , & qu'il se rend à la voix de cette Syrenne.

Dans l'appartement parallele repose la Comtesse sa femme , qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle n'a point d'argent , & qu'el-

le met en gage des pierreries chez un Jouaillier qui lui prête trois cens pistoles , moyennant un très-honnête profit.

Dans l'Hôtel le plus proche du même côté demeure un Marquis , du même caractère que le Comte , & qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent ; & son Intendant couché tout au haut de l'Hôtel , songe qu'il s'enrichit à mesure que son maître se ruine. Hé bien ! Que pensez-vous de ces songes-là ? Vous paroissent-ils extravagans ? Non, ma foi , répondit Don Cléofas. Je voi bien qu'Ovide a raison ; mais je suis curieux de sçavoir qui est un homme que je remarque ; il a la moustache en papillottes , & conserve en dormant un air de gravité qui me fait

juger que ce ne doit pas être un Cavalier du commun. C'est un Gentilhomme de province, répondit le Démon, un Vicomte Aragonois, un esprit vain & fier. Son ame en ce moment nage dans la joie. Il rêve qu'il est avec un Grand qui lui cède le pas dans un cérémonie publique.

Mais je découvre dans la même maison deux freres Médecins qui font des songes bien mortifians. L'un, rêve que l'on publie une Ordonnance qui défend de payer les Médecins, quand ils n'auront pas guéri leurs malades; & son frere songe, qu'il est ordonné, que les Médecins meneront le deuil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains. Je fouhaiterois, dit Zambullo, que cette dernière Ordonnance fût réelle, & qu'un Méde-



cin se trouvât aux funérailles de son malade , comme un Lieutenant criminel assiste en France au supplice d'un coupable qu'il a condamné. J'aime la comparaison , dit le Diable. On pourroit dire , en ce cas-là , que l'un va faire exécuter sa sentence , & que l'autre a déjà fait exécuter la sienne.

Oh ! oh ! s'écria l'Ecolier , qui est ce personnage qui se frotte les yeux en se levant avec précipitation. C'est un homme de qualité qui sollicite un Gouvernement dans la nouvelle Espagne. Un rêve effrayant vient de le réveiller. Il songeoit que le premier Ministre le regardoit de travers. Je vois aussi une jeune Dame qui se réveille & qui n'est pas contente d'un songe qu'elle vient d'avoir. C'est une fille de condition , une personne aussi sage que belle , qui

a deux amans dont elle est obfédée. Elle en chérit un tendrement, & a pour l'autre une averfion qui va jufqu'à l'horreur. Elle voyoit tout-à-l'heure en fonge à fes genoux le galant qu'elle détefte. Il étoit fi paflionné, fi preffant, que fi elle ne fe fût réveillée, elle alloit le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait celui qu'elle aime. La nature pendant le fommeil fecoue le joug de la raifon & de la vertu.

Arrêtez les yeux fur la maifon qui fait le coin de cette rue, c'eft le domicile d'un Procureur. Le voilà couché avec fa femme dans la chambre où il y a une vieille tenture de tapifferie à perfonnages, & deux lits jumeaux. Il rêve qu'il va vifiter un de fes Cliens à l'Hôpital pour l'affifter de fes propres deniers : Et la Procureufe fonge

que son mari chasse un grand Clerc dont il est devenu jaloux.

J'entends ronfler autour de nous , dit Léandro Perez , & je croi que c'est ce gros homme que je démêle dans un petit corps de logis attenant la demeure du Procureur. Justement , répondit Asmodée , c'est un Chanoine qui rêve qu'il dit son *Benedicite*.

Il a pour voisin un Marchand d'étoffe de soie qui vend sa marchandise fort cher , mais à crédit , aux personnes de qualité. Il est dû à ce Marchand plus de cent mille ducats. Il rêve que tous ses débiteurs lui apportent de l'argent ; & ses correspondans , de leur côté , songent qu'il est sur le point de faire banqueroute. Ces deux songes , dit l'Ecolier , ne sont pas sortis du temple du sommeil par la même porte. Non , je vous assure ,

répondit le Démon. Le premier , à coup sûr , est sorti par la porte d'ivoire , & le second par la porte de corne.

La maison qui joint celle de ce Marchand , est occupée par un fameux Libraire. Il a depuis peu imprimé un livre qui a eu beaucoup de succès. En le mettant au jour , il promet à l'Auteur de lui donner cinquante pistoles , s'il réimprimoit son ouvrage ; & il rêve actuellement qu'il en fait une seconde édition sans l'en avertir.

Oh ! pour ce songe-là , dit Zambullo , il n'est pas besoin de demander par quelle porte il est sorti ; je ne doute pas qu'il n'ait son plein & entier effet. Je connois Messieurs les Libraires , ils ne se font pas un scrupule de tromper les Auteurs. Rien n'est plus véritable , reprit le Boiteux , mais apprenez

apprenez à connoître aussi Messieurs les Auteurs, ils ne sont pas plus scrupuleux que les Libraires. Une petite aventure arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid va vous le prouver.

Trois Libraires soupoient ensemble au cabaret. La conversation tomba sur la rareté de bons Livres nouveaux. Mes amis, dit là-dessus un des convives, je vous dirai confidemment que j'ai fait un beau coup ces jours passés. J'ai acheté une copie qui me coûte un peu cher, à la vérité, mais elle est d'un Auteur ! . . . . C'est de l'or en barre. Un autre Libraire prit alors la parole, & se vanta pareillement d'avoir fait une emplette excellente le jour précédent. Et moi, Messieurs, s'écria le troisième à son tour, je ne veux pas demeurer en reste de confiance avec vous. Je

vais vous montrer la perle des manuscrits. J'en ai fait aujourd'hui l'heureuse acquisition. En même-temps, chacun tira de sa poche la précieuse copie qu'il disoit avoir achetée, & comme il se trouva que c'étoit une nouvelle pièce de Théâtre intitulée le *Juif-Errant*, ils furent fort étonnés quand ils virent que c'étoit le même ouvrage qui leur avoit été vendu à tous trois séparément.

Je découvre dans une autre maison, poursuivit le Diable, un amant timide & respectueux qui vient de se réveiller. Il aime une veuve toute des plus vives. Il rêvoit qu'il étoit avec elle au fond d'un bois, où il lui tenoit des discours tendres, & qu'elle lui a répondu : Ah ! que vous êtes séduisant ! Vous me persuaderiez, si je n'étois pas en garde contre les

hommes ; mais ce sont des trompeurs ; je ne me fie point à leurs paroles ; je veux des actions. Hé ! quelles actions , Madame , exigez-vous de moi , a repris l'Amant ? Faut-il pour vous prouver la violence de mon amour , entreprendre les douze travaux d'Hercule ? Hé non ! Don Nicaïse , non , a reparti la Dame , je ne vous en demande pas tant. Là-dessus il s'est reveillé.

Apprenez-moi , de grace , dit l'Ecolier , pourquoi cet homme couché dans ce lit brun , se débat comme un possédé. C'est , répondit le Boiteux , un habile Licencié qui fait un songe dont il est terriblement agité ! Il rêve qu'il dispute & soutient l'immortalité de l'ame contre un petit Docteur en Médecine , qui est aussi bon Catholique , qu'il est bon Médecin.

Au second étage chez le Licencié loge un Gentilhomme d'Estremadure; nommé Don Baltazar Fanfarronico, qui est venu en poste à la Cour demander une récompense pour avoir tué un Portugais d'un coup d'escopette. Sçavez-vous quel songe il fait? Il rêve qu'on lui donne le Gouvernement d'Antequere, & encore n'est-il pas content. Il croit mériter une Vice-Royauté.

Je découvre dans un hôtel garni, deux personnes de conséquence qui rêvent bien désagréablement. L'un, qui est Gouverneur d'une place forte, songe qu'il est assiégé dans sa forteresse, & qu'après une légère résistance, il est obligé de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison; l'autre, est l'Evêque de Murcie. La Cour a chargé ce Prélat éloquent de



faire l'éloge funebre d'une Princesse, & il doit le prononcer dans deux jours. Il rêve qu'il est en Chaire & qu'il demeure court après l'Exorde de son Discours. Il n'est pas impossible, dit Don Cléofas, que ce malheur lui arrive en effet. Non vraiment, répondit le Diable; & il n'y a pas même longtemps qu'il est arrivé à sa grandeur en pareille occasion.

Voulez-vous que je vous montre un Somnambule? Vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet hôtel: Qu'y voyez-vous? J'apperçois, dit Léandro Perez, un homme en chemise, qui marche & tient, ce me semble, une étrille à la main. Hé bien! reprit le Démon, c'est un Palfrenier qui dort. Il a coûtume toutes les nuits de se lever de son lit & tout endormant d'étriller ses chevaux; après quoi

il se recouche. On s'imagine dans l'hôtel que c'est l'ouvrage d'un esprit folet, & le Palfrenier lui-même le croit comme les autres.

Dans une grande maison, vis-à-vis l'hôtel garni, demeure un vieux Chevalier de la Toison, lequel a jadis été Vice-Roi du Mexique. Il est tombé malade, & comme il craint de mourir, sa vice-Royauté commence à l'inquiéter. Il est vrai qu'il l'a exercée d'une manière qui justifie son inquiétude. Les Chroniques de la nouvelle Espagne ne font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un songe dont toute l'horreur n'est point encore dissipée, & qui fera peut-être cause de sa mort. Il faut donc, dit Zambullo, que ce songe soit bien extraordinaire. Vous allez l'entendre, reprit Asmodée. Il a quelque chose en effet de singu-

lier. Ce Seigneur rêvoit tout-à-l'heure qu'il étoit dans la vallée des morts , où tous les Mexiquains qui ont été les victimes de son injustice & de sa cruauté , font venus fondre sur lui en l'accablant de reproches & d'injures. Ils ont même voulu le mettre en pieces ; mais il a pris la fuite & s'est dérobé à leur fureur. Après quoi , il s'est trouvé dans une grande salle toute tendue de drap noir , où il a vû son pere & son ayeul assis à une table sur laquelle il y avoit trois couverts. Ces deux tristes convives lui ont fait signe de s'approcher d'eux , & son pere lui a dit , avec la gravité qu'ont tous les défunts : il y a long-temps que nous t'attendons. Viens prendre ta place auprès de nous.

Le vilain rêve , s'écria l'Ecolier : Je pardonne au malade d'en

avoir l'imagination blessée. En récompense, dit le Boiteux, sa nièce qui est couchée dans un appartement au-dessus du sien, passe la nuit délicieusement. Le sommeil lui présente les plus agréables idées. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans, laide & mal faite. Elle rêve que son oncle, dont elle est l'unique héritière, ne vit plus, & qu'elle voit autour d'elle une foule d'aimables Seigneurs qui se disputent la gloire de lui plaire.

Si je ne me trompe, dit Don Cléofas, j'entens rire derrière nous. Vous ne vous trompez point, reprit le Diable; c'est une femme qui rit en dormant à deux pas d'ici; une veuve qui fait la prude & qui n'aime rien tant que la médifance. Elle songe qu'elle s'entretient avec une vieille dévote dont la conversation lui fait beaucoup de plaisir. Je

Je ris à mon tour en voyant dans une chambre au-dessous de cette femme, un Bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il possède. Il rêve qu'il ramasse des piéces d'or & d'argent, & que plus il en ramasse, plus il en trouve à ramasser. Il en a déjà rempli un grand coffre. Le pauvre garçon ! dit Léandro, il ne jouira pas longtemps de son trésor. A son réveil, reprit le Boiteux, il sera comme un vrai riche qui se meure, il verra disparoître ses richesses.

Si vous êtes curieux de sçavoir les songes des deux Comédiennes qui sont voisines ; je vais vous les dire. L'une rêve qu'elle prend des oiseaux à la pipée, qu'elle les plume, à mesure qu'elle les prend ; mais qu'elle les donne à dévorer à un beau matou dont

elle est folle & qui en a tout le profit. L'autre songe qu'elle chafse de sa maison des lévriers & des chiens danois dont elle a fait long-tems ses délices, & qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit roquet des plus gentils, qu'elle a pris en amitié.

Voilà deux songes bien foux, s'écria l'Ecolier. Je croi que s'il y avoit à Madrid comme autrefois à Rome, des Interpretes des songes, ils feroient fort embarrassés à expliquer ceux-là. Pas trop, répondit le Diable. Pour peu qu'ils fussent au fait de ce qui se passe aujourd'hui chez la Gent Comique, ils y trouveroient bien-tôt un sens clair & net.

Pour moi, je n'y comprends rien, repliqua Don Cléofas, & je ne m'en soucie guerre; j'aime

mieux apprendre qui est une Dame endormie dans un superbe lit de velours jaune, garni de franges d'argent, & auprès de laquelle il y a sur un guéridon, un livre & un flambeau. C'est une femme titrée, repartit le Démon. Une Dame qui a un équipage très-galant & qui se plaît à faire porter sa livrée par des jeunes hommes de bonne mine. Une de ses habitudes est de lire en se couchant; sans cela, elle ne pourroit fermer l'œil de toute la nuit. Hier au soir, elle lisoit les *Métamorphoses* d'Ovide, & cette lecture est cause qu'elle fait en cet instant un songe où il y a bien de l'extravagance. Elle rêve que Jupiter est devenu amoureux d'elle, & qu'il se met à son service sous la forme d'un grand Page des mieux bâtis.

A propos de cette Métamorphose , en voici une autre qui me paroît plus plaisante. J'apperçois un Histrion qui goûte dans un profond sommeil la douceur d'un songe qui le flatte agréablement. Cet Acteur est si vieux , qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vû débiter. Il y a si long-temps qu'il paroît sur le théâtre , qu'il est pour ainsi dire , théâtrifié. Il a du talent, & il en est si fier & si vain , qu'il s'imagine qu'un personnage tel que lui est au-dessus d'un homme. Sçavez-vous le songe que fait ce superbe Héros de coulisse ? Il rêve qu'il se meure & qu'il voit toutes les divinités de l'Olympe assemblées pour décider de ce qu'elle doivent faire d'un mortel de son importance. Il entend Mercure qui expose au Conseil des



Dieux , que ce fameux Comédien , après avoir eu l'honneur de représenter si souvent , sur la scène , Jupiter & les autres principaux immortels , ne doit pas être assujetti au sort commun à tous les humains , & qu'il mérite d'être reçu dans la troupe céleste. Momus applaudit au sentiment de Mercure ; mais quelques autres Dieux & quelques Déeses se révoltent contre la proposition d'une Apothéose si nouvelle ; & Jupiter , pour les mettre tous d'accord , change le vieux Comédien en une figure de décoration.

Le Diable alloit continuer ; mais Zambullo l'interrompt en lui disant : Alte-là , Seigneur Asmodée , vous ne prenez pas garde qu'il est jour. J'ai peur qu'on ne nous apperçoive sur le haut de cette maison. Si la populace vient

une fois à remarquer votre Seigneurie , nous entendrons des huées qui ne finiront pas si-tôt.

On ne nous verra point, lui répondit le Démon. J'ai le même pouvoir que ces Divinités fabuleuses dont je viens de parler ; & tout ainsi que sur le Mont-Ida l'amoureux fils de Saturne se couvrit d'un nuage pour cacher à l'univers les caresses qu'il vouloit faire à Junon , je vais former autour de nous une épaisse vapeur que la vûe des hommes ne pourra percer , & qui ne vous empêchera pas de voir les choses que je voudrai vous faire observer. En effet, ils furent tout-à-coup environnés d'une fumée , qui bien que des plus opaque , ne déroboit rien aux yeux de l'Ecolier.

Retournons aux songes , poursuivit le Boiteux . . . . .

Mais je ne fais pas réflexion , ajouta-t-il , que la maniere dont je vous ai fait passer la nuit , doit vous avoir fatigué. Je suis d'avis de vous transporter chez vous & de vous y laisser reposer quelques heures. Pendant ce temps-là , je vais parcourir les quatre parties du monde & faire quelques tours de mon métier. Après cela , je vous rejoindrai pour m'égayer avec vous sur de nouveaux frais. Je n'ai nulle envie de dormir , & je ne suis point las , répondit Don Cléofas ; au lieu de me quitter , faites-moi le plaisir de m'apprendre les divers desseins qu'ont ces personnes que je vois déjà levées & qui se disposent , ce me semble , à sortir. Que vont-elles faire de si grand matin ? Ce que vous souhaitez de sçavoir , reprit le Démon , est une chose

digne d'être observée. Vous allez voir un tableau des soins , des mouvemens , des peines que les pauvres mortels se donnent pendant cette vie , pour remplir , le plus agréablement qu'il leur est possible , ce petit espace qui est entre leur naissance & leur mort.

*Fin de la premiere Partie du Tome  
Second.*





L E

BOITEUX,

AUGMENTÉE

*Par Monsieur*



Chez Quai des  
Augustins, à Saint Etienne.

---

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





---

---

T A B L E  
DES CHAPITRES.  
DU TOME TROISIEME.

CHAP. VI. **O**U l'on verra plusieurs Originaux qui ne sont pas sans Copie. 225

CHAP. VII. Ce que le Diable fit encore remarquer à Don Cléofas. 244

CHAP. VIII. Des Captifs. 266

CHAP. IX. De la dernière Histoire qu'Asmodée raconta : comment en la finissant il fut tout-à-coup interrompu ; & de quelle manière désagréable pour ce Démon , Don Cléofas & lui , furent séparés. 294

CHAP. X. & dernier. De ce que fit

## TABLE DES CHAPITRES.

<i>Don Cléofas après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui ; &amp; de quelle façon. l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.</i>	322
<b>E</b> NTRETIENS sérieux & comiques des Cheminées de Madrid.	337
<b>L</b> ES BEQUILLES du Diable Boiteux.	365
<b>U</b> N E JOURNÉ'E des Parques.	385

Fin de la Table du Tome III.



# LE DIABLE BOITEUX.

---

## CHAPITRE VI.

*Où l'on verra plusieurs Originaux qui  
ne sont pas sans Copies.*



**O** B S E R V O N S d'abord  
cette troupe de gueux  
que vous voyez déjà  
dans la rue. Ce sont  
des libertins, la plûpart de bon-  
ne famille, qui vivent en com-  
munauté comme des Moines, &

*Tom. II. Sec. Part.*

V

passent presque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maison, où il y a toujours une ample provision de pain, de viande & de vin. Les voilà qui vont se séparer, pour aller joier leurs rôles dans les Eglises; & ce soir, ils se rassembleront pour boire à la santé des personnes charitables qui contribuent pieusement à leur dépense. Admirez, je vous prie, comme ces fripons sçavent se mettre & se travestir, pour inspirer de la pitié: Les coquettes ne sçavent pas mieux s'ajuster pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont ensemble du même côté. Celui qui s'appuie sur des béquilles, qui fait trembler tout son corps & semble marcher avec tant de peine, qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber sur le

nez , quoiqu'il ait une longue barbe blanche & un air décrépît , est un jeune homme si alerte & si léger , qu'il passeroit un Dain à la course. L'autre qui fait le taigneux , est un bel adolescent , dont la tête est couverte d'une peau qui cache une chevelure de Page de Cour. Et l'autre qui paroît en cul de jatte , est un drôle qui a l'art de tirer de sa poitrine des sons si lamentables , qu'à ses tristes accens , il n'y a point de vieille qui ne descendent d'un quatrième étage pour lui apporter un Maravedi.

Tandis que ces fainéans vont sous le masque de la pauvreté attrapper l'argent du Public , je remarque bien des Artisans laborieux , quoique Espagnols , qui s'apprentent à gagner leur vie à la sueur de leur corps. J'apperçois de toutes parts des hommes qui

se levent & s'habillent pour aller remplir leurs différens emplois. Combien de projets formés cette nuit vont s'exécuter ou s'évanouir en ce jour ! Que de démarches l'intérêt , l'amour , & l'ambition vont faire faire !

Que vois-je dans la rue , interrompit Don Cléofas ? qui est cette femme chargée de médailles , que conduit un laquais , & qui marche avec précipitation ? Elle a sans doute quelque affaire fort pressante. Oui , certainement , répondit le Diable. C'est une vénérable Matrone qui court à une maison où l'on a besoin de son ministère. Elle y va trouver une Comédienne qui pousse des cris , & auprès d'elle deux Cavaliers bien embarrassés. L'un est le mari , & l'autre un homme de condition qui s'intéresse à ce qui se va passer ; car

les couches des femmes de Théâtre ressemblent à celles d'Alcméne, il y a toujours un Jupiter & un Amphitrion qui sont Auteurs du parti.

Ne diroit-on pas à voir ce Cavalier à cheval avec sa carabine, que c'est un chasseur qui va faire la guerre aux lièvres & aux perdreaux des environs de Madrid; cependant il n'a aucune envie de prendre le divertissement de la chasse. Il est occupé d'un autre dessein; il va gagner un village où il se déguisera en Payfan, pour s'introduire sous cet habit dans une ferme où est sa maîtresse sous la conduite d'une mere sévère & vigilante.

Ce jeune Bachelier qui passe & marche à pas précipités, a coutume d'aller tous les matins faire sa cour à un vieux Chanoine qui est

son oncle , & dont il couche en joue la Prébende. Regardez dans cette maison , vis-à-vis de nous , un homme qui prend son manteau & se dispose à fortir. C'est un honnête & riche Bourgeois qu'une affaire assez sérieuse inquiète. Il a une fille unique à marier. Il ne sçait s'il la doit donner à un jeune Procureur qui la recherche , ou bien à un fier *Hidalgo* qui la demande. Il va consulter ses amis là-dessus. Et dans le fond , rien n'est plus embarrassant. Il craint , en choisissant le Gentilhomme , d'avoir un gendre qui le méprise ; & il a peur , s'il s'en tient au Procureur , de mettre dans sa maison un ver qui en ronge tous les meublès.

Considérez un voisin de ce pere embarrassé , & démélez dans ce corps de logis où il y a de superbes ameublemens , un homme en robe



de chambre de brocard rouge à fleurs d'or. C'est un bel esprit qui fait le Seigneur en dépit de sa basse origine. Il y a dix ans qu'il n'avoit pas vingt maradevis, & il jouit à présent de dix mille ducats de rente. Il a un équipage très-joli; mais il en rabat l'entretien sur sa table, dont la frugalité est tel, qu'il mange ordinairement le petit poulet en son particulier. Il ne laisse pas pourtant de régaler quelquefois par ostentation, des personnes de qualité. Il donne aujourd'hui à dîner à des Conseillers d'Etat; & pour cet effet il vient d'envoyer chercher un Pâtissier & un Rotisseur; il va marchander avec eux, sou à sou; après quoi il écrira sur des cartes les services dont ils seront convenus. Vous me parlez-là d'un grand crasseux, dit Zambullo. Hé ! mais répondit

Asmodée , tous les gueux que la fortune enrichit brusquement deviennent avarés ou prodigues. C'est la règle.

Apprenez-moi , dit l'Ecolier , qui est une belle Dame que je vois à sa toilette & qui s'entretient avec un Cavalier fort bien fait. Ah ! vraiment s'écria le Boiteux , ce que vous remarquez-là mérite bien votre attention. Cette femme est une veuve Allemande qui vit à Madrid de son douaire , & voit très - bonne compagnie ; & le jeune homme qui est avec elle , est un Seigneur nommé Don Antoine de Monsalve.

Quoique ce Cavalier soit d'une des premières Maisons d'Espagne , il a promis à la veuve de l'épouser. Il lui a même fait un dédit de trois mille pistoles ; mais il est traversé dans ses amours par

ses parens , qui menacent de le faire enfermer, s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande ; qu'ils regardent comme une aventuriere. Le galant mortifié de les voir tous révoltés contre son penchant, vint hier au soir chez sa maîtresse , qui s'appercevant qu'il avoit quelque chagrin, lui en demanda la cause ; il la lui apprit en l'assurant que toutes les contradictions qu'il auroit à essuyer de la part de sa famille ne pourroient jamais ébranler sa constance. La veuve parut charmée de sa fermeté, & ils se séparèrent tout deux à minuit , très-contens l'un de l'autre.

Monfalve est revenu ce matin. Il a trouvé la Dame à sa toilette, & il s'est mis sur nouveaux frais à l'entretenir de son amour. Pendant la conversation, l'Allemande a ôté ses papillotes. Le Cava-

lier en a pris une sans réflexion, l'a dépliée, & y voyant de son écriture : Comment donc, Madame, a-t-il dit, en riant, est-ce là l'usage que vous faites des billets doux qu'on vous envoie ? Oui, Monfave, a-t-elle répondu, vous voyez à quoi me servent les promesses des amans qui veulent m'épouser en dépit de leurs familles ; j'en fais des papilottes. Quand le Cavalier a reconnu que c'étoit effectivement son dédit que la Dame avoit déchiré, il n'a pû s'empêcher d'admirer le désintéressement de sa veuve, & il lui jure de nouveau une éternelle fidélité.

Jetez les yeux, poursuivit le Diable, sur ce grand homme sec qui passe au-dessous de nous. Il a un grand registre sous son bras, une écritoire pendue à sa ceinture,

& une guitarre sur le dos. Ce personnage, dit l'Ecolier, a un air ridicule ; je gagerois que c'est un original. Il est certain, reprit le Démon, que c'est un mortel assez singulier. Il y a des Philosophes Cyniques en Espagne. En voilà un. Il va vers le Buen-Retiro se mettre dans une prairie où il y a une claire fontaine dont l'eau pure forme un ruisseau qui serpente parmi les fleurs. Il demeurera-là toute la journée à contempler les richesses de la nature, à jouer de la guitarre & à faire des réflexions qu'il écrira sur son registre. Il a dans ses poches sa nourriture ordinaire, c'est-à-dire quelques oignons avec un morceau de pain. Telle est la vie sobre qu'il mène depuis dix ans, & si quelque Aristipe lui disoit comme à Diogènes : Si tu sçavois faire ta cour

aux Grands , tu ne mangerois pas des oignons ; ce Philosophe moderne lui répondroit : Je ferois ma cour aux Grands , aussi-bien que toi , si je voulois abaisser un homme jusqu'à le faire ramper devant un autre homme.

En effet , ce Philosophe a autrefois été attaché aux Grands Seigneurs ; ils lui firent même sa fortune : mais ayant senti que leur amitié n'étoit pour lui qu'une honorable servitude , il rompit tout commerce avec eux. Il avoit un carrosse qu'il quitta , parce qu'il fit réflexion qu'il éclabouffoit des gens qui valoient mieux que lui. Il a même donné presque tous ses biens à ses amis indigens ; il s'est seulement réservé de quoi vivre de la maniere qu'il vit ; car il ne lui paroît pas moins honteux pour un Philosophe d'aller mandier son

pain parmi le peuple , que chez les Grands Seigneurs.

Plaignez le Cavalier qui fuit ce Philosophe & que vous voyez accompagné d'un chien. Il peut se vanter d'être d'une des meilleures maisons de Castille. Il a été riche , mais il s'est ruiné comme le Timon de Lucien , en régaland tous les jours ses amis , & sur tout en faisant des fêtes superbes aux naissances , aux mariages des Princes & Princesses ; en un mot à chaque occasion qu'a eu l'Espagne de faire des réjouissances. Dès que les Parasites ont vû sa marmite renversée ; ils ont disparu de chez lui ; tous ses amis l'ont abandonné. Un seul lui est resté fidèle ; c'est son chien.

Dites-moi , Seigneur Diable , s'écria Léandro Perez , à qui appartient cet équipage que je vois

arrêté devant une maison ? C'est  
répondit le Démon , le carrosse  
d'un riche Contador, qui va tous  
les matins dans cette maison, où  
demeure une beauté Galicienne  
dont ce vieux pécheur de race  
More a soin, & qu'il aime éper-  
duement. Il apprit hier au soir  
qu'elle lui avoit fait une infidélité.  
Dans la fureur que lui causa cette  
nouvelle, il lui écrivit une lettre  
pleine de reproches & de menaces.  
Vous ne devineriez pas quel parti  
la coquette s'est avisée de pren-  
dre , au lieu d'avoir l'impudence  
de nier le fait, elle a mandé ce  
matin au Trésorier qu'il est juste-  
ment irrité contre elle : Qu'il ne  
doit plus la regarder qu'avec mé-  
pris, puisqu'elle a été capable de  
trahir un si galant homme : Qu'elle  
reconnoît sa faute : Qu'elle la dé-  
teste, & que pour s'en punir, elle



a déjà coupé ses beaux cheveux dont il sçait bien qu'elle est idolâtre. Enfin qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite consacrer le reste de ses jours à la pénitence.

Le vieux soupirant n'a pû tenir contre les prétendus remords de sa maîtresse ; il s'est levé aussi-tôt pour se rendre chez elle. Il l'a trouvée dans les pleurs , & cette bonne Comédienne a si bien joué son rôle , qu'il vient de lui pardonner le passé. Il fera plus : pour la consoler du sacrifice de sa chevelure , il lui promet en ce moment de la faire Dame de Paroisse en lui achetant une belle maison de campagne , qui est actuellement à vendre auprès de l'Escurial.

Toutes les boutiques sont ouvertes , dit l'Ecolier , & j'apper-

çois déjà un Cavalier qui entre chez un Traiteur. Ce Cavalier, reprit Asmodée, est un garçon de famille qui a la rage d'écrire & de vouloir absolument passer pour Auteur. Il ne manque pas d'esprit ; il en a même assez pour critiquer tous les ouvrages qui paroissent sur la scène ; mais il n'en a point assez pour en composer un raisonnable. Il entre chez le Traiteur pour ordonner un grand repas ; il donne à dîner aujourd'hui à quatre Comédiens, qu'il veut engager à protéger une mauvaise pièce de sa façon, qu'il est sur le point de présenter à leur Compagnie.

A propos d'Auteurs, continuait-il, en voilà deux qui se rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils se saluent avec un ris moqueur. Ils se méprisent mutuellement & ils ont raison. L'un écrit aussi facilement

cilement que le Poëte Crispinus, qu'Horace compare aux soufflets des forges, & l'autre employe bien du temps à faire des ouvrages froids & insipides.

Qui est ce petit homme qui descend de carrosse à la porte de cette Eglise, dit Zambullo? C'est, répondit le Boiteux, un personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'étude d'un Notaire où il étoit maître Clerc, pour s'aller jeter dans la Chartreuse de Saragoce. Au bout de six mois de Noviciat, il sortit de son Couvent, reparut à Madrid, mais ceux qui le connoissoient furent étonnés de le voir devenir tout-à-coup un des principaux membres du Conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est

donné au Diable ; d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche Doüairiere ; & d'autres enfin qu'il ait trouvé un trésor. Vous sçavez ce qui en est , interrompit Don Cléofas. Oh ! pour cela oui , repartit le Démon , & je vais vous révéler le mystere.

Pendant que notre Moine étoit Novice , il arriva qu'un jour en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre , il apperçut une cassette de cuivre qu'il ouvrit. Il y avoit dedans une boëte d'or , qui contenoit une trentaine de diamans d'une grande beauté. Quoique le Religieux ne se connût pas autrement en pierreries , il ne laissa pas de juger qu'il venoit de faire un bon coup de filet. Et prenant aussitôt le parti que prend dans une Comédie de plaute ce Gripus qui

renonce à la pêche après avoir trouvé un trésor , il quitta le froc , & revint à Madrid , où par l'entremise d'un Joüaillier de ses amis , il changea ses pierres précieuses en pieces d'or , & ces pieces d'or en une Charge qui lui donne un beau rang dans la société civile.

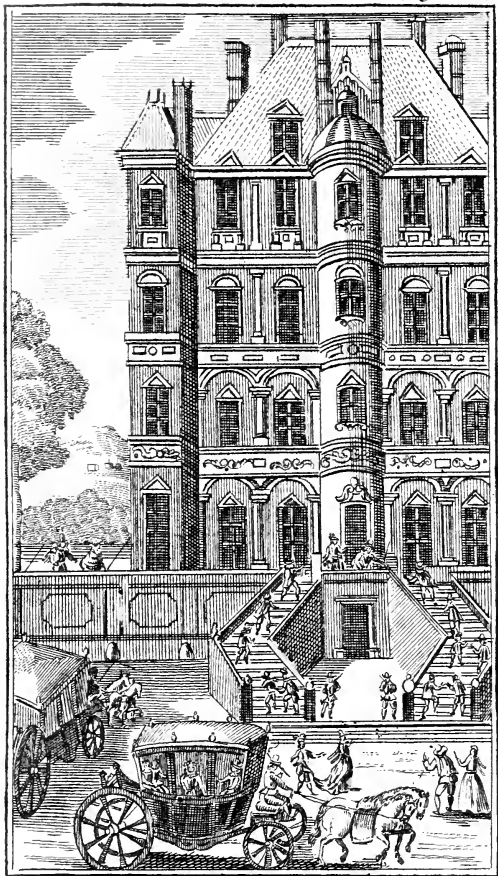


## CHAPITRE VII.

*Ce que le Diable fit encore remarquer  
à Don Cléofas.*

**I**L faut , pourfuivit Afmodée , que je vous faffe rire en vous apprenant un trait de cet homme qui entre chez un Marchand de liqueurs. C'est un Médecin Biscayen ; il va prendre une tasse de Chocolat ; après quoi il passera toute la journée à joïer aux échecs.

Pendant ce temps-là , ne craignez pas pour ses malades , il n'en a point ; & quand il en auroit , les momens qu'il employe à joïer ne feroient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous







les soirs chez une belle & riche veuve qu'il voudroit épouser, & dont il fait semblant d'être fort amoureux. Quand il est avec elle, un fripon de valet qu'il a pour tout domestique, & avec lequel il s'entend, lui apporte une fausse liste qui contient les noms de plusieurs personnes de qualité, de la part desquelles on est venu chercher ce Docteur. La veuve prend tout cela au pied de la lettre, & notre joueur d'échecs est sur le point de gagner la partie.

Arrêtons-nous devant cet hôtel, auprès duquel nous sommes. Je ne veux point passer outre, sans vous faire remarquer les personnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartemens. Qu'y découvrez-vous? J'y démêle des Dames, dont la beauté m'éblouit,

répondit l'Ecolier. J'en vois quelques-unes qui se levent, & d'autres qui sont déjà levées. Que de charmes elles offrent à mes regards ! Je m'imagine voir les Nymphes de Diane, telles que les Poètes nous les représentent.

Si ces femmes que vous admirez, reprit le Boiteux, ont les traits des Nymphes de Diane, elles n'en ont assurément pas la chasteté. Ce sont quatre ou cinq aventurieres qui vivent ensemble à frais communs. Aussi dangereuses que ces belles Demoiselles de chevalerie qui arrêtoient par leurs appas les Chevaliers qui passoient devant leurs Châteaux, elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laissent charmer ! Pour avertir du péril que courent les passans, il faudroit faire mettre devant cette maison

des balises , comme on en met dans les rivières , pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'approcher.

Je ne vous demande pas , dit Léandro Perez , où vont ces Seigneurs que je voi dans leurs carrosses. Ils vont sans doute au lever du Roi. Vous l'avez dit , reprit le Diable ; & si vous voulez y aller aussi , je vous y conduirai. Nous ferons-là quelques remarques réjouissantes. Vous ne pouvez rien me proposer qui me soit plus agréable , repliqua Zambullo ; je m'en fais par avance un grand plaisir.

Alors le Démon prompt à satisfaire Don Cléofas , l'emporta vers le Palais du Roi ; mais avant que d'y arriver , l'Ecolier appercevant des Manœuvres qui travailloient à une porte fort haute ,

demanda si c'étoit un portail d'Eglise qu'ils faisoient. Non, lui répondit Asmodée, c'est la porte d'un nouveau Marché. Elle est magnifique, comme vous voyez; cependant quand ils l'éleveroient jusqu'aux nues, jamais elle ne sera digne des deux vers Latins qu'on doit mettre dessus.

Que me dites - vous, s'écria Léandro? Quelle idée vous me donnez de ces deux Vers; je meurs d'envie de les sçavoir. Les voici, reprit le Démon; préparez-vous à les admirer.

Quam bene Mercurius nunc merces vendit  
    opimas,  
 Momus ubi fatuos vendidit ante sales!

Il y a dans ces deux Vers un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en sens point encore toute la beauté, dit l'Ecolier. Je ne sçai

pas bien ce que signifient ces *fatuos sales*. Vous ignorez donc , repartit le Diable , que la place où l'on bâtit ce Marché pour y vendre des denrées , fut autrefois un Collège de Moines qui enseignoient à la jeunesse les humanités. Les Régens de ce Collège y faisoient représenter par leurs Ecoliers des Drammes , des piéces de Théâtre fades & entremêlées de Ballets , si extravagans , qu'on y voyoit danser jusques aux *Preterits* & aux *Supins*. Oh ! ne m'en dites pas davantage , interrompit Zambullo ! Je sçai bien quelle drogue c'est que les piéces de Collège. L'inscription me paroît admirable !

A peine Asmodée & Don Cléofas furent-ils sur l'escalier du Palais du Roi , qu'ils virent plusieurs Courtisans qui montoient

les degrés. A mesure que ces Seigneurs passoient auprès d'eux , le Diable faisoit le Nomenclateur : voilà, disoit-il à Léandro Perez , en les lui montrant du doigt , l'un après l'autre , voilà le Comte de Villalonso , de la Maison de la Puebla d'Ellerena : voici le Marquis de Castro Fueste : celui-là c'est Don Lopez de Los Rios , Président du Conseil des Finances ; celui-ci , le Comte de Villa Hombrofa. Il ne se contentoit pas de les nommer ; il faisoit leur éloge ; mais ce malin esprit y ajoûtoit toujours quelque trait satyrique. Il leur donnoit à chacun son lardon.

Ce Seigneur , disoit-il de l'un , est affable & obligeant. Il vous écoute avec un air de bonté. Implorez-vous sa protection ? Il vous l'accorde généreusement & vous

offre son crédit. C'est dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaisir, ait la mémoire si courte, qu'un quart-d'heure après que vous lui avez parlé, il oublie ce que vous lui avez dit.

Ce Duc, disoit-il, en parlant d'un autre, est un des Seigneurs de la Cour du meilleur caractère. Il n'est pas comme la plupart de ses pareils, différent de lui-même d'un moment à un autre. Il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans son humeur. Ajoutez à cela, qu'il ne paye pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour sa personne, ni les services qu'on lui rend; mais par malheur, il est trop lent à les reconnoître. Il laisse désirer si long-temps ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté, lorsqu'on l'a obtenu.

Après que le Démon eut fait

connoître à l'Ecolier les bonnes & les mauvaises qualités d'un grand nombre de Seigneurs , il l'emmena dans une salle où il y avoit des hommes de toute sorte de conditions , & particulièrement , tant de Chevaliers , que Don Cléofas s'écria : Que de Chevaliers ! parbleu , il faut qu'il y en ait bien en Espagne ! Je vous en réponds , dit le Boiteux. Et cela n'est pas surprenant , puisque pour être Chevalier de saint Jacques ou de Calatrave , il n'est pas nécessaire , comme autrefois , pour devenir Chevalier Romain , d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine. Aussi s'apperçoit-on que c'est une marchandise bien mêlée.

Envifagez , continua-t-il , la mine platte qui est derriere vous. Parlez plus bas , interrompit Zambullo , cet homme vous entend.



Non , non , répondit le Diable ; le même charme qui nous rend invisible ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là. C'est un Catalan qui revient des Isles Philippines où il étoit Flibustier. Diriez-vous à le voir , que c'est un foudre de guerre ? Il a pourtant fait des actions prodigieuses de valeur. Il va ce matin présenter au Roi un placet , par lequel il demande certain poste pour récompense de ses services ; mais je doute fort qu'il l'obtienne , puisqu'il ne s'adresse pas auparavant au premier Ministre.

Je voi à la main droite de ce Flibustier , dit Léandro Perez , un gros & grand homme qui paroît faire l'important. À juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien , il faut que ce soit quelque riche Seigneur. Ce

n'est rien moins que cela , repartit Asmodée. C'est un *Hidalgo* des plus pauvres , qui pour subsister donne à jouer sous la protection d'un Grand.

Mais je remarque un Licencié qui mérite bien que je vous le fasse observer. C'est celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la première fenêtre avec un Cavalier vêtu de velours gris-blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le Roi. Je vais vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce Licencié , qui est Académicien de l'Académie de Tolède , donna au Public un Livre de Morale qui révolta tous les vieux Auteurs Castillans. Ils le trouverent plein d'expressions trop hardies & de mots trop nouveaux. Les voilà qui se liguent contre cette pro-

duction singuliere : Ils s'assemblent & dressent un placet qu'ils présentent au Roi, pour le supplier de condamner ce Livre comme contraire à la pureté & à la netteté de la langue Espagnole.

Le placet parut digne d'attention à Sa Majesté, qui nomma trois Commissaires pour examiner l'ouvrage. Ils estimerent que le stile en étoit effectivement répréhensible ; & d'autant plus dangereux qu'il étoit plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle maniere le Roi a décidé : Il a ordonné, sous peine de désobéissance, que ceux des Académiciens de Toléde qui écrivent dans le goût de ce Licencié, ne composeront plus de Livres à l'avenir ; & que même pour mieux conserver la pureté de la Langue Castillane, ces Académiciens ne pourront être

remplacés après leur mort, que par des personnes de la première qualité.

Cette décision est merveilleuse, s'écria Zambullo en riant. Les partisans du langage ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi, repartit le Démon. Les Auteurs ennemis de cette noble simplicité qui fait le charme des Lecteurs sages, ne sont pas tous de l'Académie de Tolède.

Don Cléofas fut curieux d'apprendre qui étoit le Cavalier habillé de velours gris-blanc qu'il voyoit en conversation avec le Licencié. C'est, lui dit le Boiteux, un cadet Catalan, Officier de la Garde Espagnole. Je vous assure que c'est un garçon très-spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une répartie qu'il fit hier à une Dame  
en

en fort bonne compagnie. Mais pour l'intelligence de ce bon mot, il faut sçavoir qu'il a un frere, nommé Don André de Prada, qui étoit il y a quelques années Officier comme lui dans le même corps.

Il arriva qu'un jour un gros Fermier des Domaines du Roi aborda ce Don André, & lui dit : Seigneur de Prada, je porte même nom que vous, mais nos familles sont différentes. Je sçai que vous êtes d'une des meilleurs maisons de Catalogne, & en même-temps que vous n'êtes pas riche. Moi, je suis riche & d'une naissance peu illustre. N'y auroit-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un & l'autre ? Avez-vous vos titres de Noblesse ? Don André répondit qu'oui. Cela

étant, repliqua le Fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile Généalogiste qui travaillera là-dessus & nous rendra parens en dépit de nos ayeux. De mon côté, par reconnoissance, je vous ferai présent de trente mille pistoles. Sommes-nous d'accord? Don André fut ébloui de la somme. Il accepta la proposition, confia ses pancartes au Fermier, & de l'argent qu'il en reçut acheta un terre considérable en Catalogne, où il vit depuis ce temps-là.

Or son cadet qui n'a rien gagné à ce marché, étoit hier à une table où l'on parla par hasard du Seigneur de Prada, Fermier des Domaines du Roi, & là-dessus une Dame de la compagnie, adressant la parole à ce jeune Officier, lui demanda s'il n'étoit

pas parent de ce Fermier ? Non ,  
Madame , lui répondit-il , je n'ai  
pas cet honneur-là. C'est mon  
frere.

L'Ecolier fit un éclat de rire  
à cette repartie , qui lui parut des  
plus plaisantes. Puis appercevant  
tout-à-coup un petit homme qui  
suivoit un Courtisan , il s'écria :  
Hé , bon Dieu ! Que ce petit  
homme qui suit ce Seigneur lui  
fait de révérences ! il a sans doute  
quelque grace à lui demander. Ce  
que vous remarquez-là , reprit le  
Diable , vaut bien la peine que je  
vous dise la cause de ces civilités.  
Ce petit homme est un honnête  
Bourgeois qui a une assez belle  
maison de campagne aux environs  
de Madrid , dans un endroit où  
il y a des Eaux Minérales qui sont  
en réputation. Il a prêté sans in-  
térêt cette maison pour trois mois

à ce Seigneur , qui y a été prendre les Eaux. Le Bourgeois en ce moment prie très-affectueusement ledit Seigneur de le servir dans une occasion qui s'en présente , & le Seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échaper ce Cavalier de race Plebeïenne , lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche en peu de temps par la science des nombres. Il y a dans sa maison autant de domestiques que dans l'hôtel d'un Grand , & sa table l'emporte sur celle d'un Ministre pour la délicatesse & l'abondance. Il a un équipage pour lui , un autre pour sa femme , & un autre pour ses enfans. On voit dans ses écuries les plus belles mules & les plus beaux



chevaux du monde. Il acheta même ces jours passés , & paya argent comptant, un superbe attelage que le Prince d'Espagne avoit marchandé & trouvé trop cher. Quelle insolence , dit Léandro ! Un Turc qui verroit ce drôle-là dans un état si florissant, ne manqueroit pas de le croire à la veille d'essuyer quelque fâcheux revers de fortune. J'ignore l'avenir , dit Asmodée , mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc.

Ah ! qu'est-ce que je vois , continua le Démon avec surprise ? Peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux ! Je démêle dans cette salle un Poëte qui n'y devroit pas être. Comment ose-t-il se montrer ici , après avoir fait des vers qui offensent de Grands Seigneurs Espagnols ? Il faut qu'il

compte bien sur le mépris qu'ils ont pour lui.

Considérez attentivement ce respectable personnage qui entre appuyé sur un Ecuyer. Remarquez comme , par considération , tout le monde se range pour lui faire place. C'est le Seigneur Don Joseph de Reynaste & Ayala , Grand Juge de Police. Il vient rendre compte au Roi de ce qui est arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon vieillard avec admiration.

Véritablement , dit Zambullo , il a l'air d'être un homme de bien. Il seroit à souhaiter , reprit le Boiteux , que tous les Corrégidors le prissent pour modèle. Ce n'est pas un de ces esprits violens qui n'agissent que par humeur & par impétuosité ; il ne fera point arrêter un homme sur le simple rapport

d'un Alguafil , d'un Secrétaire ou d'un Commis. Il sçait trop bien que ces fortes de gens , pour la plûpart, ont l'ame vénale & sont capables de faire un honteux trafic de son autorité. C'est pourquoi , lorsqu'il est question d'enfermer un accusé , il approfondit l'accusation , jusqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Aussi n'envoie-t-il jamais des innocens dans les prisons ; il n'y fait mettre que des coupables , encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui regne dans les cachots. Il va voir lui-même ces misérables , & a soin d'empêcher qu'on n'ajoute l'inhumanité aux justes rigueurs des loix.

Le beau caractère , s'écria Léandro ! l'aimable mortel ! Je serois curieux de l'entendre parler au Roi. Je suis bien mortifié ,

répondit le Diable, d'être obligé de vous dire, que je ne puis contenter ce nouveau desir, sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des Souverains. Ce seroit empiéter sur les droits de Léviatan, de Belfegor & d'Astarot. Je vous l'ai déjà dit, ces trois Esprits sont en possession d'obséder les Princes. Il est défendu aux autres Démons de paroître dans les Cours; & je ne sçai à quoi je pensois, lorsque je me suis avisé de vous amener ici. C'est avoir fait, je l'avoue, une démarche bien téméraire. Si ces trois Diables m'appercevoient, ils viendroient avec fureur fondre sur moi, & entre nous, je ne ferois pas le plus fort.

Puisque cela est, repliqua l'Ecolier, éloignons-nous promptement

ment de ce Palais. J'aurois une mortelle douleur de vous voir houpfiller par vos confreres fans pouvoir vous fecourir; car fi je me mettois de la partie je croi que vous n'en feriez guere mieux. Non, fans doute, repartit Afmodée, ils ne fentiroient point vos coups & vous péririez fous les leurs.

Mais, ajoûta-t-il, pour vous confoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le cabinet de votre grand Monarque, je vais vous procurer un plaifir qui vaudra bien celui que vous perdez. En achevant ces paroles, il prit par la main Don Cléofas, & fendit avec lui les airs du côté de la Merci.



---

## CHAPITRE VIII.

### *Des Captifs.*

**I**Ls s'arrêterent tous deux sur une maison voisine de ce Monastere, à la porte duquel il y avoit un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. Que de monde, dit Léandro Perez ! Quelle cérémonie assemble ici tout ce peuple ? C'est répondit le Démon, une cérémonie que vous n'avez jamais vûe, quoiqu'elle se fasse à Madrid de temps en temps. Trois cens Esclaves, tous sujets du Roi d'Espagne, vont arriver dans un moment. Ils reviennent d'Alger, où les Peres de la Rédemption les

ont été racheter. Toutes les rues par où ils doivent passer, vont se remplir de Spectateurs.

Il est vrai, repliqua Zambullo, que je n'ai pas été jusqu'ici fort curieux de voir un semblable spectacle; & si c'est-là celui que votre Seigneurie me réserve, je vous dirai franchement que vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connois trop bien, repartit le Diable, pour ignorer que ce n'est pas pour vous un agréable passe-temps que d'observer des misérables. Mais quand vous sçaurez qu'en vous les faisant considérer, j'ai dessein de vous révéler les particularités remarquables qu'il y a dans la captivité des uns, & les embarras où vont se trouver quelques autres à leur retour chez eux, je suis persuadé que vous ne ferez pas fâché

que je vous donne ce divertissement. Oh ! pour cela non , reprit l'Ecolier. Ce que vous dites-là change la thèse , & vous me ferez un vrai plaisir de tenir votre promesse.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette sorte , ils entendirent tout-à-coup de grands cris que poussa la populace à la vûe des Captifs , qui marchaient en cet ordre ; ils alloient à pied , deux à deux , sous leur habits d'Eclaves & chacun ayant sa chaîne sur ses épaules. Un assez grand nombre de Religieux de la Merci , qui avoient été au-devant d'eux , les précédoient , montés sur des mules caparaçonnées d'étamine noire , comme s'ils eussent mené un deuil ; & un de ces bons Peres portoit l'étendart de la Rédemption. Les plus jeunes Captifs



étoient à la tête ; les vieux les suivoient, & derriere ceux-ci paroissoit sur un petit cheval un Religieux du même Ordre que les premiers, lequel avoit tout l'air d'un Prophete. Aussi étoit-ce le chef de la Mission. Il s'attiroit les yeux des assistans par sa gravité, ainsi que par une longue barbe grise qui le rendoit vénérable. Et on lisoit sur le visage de ce Moyse Espagnol, la joye inexprimable qu'il ressentoit de ramener tant de Chrétiens dans leur patrie.

Ces Captifs, dit le Boiteux, ne sont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui se réjouissent d'être sur le point de revoir leurs parens, il en est d'autres qui craignent d'apprendre que, pendant leur absence, il ne soit arrivé dans

leurs familles des événemens plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple , les deux qui marchent les premiers sont dans le dernier cas. L'un , natif de la petite ville de Velilla , en Aragon , après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs , sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme , va la retrouver mariée en secondes nûces , & mere de cinq enfans qui ne sont pas de son bail. L'autre , fils d'un Marchand de laine de Ségovie , fut enlevé par un Corsaire , il y a près de quatre lustres. Il appréhende que depuis tant d'années sa famille n'ait changé de face , & sa crainte n'est pas sans fondement ; son pere & sa mere sont morts , & ses freres qui ont partagé tout le bien , l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

J'envisage avec attention , un

Esclave , dit l'Ecolier , & je juge à son air qu'il est charmé de n'être plus exposé à la bastonnade. Le Captif que vous regardez , répondit le Diable , a grand sujet d'être joyeux de sa délivrance ; il sçait qu'une tante , dont il est unique héritier , vient de mourir , & qu'il va jouir d'une fortune brillante. Cela l'occupe bien agréablement , & lui donne cet air de satisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en est pas de même du malheureux Cavalier qui marche à son côté. Une cruelle inquiétude l'agite sans relâche , & en voici la cause. Lorsqu'il fut pris par un Pirate d'Alger en voulant passer d'Espagne en Italie , il aimoit une Dame & en étoit aimé ; il a peur que pendant qu'il étoit dans les fers , la fidélité de la

belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t-il été long-temps esclave, dit Zambullo ? Dix huit mois , répondit Asmodée. Oh ! parbleu , repliqua Léandro Perez , je croi que ce Galant se livre à une vaine terreur. Il n'a pas mis la confiance de sa Dame à une assez forte épreuve , pour devoir tant s'allarmer. C'est ce qui vous trompe , repartit le Boiteux , sa Princesse n'a pas si-tôt sçû qu'il étoit Captif en Barbarie , qu'elle s'est pourvûe d'un autre amant.

Diriez-vous , continua le Démon , que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer , & qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir , fût un fort joli homme ? Rien pourtant n'est plus véridique ; & vous voyez dans cette figure hideuse le Héros d'une his-

toire assez singulière que je vais vous conter.

Ce grand garçon se nomme Fabricio. Il avoit à peine quinze ans , lorsque son pere , riche Laboureur de Cinquello , gros bourg du Royaume de Léon , mourut ; & il perdit aussi sa mere peu de temps après. De sorte qu'étant fils unique , il demeura maître d'un bien considérable , dont l'administration fut confiée à un de ses oncles , qui avoit de la probité. Fabricio acheva ses études , déjà commencées à Salamanque. Il y apprit ensuite à monter à cheval , à faire des armes ; en un mot , il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de Dona Hypolita , sœur d'un petit Gentilhomme qui avoit sa chaumière à deux portées d'Escopette de Cinquello.

Cette Dame étoit parfaitement belle , & à peu près de l'âge de Fabrice , qui l'ayant vûe dès son enfance , avoit sucé , pour ainsi dire , avec le lait , l'amour dont il brûloit pour elle. Hypolite de son côté s'étoit bien apperçue qu'il n'étoit pas mal-fait ; mais le connoissant pour le fils d'un Laboureur , elle ne daignoit pas le considérer avec beaucoup d'attention. Elle étoit d'une fierté insupportable , aussi-bien que son frere Don Thomas de Xaral , qui n'avoit peut-etre par son pareil en Espagne , pour être gueux & entêté de sa noblesse.

Cet orgueilleux Gentilhomme de campagne habitoit une maison , qu'il appelloit son Château , & qui n'étoit , à parler proprement , qu'une masure , tant elle menaçoit ruine de toutes parts.

Cependant, quoique ses facultés ne lui permissent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laissoit pas d'avoir un valet pour le servir, & de plus il y avoit une femme Maure auprès de sa sœur.

C'étoit une chose réjouissante que de voir paroître Don Thomas dans le bourg, les Fêtes & les Dimanches avec un habit de velours cramoisi tout pelé, & un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune qu'il conservoit chez lui comme des Reliques, pendant les autres jours de la semaine. Paré de ces guenilles, qui lui sembloient autant de preuves de sa noble origine, il tranchoit du Seigneur, & croyoit assez payer les profondes révérences qu'on lui faisoit, lorsqu'il vouloit bien y répondre par un regard. Sa sœur

n'étoit pas moins folle que lui de l'antiquité de sa race , & elle joignoit à ce ridicule , celui d'être si vaine de sa beauté , qu'elle vivoit dans la glorieuse espérance que quelque Grand viendrait la demander en mariage.

Tels étoient les caracteres de Don Thomas & d'Hypolite. Fabricio le sçavoit bien ; & pour s'insinuer auprès de deux personnes si altieres , il prit le parti de flatter leur vanité par de faux respects : ce qu'il fit avec tant d'adresse , que le frere & la sœur enfin trouverent bon qu'il eût l'honneur de leur aller souvent rendre ses hommages. Comme il ne connoissoit pas moins leur misere , que leur orgueil , il avoit envie tous les jours de leur offrir sa bourse ; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté , l'en



empêchoit. Néanmoins son ingénieuse générosité trouva moyen de les aider sans les exposer à rougir : Seigneur , dit-il un jour en particulier au Gentilhomme , j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt. Ayez la bonté de me les garder ; que je vous aye cette obligation-là.

Il n'est pas besoin de demander si Xaral y consentit. Outre qu'il étoit mal en argent , il avoit la conscience d'un dépositaire. Il se chargea volontiers de cette somme ; il ne l'eut pas si-tôt entre les mains qu'il en employa sans façon une bonne partie à faire réparer sa chaumière & à se donner toutes ses petites commodités. Un habit neuf d'un très-beau velours bleu fut levé & fait à Salamanque , & une plume verte qu'on y acheta vint ravir au vieux plu-

met jaune la gloire dont il étoit en possession immémoriale d'orner le noble chef de Don Thomas. La belle Hypolite eut aussi sa paraguante & fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipoit les ducats qui lui avoient été confiés, sans penser qu'ils ne lui appartenoint point, & que jamais il ne pourroit les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi. Il crut même qu'il étoit juste qu'un roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un Gentilhomme.

Fabricio avoit bien prévu cela ; mais en même-temps il s'étoit flatté qu'en faveur de ses espèces, Don Thomas vivroit avec lui plus familièrement, qu'Hypolite peu-à-peu s'accoûtumeroit à souffrir ses soins & lui pardonneroit enfin l'audace d'avoir élevé

sa pensée jusqu'à elle. Véritablement, il en eut auprès d'eux un accès plus libre. Ils lui firent plus d'amitiés qu'ils ne lui en avoient fait auparavant. Un homme riche est toujours gracieux des Grands, quand il se rend leur vache à lait. Xaral & sa sœur, qui jusqu'alors n'avoient connu les richesses que de nom, n'eurent pas plutôt senti leur utilité, qu'ils jugerent que Fabricio méritoit d'être ménagé. Ils eurent pour lui des égards & des attentions qui le charmerent. Il crut que sa personne ne leur déplaisoit pas, & qu'assurément ils avoient fait réflexion que tous les jours des Gentilshommes, pour soutenir leur noblesse, étoient obligés d'avoir recours à des alliances roturieres. Dans cette opinion qui flattoit son amour, il se résolut à demander Hypolite en mariage.

Dès la première occasion favorable qu'il put trouver de parler à Don Thomas, il lui dit qu'il souhaitoit passionnément d'être son beau-frère, & que pour avoir cet honneur, non-seulement il lui abandonneroit le dépôt, mais qu'il lui feroit encore présent d'un millier de pistoles. Le superbe Xaral rougit à cette proposition, qui réveilla son orgueil; & dans son premier mouvement, peu s'en fallut qu'il ne fût éclater tout le mépris qu'il avoit pour le fils d'un Laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabricio, il se contraignit; & sans témoigner aucun dédain, il lui répondit, qu'il ne pouvoit sur le champ se déterminer dans une pareille affaire; qu'il étoit à propos de consulter là-dessus Hypolite, & de faire même une assemblée de parens.

Il renvoya le Galant avec cette réponse , & convoqua effectivement une diette , composée de quelques *Hidalgos* de son voisinage , lesquels étoient de ses parens , & qui tous avoient , comme lui , la rage de la *Hidalguia*. Il tint conseil avec eux ; non pour leur demander s'ils étoient d'avis qu'il accordât sa sœur à Fabricio , mais pour délibérer de quelle façon il falloit punir ce jeune insolent , qui malgré la bassesse de sa naissance , osoit aspirer à la possession d'une fille de la qualité d'Hypolite.

Dès qu'il eut exposé cette audace à l'assemblée , au seul nom de Fabrice & de fils de Laboureur , vous eussiez vû les yeux de tous ces nobles s'allumer de fureur. Chacun vomit feu & flâmes contre l'audacieux. Les uns,

ainsi que les autres , veulent qu'il expire sous le bâton , pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille par la proposition d'un si honteux hymenée. Cependant , après qu'on eut considéré la chose plus meurement , le résultat de la diette , fut qu'on laisseroit vivre le coupable ; mais que pour lui apprendre à ne se plus méconnoître , on lui feroit un tour dont il auroit sujet de se souvenir long-temps.

On proposa diverses fourberies , & celle-ci prévalut. On décida qu'Hypolite seindroit d'être sensible à l'attachement de Fabricio , & que , sous prétexte de vouloir consoler ce malheureux amant du refus que Don Thomas feroit de le prendre pour beau-frere , elle lui donneroit une nuit rendez-vous au Château , où , dans le

temps qu'il feroit introduit par la femme Maure, des gens appoſtés le ſurprendroient avec cette ſoubrette, qu'on lui feroit épouſer par force.

La ſœur de Xaral ſe prêta d'abord ſans répugnance à cette ſupercherie. Il lui ſembla qu'il y alloit de ſa gloire de regarder comme une injure la recherche d'un homme d'une condition ſi inférieure à la ſienne. Mais cette orgueilleuſe diſpoſition fit bientôt place à des mouvemens de pitié; ou plutôt l'amour ſe rendit tout-à-coup maître de la fierté d'Hypolite.

Dès ce moment, elle vit les choſes d'un autre œil. Elle trouva l'obſcure origine de Fabricio compenſée par les belles qualités qu'il avoit; & n'apperçut plus en lui qu'un cavalier digne de toute ſon

affection. Admirez, Seigneur Eccelier, admirez le prodigieux changement que cette passion est capable de produire : Cette même fille qui s'imaginoit qu'un Prince à peine méritoit de la posséder, s'entête en un instant d'un fils de Laboureur, & s'applaudit de ses prétentions, après les avoir envisagées comme une ignominie,

Elle s'abandonna au penchant qui l'entraînoit, & bien loin de servir le ressentiment de son frère, elle entretint avec Fabrice une secrète intelligence par l'entremise de la femme Maure, qui le faisoit entrer quelquefois la nuit dans la chaumière. Mais Don Thomas eut quelque soupçon de ce qui se passoit. Sa sœur lui devint suspecte ; il l'observa, & fut convaincu par ses propres yeux, qu'au lieu de répondre aux intentions de la



famille , elle les trahissoit. Il en avertit promptement deux de ses cousins , qui prenant feu à cette nouvelle , commencerent à crier : *Vengeance ! Don Thomas , vengeance !* Xaral qui n'avoit pas besoin d'être excité à tirer raison d'une offense de cette nature , leur dit avec une modestie Espagnole : qu'ils verroient l'usage qu'il sçavoit faire de son épée , quand il s'agissoit de l'employer à venger son honneur. Ensuite il les pria de se rendre chez lui à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils furent très-exacts à s'y trouver. Il les introduisit & les cacha dans une petite chambre , sans que personne de la maison s'en apperçût ; puis il les quitta en leur disant , qu'il reviendrait les joindre , aussi-tôt que le Galant seroit entré dans le Château , supposé qu'il

s'avifât d'y venir cette nuit - là : ce qui ne manqua pas d'arriver ; la mauvaise étoile de nos amans ayant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir.

Déjà Fabricio étoit avec sa chere Hypolite. Ils commençoient à se tenir des discours qu'ils s'étoient déjà tenus cent fois , mais qui bien que répétés sans cesse , ont toujours le charme de la nouveauté , lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les Cavaliers qui veilloient pour les surprendre. Don Thomas & ses cousins vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabrice , qui n'eut que le temps de se mettre en défense , & qui jugeant à leur action qu'ils vouloient l'assassiner , se battit en désespéré. Il les blessa tous les trois , & leur présentant toujours la pointe de son épée , il eut

le bonheur de gagner la porte , & de se sauver.

Alors Xaral voyant que son ennemi lui échappoit , après avoir impunément deshonoré sa maison ; tourna sa fureur contre la malheureuse Hypolite , & lui plongea son épée dans le cœur ; & ses deux parens très-mortifiés du mauvais succès de leur complot , se retirèrent chez eux avec leurs blessures.

Demeurons-en là , poursuivit Asmodée , quand nous aurons vu passer tous les Captifs , j'acheverai l'histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte , après que la Justice se fut emparée de tous ses biens , à l'occasion de ce funeste événement , il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur mer.

Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait , dit Don

Cléofas , j'ai remarqué parmi ces infortunés , un jeune homme qui avoit l'air si triste , si languissant , qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aye interrompu , pour vous en demander la cause. Vous n'y perdrez rien , répondit le Démon. Je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de sçavoir. Ce captif , dont l'abattement vous a frappé , est un enfant de famille de Valladolid. Il étoit en esclavage depuis deux ans chez un Patron qui a une femme très-jolie. Elle aimoit violemment cet esclave , qui payoit son amour du plus vif attachement. Le Patron s'en étant douté , s'est hâté de vendre le Chrétien , de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan depuis ce temps-là pleure sans cesse la perte de sa Patrone. La  
liberté

liberté ne peut l'en consoler.

Un vieillard de bonne mine attire mes regards , dit Léandro Perez. Qui est cet homme-là ? Le Diable répondit : C'est un Barbier , natif de Guipuscoa , qui va s'en retourner en Biscaye , après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un Corsaire en allant de Valence à l'Isle de Sardaigne , il avoit une femme , deux garçons & une fille. Il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils , qui plus heureux que lui , a été au Pérou , d'où il est revenu avec des biens immenses dans son pays , où il a fait l'acquisition de deux belles Terres. Quelle satisfaction , reprit l'Ecolier ! Quel ravissement pour ce fils de revoir son pere , & d'être en état de rendre ses derniers jours agréables & tranquilles.

Vous parlez , repartit le Boîteux , en enfant plein de tendresse & de sentiment. Le fils du Barbier Biscayen est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévûe de son pere lui causera plus de chagrin que de joye. Au lieu de le retenir dans sa maison à Guipuscoa , & de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder , il pourra bien le faire Concierge d'une de ses Terres.

Derriere ce Captif qui vous paroît de si bonne mine , il y en a un autre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux singe. C'est un petit Médecin Aragonois. Il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès que les Turcs ont scû de quelle profession il étoit , ils n'ont pas voulu le garder parmi eux. Ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux Peres de

la Merci, qui ne l'auroient assurément pas racheté, & qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne.

Vous qui êtes si compatissant aux peines d'autrui, ah ! que vous plaindriez cet autre esclave qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun, si vous sçaviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger pendant douze ans, chez un Renégat Anglois son Patron. Et qui est ce pauvre Captif, dit Zambullo ? C'est un Cordelier de Navarre, répondit le Démon. Je vous avoue que je suis bien-aîsé qu'il ait pâti comme un misérable, puisqu'il a, par ses discours de morale, empêché plus de cent Esclaves Chrétiens de prendre le Turban.

Je vous dirai, avec la même franchise, repliqua Don Cléofas,

que je suis fâché que ce bon Pere ait été si long-temps à la merci d'un barbare. Vous avez tort de vous en affliger , & moi de m'en réjouir , repartit Asmodée. Ce Religieux a si bien mis à profit ses douze années de souffrances , qu'il est plus avantageux pour lui d'avoir passé tout ce temps-là dans les tourmens , que dans sa cellule à combattre des tentations qu'il n'auroit pas toujours vaincues.

Le premier Captif, après ce Cordelier , dit Léandro Perez , a l'air bien tranquille pour un homme qui revient de l'esclavage. Il excite ma curiosité à vous demander ce que c'est que ce personnage. Vous me prévenez , répondit le Boiteux , j'allois vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un Bourgeois de Salamanque , un pere infortuné , un mortel de-



venu insensible aux malheurs , à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous apprendre sa pitoyable histoire , & de laisser-là le reste des Captifs ; aussi-bien après celui-ci, il y en a peu dont les aventures méritent de vous être racontées.

L'Ecolier qui déjà commençoit à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures , témoigna qu'il ne demandoit pas mieux. Aussi-tôt le Diable lui fit le récit contenu dans le Chapitre suivant.



## CHAPITRE IX.

*De la dernière Histoire qu'Asmodée raconta : comment en la finissant , il fut tout-à-coup interrompu ; & de quelle manière désagréable pour ce Démon , Don Cléofas & lui furent séparés.*

PABLOS de Bahabon, fils d'un Alcalde de Village de la Castille vieille , après avoir partagé avec un frere & une sœur la modique succession que leur pere , quoique des plus avares, leur avoit laissée , partit pour Salamanque , dans le dessein d'aller grossir le nombre des Ecoliers de l'Université. Il étoit bien fait ; il avoit de l'esprit, & il entroit alors dans sa

vingt - troisième année.

Avec un millier de ducats qu'il possédoit, & une disposition prochaine à les manger, il ne tarda guère à faire parler de lui dans la Ville. Tous les jeunes gens rechercherent, à l'envi, son amitié. C'étoit à qui feroit des parties de plaisir que Don Pablos faisoit tous les jours. Je dis Don Pablos, parce qu'il avoit pris le Don, pour être en droit de vivre plus familièrement avec ceux des Ecoliers dont la Noblesse auroit pû l'obliger à se contraindre. Il aimoit tant la joie & la bonne chère, & il ménagea si peu sa bourse, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laissa pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit, que par quelques pistoles qu'il emprunta ; mais cela ne put le

mener loin ; & il demeura bientôt fans ressource.

Alors ses amis le voyant hors d'état de faire de la dépense , cessèrent de le voir , & ses créanciers commencèrent à le tourmenter. Quoiqu'il assurât ceux - ci qu'il alloit incessamment recevoir des Lettres de change de son pays ; quelques-uns s'impatientserent & le poursuivirent même si vivement en Justice , qu'ils étoient sur le point de le faire emprisonner , lorsqu'en se promenant sur les bords de la riviere de Tormés , il rencontra une personne de sa connoissance , qui lui dit : Seigneur Don Pablos , prenez-garde à vous : Je vous avertis qu'il y a un Alguazil & des Archers à vos trousses. Ils prétendent vous mettre la main sur le collet , quand vous rentrerez dans la Ville.

Bahabon effrayé d'un avis qui ne s'accordoit que trop avec l'état de ses affaires , prit sur le champ la fuite & le chemin de Corita. Mais il quitta la route de ce Bourg , pour gagner un bois qu'il apperçut dans la campagne , & dans lequel il s'enfonça , résolu de s'y tenir caché , jusqu'à ce que la nuit vînt lui prêter ses ombres , pour continuer sa marche plus sûrement. C'étoit dans la saison où les arbres sont parés de toutes leurs feuilles. Il choisit le plus touffu , pour y monter & s'y assit sur des branches qui l'enveloppoient de leur feuillage.

Se croyant en sûreté dans cet endroit , il perdit peu - à - peu la crainte de l'Alguazil ; & comme les hommes font ordinairement les plus belles réflexions du monde , quand les fautes sont commi-

ses , il se représenta toute sa mauvaise conduite , & se promit bien à lui-même , si jamais il se revoyoit en fonds , de faire un meilleur usage de son argent. Il jura sur tout qu'il ne feroit jamais la duppe de ces faux amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche , & dont l'amitié se dissipe avec les fumées du vin.

Tandis qu'il s'occupoit des différentes pensées qui se succédoient les unes aux autres dans son esprit , la nuit survint. Alors se démêlant d'entre les branches & les feuilles qui le couvroient , il étoit prêt à se couler en bas , lorsqu'à la foible clarté d'une nouvelle Lune , il crut discerner une figure d'homme. A cette vûe , qui lui rendit sa première peur , il s'imagina que c'étoit l'Alguazil , qui l'ayant suivi à la piste , le cher-

choit dans ce bois, & sa frayeur redoubla quand il vit qu'au pied du même arbre, sur lequel il étoit, cet homme s'assit après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable Boiteux s'interrompit lui-même en cet endroit de son récit : Seigneur Zambullo, dit-il à Don Cléofas, permettez-moi de jouir un peu de l'embarras où je mets votre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de sçavoir qui pouvoit être ce mortel qui se trouvoit-là si mal-à-propos & ce qui l'y amenoit. C'est ce que vous apprendrez bien-tôt. Je n'abuserai point de votre patience.

Cet homme après s'être assis au pied de l'arbre dont l'épais feuillage déroboit à ses yeux Don Pablos, s'y reposa quelques instans. Puis il se mit à creuser la terre avec un poignard, & fit une pro-

fonde fosse , où il enterra un sac de buffle. Ensuite il combla la fosse , la recouvrit proprement de gazon , & se retira. Bahabon qui avoit observé tout avec une extrême attention , & dont les allarmes s'étoient changées en transports de joie , attendit que l'homme se fût éloigné , pour descendre de son arbre & aller déterrer le sac , où il ne doutoit pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son couteau ; mais quand il n'en auroit pas eu , il se sentoît tant d'ardeur pour ce travail , qu'avec ses seules mains , il auroit pénétré jusqu'aux entrailles de la terre.

D'abord qu'il eut le sac en sa puissance , il se mit à le tâter , & persuadé qu'il y avoit dedans des especes , il se hâta de sortir du bois avec sa proie , craignant alors



beaucoup moins la rencontre de l'Alguazil, que celle de l'homme à qui le sac appartenoit. Dans le ravissement où cet Ecolier étoit d'avoir fait un si bon coup, il marcha légèrement toute la nuit, sans tenir de route assurée, sans se sentir fatigué, ni incommodé du fardeau qu'il portoit. Mais à la pointe du jour, il s'arrêta sous des arbres, assez près du bourg de Molorido, moins, à la vérité, pour se reposer, que pour satisfaire enfin la curiosité qu'il avoit de sçavoir ce que son sac renfermoit. Il le délia donc avec ce frémissement agréable qui vous saisit, au moment que vous allez prendre un grand plaisir. Il y trouva de bonnes doubles pistoles; & pour comble de joie, il en compta jusqu'à deux cens cinquante.

Après les avoir contemplées

avec volupté, il rêva fort sérieusement à ce qu'il devoit faire ; & lorsqu'il eut formé sa résolution , il ferra ses doublons dans ses poches , jetta le sac de buffle & se rendit à Molorido. Il s'y fit enseigner une hôtellerie , où tandis qu'on lui préparoit à déjeuner , il loua une mule , sur laquelle il retourna dès ce jour-là même à Salamanque.

Il s'aperçut bien , à la surprise qu'on y fit paroître en le revoyant , que l'on n'ignoroit pas pourquoi il s'étoit éclipsé ; mais il avoit sa Fable toute prête. Il dit , qu'ayant besoin d'argent , & que n'en recevant point de son pays , quoiqu'il eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoyât , il s'étoit déterminé à y faire un tour ; & que le soir précédent , comme il arrivoit à Molorido , il avoit rencontré son fermier qui lui apportoit de l'espé-

ce. De maniere qu'il se trouvoit dans une situation à détromper tous ceux qui le croyoient un homme sans bien. Il ajoûta, qu'il prétendoit faire connoître à ses créanciers qu'ils avoient eu tort de pousser à bout un honnête homme, qui les auroit depuis long-temps contentés, s'il eût eu des fermiers plus exacts à lui faire toucher ses revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'assembler chez lui dès le lendemain tous ses créanciers, & de les payer jusqu'au dernier sou. Les mêmes amis qui l'avoient abandonné dans sa misère, ne scûrent pas plutôt qu'il avoit de l'argent frais, qu'ils revinrent à la charge. Ils recommencerent à le flatter, dans l'espérance de se divertir encore à ses dépens, mais il se moqua d'eux à son tour. Fidèle au

ferment qu'il avoit fait dans le bois , il leur rompit en visière. Au lieu de reprendre son premier train , il ne songea plus qu'à faire des progrès dans la science des loix , & l'étude devint son unique occupation.

Cependant , me direz-vous , il dépensoit toujours à bon compte des doubles pistoles qui n'étoient point à lui. J'en demeure d'accord. Il faisoit ce que les trois quarts & demi des humains feroient aujourd'hui en pareil cas. Il avoit pourtant dessein de les restituer quelque jour , si par hasard , il découvroit à qui elles appartenoient. Mais se reposant sur sa bonne intention , il les dissipoit sans scrupule , en attendant patiemment cette découverte , qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque ,

que , qu'un Bourgeois de cette ville , nommé Ambrósio Piquillo , ayant été dans un bois pour y chercher un sac rempli de pièce d'or , qu'il y avoit enterré , n'avoit trouvé que la fosse où il s'étoit avisé de le cacher , & que ce malheur réduisoit enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai à la louange de Bahabon , que les reproches secrets que sa conscience lui fit à cette nouvelle , ne furent pas inutiles. Il s'informa où demeuroit Ambrosio , & l'alla voir dans une petite salle basse où il y avoit pour tous meubles une chaise & un grabat : Mon ami , lui dit-il , d'un air hypocrite , j'ai appris par la voix publique le fâcheux accident qui vous est arrivé , & la charité nous obligeant à nous aider les uns les autres , à proportion de

notre pouvoir , je viens vous apporter un petit secours. Mais je voudrois sçavoir de vous-même votre triste Avanture.

Seigneur Cavalier , répondit Piquillo , je vais vous la conter en deux mots : J'avois un fils qui me voloit. Je m'en apperçûs, & craignant qu'il ne mît la main sur un sac de buffle dans lequel il y avoit deux cens cinquante doublons , bien comptés , je crus ne pouvoir mieux faire que de les aller enterrer dans le bois où j'ai eu l'imprudence de les porter. Depuis ce jour malheureux , mon fils m'a pris tout ce que j'avois , & a disparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état , par le libertinage de ce mauvais enfant , ou plutôt par ma sotte bonté pour lui , j'ai voulu recourir à mon sac de buffle.

Mais, hélas ! cette seule ressource qui me restoit pour subsister , m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces paroles , sans sentir renouveler son affliction ; & il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri , & lui dit : Mon cher Ambrosio , il faut se consoler de toutes les traverses qui arrivent dans la vie. Vos larmes sont inutiles , elles ne vous feront point retrouver vos doubles pistoles , qui véritablement sont perdues pour vous , si quelque fripon les possède. Mais que sçait-on ? Elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien , qui ne manquera pas de vous les rapporter , dès qu'il apprendra qu'elle sont à vous. Elles vous seront donc peut-être rendues. Vivez dans cette espérance ; & en attendant une res-

titution si juste , ajouta-t-il , en lui donnant dix doublons de ceux-mêmes qui avoient été dans le sac de buffle , prenez ceci & me venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette sorte , il lui dit son nom & sa demeure , & sortit tout confus des remerciemens que lui faisoit Ambroise & des bénédictions qu'il en recevoit. Telles sont , pour la plûpart , des actions généreuses : on se garderoit bien de les admirer , si l'on en pénétrait les motifs.

Au bout de huit jours , Piquillo , qui n'avoit pas oublié ce que Don Pablos lui avoit dit , alla chez lui. Bahabon lui fit un très-bon accueil , & lui dit affectueusement : Mon ami , sur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous , j'ai résolu de contribuer , autant qu'il me seroit possible , à vous re-



mettre sur pied. J'y veux employer mon crédit & ma bourse.

Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t-il, sçavez-vous ce que j'ai déjà fait ? Je connois quelques personnes de distinction qui sont très-charitables. J'ai été les trouver, & j'ai si bien sçû leur inspirer de la compassion pour vous, que j'en ai tiré deux cens écus que je vais vous donner. En même-temps, il entra dans son cabinet, d'où il sortit un moment après avec un sac de toile, où il avoit mis cette somme en argent, & non en doublons, de peur que le Bourgeois en recevant de lui tant de double pistoles, ne s'avisât de soupçonner la vérité. Au lieu que par cette adresse il parvenoit plus sûrement à son but ; qui étoit de faire la restitution d'une manière qui conciliât sa ré-

putation avec sa conscience.

Aussi Ambroise étoit-il bien éloigné de penser que ces écus fussent de l'argent restitué. Il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur, & après avoir remercié de nouveau Don Pablos, il regagna sa petite salle basse, en bénissant le Ciel d'avoir trouvé un Cavalier qui s'intéressoit pour lui si vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis, qui n'étoit guère mieux que lui dans ses affaires, & qui lui dit : Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bien-tôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la nouvelle Espagne. Je ne suis pas content de ma condition dans ce pays-ci, & le cœur me dit, que je serai plus heureux au Me-

xique. Je vous conseillerois de m'accompagner, si vous aviez devant vous cent écus seulement.

Je ne serois pas en peine d'en avoir deux cens, répondit Piquillo; j'entreprendrois volontiers ce voyage, si j'étois sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-dessus, son ami lui vanta la fertilité de la nouvelle Espagne, & lui fit envisager tant de moyens de s'y enrichir, qu'Ambrosio se laissant persuader, ne pensa plus qu'à se préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque, il eut soin de faire tenir une lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandoit, que trouvant une belle occasion de passer aux Indes, il vouloit en profiter, pour voir si la fortune lui seroit plus favorable ailleurs que dans son pays : Qu'il prenoit la liberté

de lui donner cet avis, en l'assurant qu'il conserveroit éternellement le souvenir de ses bontés.

Le départ d'Ambrosio causa quelque chagrin à Don Pablos, qui voyoit par-là déconcerter le dessein qu'il avoit de s'acquitter peu-à-peu; mais considérant que dans quelques années ce Bourgeois pourroit revenir à Salamanque, il se consola insensiblement, & s'attacha plus que jamais à l'étude du Droit Civil & du Droit Canon. Il y fit de si grands progrès, tant par son application que par la vivacité de son esprit, qu'il devint le plus brillant sujet de l'Université, qui le choisit enfin pour son Recteur. Il ne se contenta pas de soutenir cette dignité par une profonde science, il travailla si fort sur lui, qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant

Pendant son Rectorat , il apprit qu'il y avoit dans les prisons de Salamanque un jeune garçon accusé de rapt & prêt de perdre la vie. Alors se ressouvenant que le fils de Piquillo avoit enlevé une femme , il s'informa qui étoit le prisonnier , & ayant découvert que c'étoit le fils d'Ambrosio lui-même , il entreprit sa défense. Ce qu'il y a d'admirable dans la science des Loix , c'est qu'elle fournit des armes pour & contre , & comme notre Recteur la possédoit à fonds , il s'en servit fort utilement pour l'accusé. Il est bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ses amis & les plus fortes sollicitations , ce qui opera plus que tous le reste.

Le coupable sortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier son Libérateur ,

*Tom. II. Sec. Part.*      D d

qui lui dit : C'est à la considération de votre pere que je vous ai rendu service. Je l'aime ; & pour vous en donner une nouvelle marque , si vous voulez demeurer dans cette Ville & y mener une vie d'honnête homme , j'aurai soin de votre fortune ; si , à l'exemple d'Ambrosio , vous souhaitez de faire le voyage des Indes , vous pouvez compter sur cinquante pistoles , je vous en fais bon. Le jeune Piquillo lui répondit : Puisque j'ai le bonheur d'être protégé de votre Seigneurie , j'aurois tort de méloigner d'un séjour où je jouis d'un si grand avantage. Je ne sortirai point de Salamanque , & je vous proteste d'y tenir une conduite dont vous ferez satisfait. Sur cette assurance , le Recteur lui mit dans la main une vingtaine de pistoles , en lui di-

fant : Tenez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profession ; employez bien votre temps, & foyez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cette aventure , il arriva que le jeune Piquillo , qui de temps en temps venoit faire sa cour à Don Pablos , parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous , lui dit Bahabon ? Seigneur , répondit le fils d'Ambrosio , je viens d'apprendre une nouvelle , qui me déchire le cœur. Mon pere a été pris par un Corsaire Algérien , & il est actuellement dans les fers. Un vieillard de Salamanque qui revient d'Alger , où il a été dix ans captif , & que les Peres de la Mer-ci ont racheté depuis peu , m'a dit tout-à-l'heure l'avoir laissé dans l'esclavage. Hélas ! ajouta - t - il ,

en se frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux , misérable que je suis ! C'est moi , dont le libertinage a réduit mon pere à cacher son argent & à se bannir de sa patrie ! C'est moi qui l'ai livré au barbare qui l'accable de chaînes ! Ah , Seigneur Don Pablos , pourquoi m'avez - vous tiré des mains de la Justice ? Puisque vous aimez mon pere , il falloit être son vengeur & me laisser expier par ma mort le crime d'avoir causé tous ses malheurs.

A ce discours , qui marquoit un fripon de fils converti , le Recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faisoit paroître : Mon enfant , lui dit-il , je vois avec plaisir que vous vous repentez de vos fautes passées ; mais essuyez vous larmes. Il suffit que je sçache ce qu'Ambrosio est deve-



nu, pour vous assurer que vous le reverrez. Sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge. Quelques maux qu'il puisse avoir souffert, je suis persuadé qu'à son retour, trouvant en vous un fils sage & plein de tendresse pour lui, il ne se plaindra plus de son mauvais sort.

Don Pablos par cette promesse renvoya, le fils d'Ambroise tout consolé, & trois ou quatre jours après il partit pour Madrid, où étant arrivé, il remit aux Religieux de la Merci une bourse où il y avoit cent pistoles, avec un petit papier sur lequel ces paroles étoient écrites : *Cette somme est donnée aux Peres de la Rédemption, pour le rachat d'un pauvre Bourgeois de Salamanque, appelé Ambrosio Piquillo, Captif à Alger.* Ces bons Religieux dans ce voyage qu'ils

viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de fuivre l'intention du Recteur. Ils ont racheté Ambrosio, qui est cet esclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

Mais il me semble, dit Don Cléofas, que Bahabon, n'en doit plus guère de reste à ce Bourgeois. Don Pablos pense autrement que vous, répondit Asmodée. Il restituera le principale & les intérêts. La délicatesse de sa conscience va jusqu'à se faire un scrupule de posséder le bien qu'il a gagné depuis qu'il est Recteur. Et quand il reverra Piquillo, il a dessein de lui dire : Ambrosio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfaiteur ; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois. Ce n'est point assez que je vous rende vos deux cens cin-

quante doubloons ; puisque je m'en suis servi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde, tous mes effets vous appartiennent. Je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira, que ..... le Diable Boiteux s'arrêta tout court en cet endroit. Il lui prit un frisson & il changea de visage.

Qu'avez-vous, lui dit l'Ecolier ? Quel mouvement extraordinaire vous agite, & vous coupe subitement la parole ? Ah ! Seigneur Léandro, s'écria le Démon d'une voix tremblante. Quel malheur pour moi : le Magicien qui me tenoit prisonnier dans une bouteille, vient de s'appercevoir que je ne suis plus dans son Laboratoire. Il va me rappeler par des conjurations si fortes, que je n'y pourrai résister. Que j'en suis mortifié, dit Don Cléofas tout atten-

dri ! Quelle perte je vais faire ! Hélas ! nous allons nous séparer pour jamais. Je ne le croi pas , répondit Asmodée. Le Magicien peut avoir besoin de mon ministère , & si j'ai le bonheur de lui rendre quelque service , peut-être , par reconnoissance , me remettra-t-il en liberté. Si cela arrive , comme je l'espère , comptez que je vous rejoindrai aussi-tôt , à condition que vous ne révélez à personne ce qui s'est passé cette nuit entre nous ; car si vous aviez l'indiscrétion d'en faire confidence à quelqu'un , je vous avertis que vous ne me reverriez plus.

Ce qui me console un peu d'être obligé de vous quitter , poursuivit-il , c'est que du moins j'ai fait votre fortune. Vous épouserez la belle Séraphine que j'ai rendu folle de vous. Le Seigneur

Don Pedro de Escolano , son pere , est dans la résolution de vous la donner en mariage. Ne laissez point échaper un si bel établissement. Mais , miséricorde , ajoûta-t-il ! J'entends déjà le Magicien qui me conjure. Tout l'Enfer est effrayé des paroles terribles que prononce ce redoutable Cabaliste. Je ne puis demeurer plus long-temps avec votre Seigneurie. Jusqu'au revoir , cher Zambullo. En achevant ces mots , il embrassa Don Cléofas , & disparut après l'avoir transporté dans son appartement.



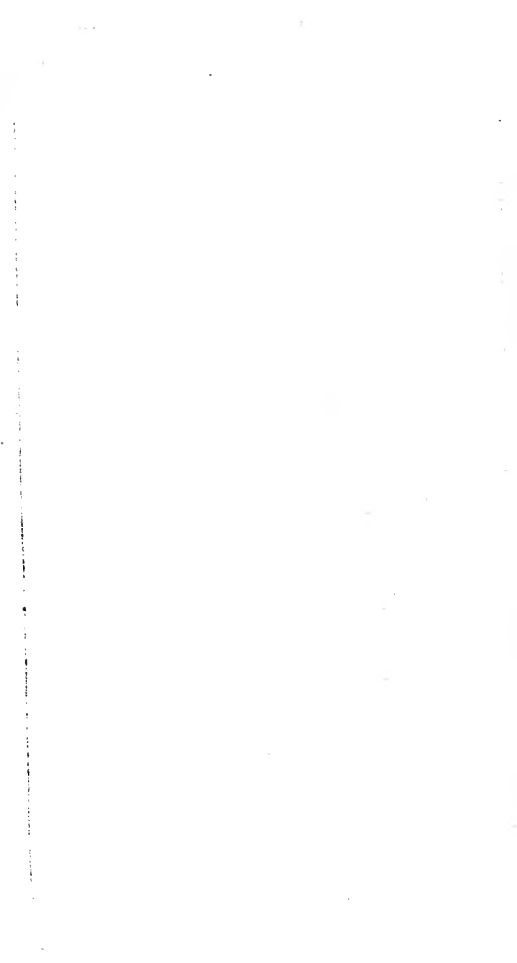
---

## CHAPITRE X. ET DERNIER.

*De ce que fit Don Cléofas après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui ; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.*

UN moment après la retraite d'Asmodée , l'Ecolier se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes , & de s'être donné beaucoup de mouvement , se déshabilla & se mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étoient ses esprits , il eut bien de la peine à s'endormir ; mais enfin , payant avec







ufure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un affoupiffement létargique où il paffa la journée & la nuit fuivante.

Il y avoit déjà vingt-quatre heures qu'il étoit dans cet état, quand Don Luis de Lujan, jeune Cavalier de fes amis, entra dans fa chambre en criant de toute fa force : Hola, ho ! Seigneur Don Cléofas, debout. A ce bruit, Zambullo fe réveilla. Sçavez-vous, lui dit Don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin ? Cela n'eft pas poffible, répondit Léandro. Rien n'eft plus vrai, repliqua fon ami ; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les perfonnes de cette maifon me l'ont affuré.

L'Ecolier étonné d'un fi long fommeil, craignit d'abord que fon

avanture avec le Diable Boiteux ne fût qu'une illusion. Mais il ne pouvoit le croire ; & lorsqu'il se rappelloit certaines circonstances , il ne doutoit plus de la réalité de ce qu'il avoit vû. Cependant pour en être plus certain , il se leva , s'habilla promptement & sortit avec Don Luis , qu'il mena vers la porte du Soleil, sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés-là , & que Don Cléofas apperçut l'hôtel de Don Pedre presque tout réduit en cendre , il feignit d'en être surpris. Que vois-je , dit-il ? Quel ravage le feu a fait ici ! à qui appartenoit cette malheureuse maison ? Y a - t - il long-temps qu'elle est brûlée ?

Don Luis de Lujan répondit à ses deux questions , & lui dit ensuite : Cet incendie fait moins de bruit dans la Ville par le dom-

mage considérable qu'il a causé, que par une particularité que je vais vous apprendre. Le Seigneur Don Pedro de Escolona a une fille unique, qui est belle comme le jour. On dit qu'elle étoit dans une chambre remplie de flâmes & de fumée, où elle devoit périr nécessairement, & que néanmoins elle a été sauvée par un jeune Cavalier dont je ne sçais point encore le nom. Cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nues la valeur de ce Cavalier; & l'on croit que pour prix d'une action si hardie, quoiqu'il ne soit qu'un simple Gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du Seigneur Don Pedre.

Léandro Perez écouta Don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il

disoit. Puis se débarrassant bientôt de lui , sous un prétexte spécieux , il gagna le Prado , où s'étant assis sous des arbres , il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable Boiteux vint d'abord occuper sa pensée. Je ne puis , disoit-il , trop regretter mon cher Afmodée. Il m'auroit fait faire le tour du monde en peu de temps , & j'aurois voyagé sans éprouver les incommodités des voyages. Je fais sans doute une grande perte ; mais , ajoûtoit-il , un moment après , elle n'est peut-être pas irréparable. Pourquoi désespérer de revoir ce Démon ? Il peut arriver , comme il me l'a dit lui-même , que le Magicien lui rende incessamment la liberté. Pensant ensuite à Don Pedre & à sa fille , il prit la résolution d'aller chez eux , poussé par la

seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant Don Pedro, ce Seigneur courut à lui les bras ouverts, en disant : Soyez le bien venu, généreux Cavalier. Je commençois à me plaindre de vous. Hé quoi ! disois - je, Don Cléofas, après les instances que je lui faites de me venir voir, il est encore à s'offrir à mes yeux. Qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'estime & l'amitié que je me sens pour lui !

Zambullo baissa respectueusement la tête à ce reproche obligeant, & dit au vieillard pour s'excuser, qu'il avoit craint de l'incommoder dans l'embarras où il avoit jugé qu'il devoit être le jour précédent. Je ne suis pas satisfait de cette excuse, repliqua

Don Pedro ; vous ne fçauriez être incommode dans une maison où l'on feroit , fans votre fecours , dans une plus grande triftesse. Mais , ajoûta-il , fuivez-moi , s'il vous plaît. Vous avez d'autres remerciméns que les miens à recevoir. En parlant de cette forte , il le prit par la main , & le conduisit à l'appartement de Séraphine.

Cette Dame venoit de faire la *Sieste* : Ma fille , lui dit son pere , je viens vous présenter le Gentilhomme qui vous a si courageusement fauvé la vie. Marquez-lui jusqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous , puisque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. Alors la Senora Séraphina ouvrant une bouche de rose , adressa la parole à Léandro Perez ,

rez , & lui fit un compliment qui charmeroit tous mes Lecteurs , si je pouvois le rapporter mot pour mot ; mais comme il ne m'a point été rendu fidelement , j'aime mieux le passer sous silence , que de le défigurer.

Je dirai seulement que Don Cléofas crut voir & entendre une Divinité , qu'il fut pris en même-temps par les yeux & par les oreilles. Il conçut aussi - tôt pour elle un amour violent ; mais bien loin de la regarder comme une personne qu'il ne pouvoit manquer d'épouser ; il douta malgré tout ce que le Démon lui avoit dit , que l'on voulût payer d'un si beau prix le service qu'on s'imaginait qu'il avoit rendu. Plus il la trouvoit charmante , moins il osoit se flatter de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre

*Tom. II. Sec. Part.*      E e

tout-à-fait incertain d'un si grand avantage ; c'est que Don Pedro , dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble , ne toucha point cette corde-là , & ne fit que l'accabler d'honnêtetés , sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau-pere. De son côté , Séraphine aussi polie que le papa , tint des discours pleins de reconnoissance , sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui. De sorte qu'il sortit de chez le Seigneur de Escolona avec beaucoup d'amour & fort peu d'espérance.

Asmodée , mon ami ! disoit-il , en s'en retournant au logis , comme s'il eût encore été avec ce Diable , quand vous m'avez assuré que Don Pedre étoit dans la disposition de me faire son gendre , &



que Séraphine brûloit d'une vive ardeur que vous lui avez inspirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens, ou bien, que vous ne sçavez pas mieux le présent que l'avenir.

Notre Ecolier fut fâché d'avoir été chez cette Dame ; & regardant la passion qu'il sentoît pour elle, comme un amour malheureux qu'il falloit vaincre, il résolut de ne rien épargner pour cela. Il fit plus, il se reprocha le desir qu'il avoit eu de pousser sa pointe, supposé qu'il eût trouvé le pere disposé à lui accorder sa fille ; & il se représenta qu'il étoit honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il étoit encore plein de ces réflexions, lorsque Don Pedro l'ayant envoyé chercher le jour suivant, lui dit : Seigneur Léandro Perez, il est temps que je

vous prouve , par des actions , qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces Courtisans qui se contenteroient , à ma place , de vous donner de l'eau-benîte de Cour. Je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle. Je l'ai consultée là-dessus , & je la voi prête à m'obéir sans répugnance. Je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang , quand je lui ai proposé pour époux son Libérateur. Elle en a marqué sa joie , par un transport qui m'a fait connoître que sa générosité répondoit à la mienne. C'est donc une chose résolue , vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé , le bon Seigneur de Escolano , qui s'attendoit , avec raison , que Don Cléofas lui rendroit de très-hum-

bles graces d'une si grande faveur , fut assez surpris de le trouver interdit & embarrassé. Parlez , Zambullo, lui dit-il. Que faut-il que je pense du désordre où vous met la proposition que je vous fais ? Qui peut vous révolter contre elle ? Un simple Gentilhomme doit-il se refuser à une alliance dont un Grand se tiendrait honoré ? La noblesse de ma Maison a-t-elle quelque tache que j'ignore ?

Seigneur , répondit Léandro , je ne sçai que trop la distance que le Ciel a mise entre nous. Pourquoi donc , reprit Don Pedre , paroissez-vous si peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur ? Avouez-le moi , Don Cléofas , vous aimez quelque Dame qui a reçu votre foi ; & son intérêt s'oppose en ce moment à votre fortune. Si j'avois une maîtresse

se, à qui je fusse lié par des sermens, répondit l'Ecolier, rien sans doute ne seroit capable de me les faire trahir. Mais ce n'est point cette raison qui m'empêche de profiter de vos bontés. Un sentiment de délicatesse veut que je renonce au glorieux établissement que vous me proposez. Et, loin de vouloir abuser de votre erreur, je vais vous détromper : Je ne suis point le Libérateur de Séraphine.

Qu'entens-je, s'écria le Vieillard fort étonné ! Ce n'est pas vous qui l'avez délivrée des flâmes qui l'alloient consumer ? Ce n'est point vous qui avez fait une action si hardie ? Non, Seigneur, répondit Zambullo, tout mortel l'auroit vainement entrepris, & je veux bien vous apprendre que c'est un Diable qui a sauvé votre fille.

Ces paroles augmentèrent la

surprise de Don Pedro , qui ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre , pria l'Ecolier de parler plus clairement. Alors Léandro , sans se foucher de perdre l'amitié d'Asmodée , raconta tout ce qui s'étoit passé entre ce Démon & lui. Après quoi le vieillard reprit la parole , & dit à Don Cléofas : La confiance que vous venez de me faire , me confirme dans le dessein de vous donner ma fille. Vous êtes son premier Libérateur. Si vous n'eussiez pas prié le Diable Boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçoit , il n'auroit pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine. En un mot , vous la méritez & je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Léandro Perez , à ces mots qui levoient tous ses scrupules , se jet-

ta aux pieds de Don Pedre pour le remercier de ses bontés. Peu de temps après, ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritier du Seigneur de Escolano, & à la grande satisfaction des parens de notre Ecolier, lequel demeura par-là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avoit procurées au Diable Boiteux.

*Fin du deuxième & dernier Tome.*



# ENTRETIENS

SERIEUX ET COMIQUES

## DES CHEMINÉES DE MADRID.

### *ENTRETIEN I.*

#### LA CHEMINE'E A. ET LA CHEMINE'E B.

##### LA CHEMINE'E A.

**C'**EN est fait , ma chere voisine , tout est perdu ; les Dieux Lares se glaçant à mon foyer , & je sens le même froid

*Tom. II, Sec. Part.*      F f

me saisir depuis les pieds jusqu'à la tête.

*LA CHEMINE'E B.*

Vous m'allarmez ; d'où vient cette affreuse maladie ? Comment pouvez-vous passer subitement du chaud au froid ? Je vous ai toujours vûe toute en feu.

*LA CHEMINE'E A.*

Hélas ! il faut bien que je suive la bonne & la mauvaise fortune de mon sçavant, & le pauvre homme . . . . .

*LA CHEMINE'E B.*

Que lui est-il donc arrivé ?

*LA CHEMINE'E A.*

Le plus grand des malheurs. Ses revenus, c'est-à-dire, ceux de sa plume ( car il n'en a pas d'autre ) sont arrêtés.

*LA CHEMINE'E B.*

Je ne vous entends point encore.



LA CHEMINE'E A.

Hé bien , écoutez-moi donc , je vous parle d'un Auteur , son revenu étoit établi sur le produit certain des Brochures amusantes qu'il composoit , & l'on a proscrit ce genre.

LA CHEMINE'E B.

Comment ses Brochures le faisoient vivre ?

LA CHEMINE'E A.

Et même fort à son aise ; il ne perdoit pas son temps à limer un Volume , il en donnoit sept ou huit au moins par an.

LA CHEMINE'E B.

C'est grand dommage de lier les mains à un si bon ouvrier : & comment peut-on défendre l'amusement qui est la meilleure chose du monde ? Le Public aime à être amusé , & il doit avoir la liberté d'acheter ce qui l'amuse.

Vous avez raison & ce goût du Public fait les intérêts des Auteurs , & le profit des Libraires : mais voilà ce qui excite l'envie. On crie qu'on ne s'occupe aujourd'hui qu'à écrire des folies , des riens , & qu'on appellera notre siècle , *le siècle des Romans & de la futilité*. On dit que le bon goût se corrompt , que les Brochures à parties , sont une vraie exaction ; qu'on allonge un Roman à l'infini ; enfin , qu'actuellement un homme projette d'en composer un à trois cent soixante & cinq parties pour tous les jours de l'année.

Après les mille & une nuit , les mille & un jour , les mille & un quart d'heure , & tant de mille & une autres choses , un Roman à trois cens soixante-cinq parties ,

ne devoit pas révolter les esprits.

LA CHEMINE'E A.

Jugez donc, si on devoit chicaner mon Auteur, qui n'est jamais allé dans ses Ouvrages, au-delà de la huitième partie.

LA CHEMINE'E B.

Je vous plains, ma chere amie, & toutes les Cheminées des Auteurs & des Libraires qui vont se glacer comme vous.

LA CHEMINE'E A.

C'est une foible consolation pour les malheureux, que d'avoir des compagnons de leur misere.

LA CHEMINE'E B.

Vous êtes à plaindre ; je vous plains. Que puis-je faire autre chose ? D'ailleurs, je vous parle franchement, j'ai oui dire, il y a long-temps, qu'on devoit réformer le goût du siècle pour la bagatelle, & arrêter le progrès du

342 *ENTRETIENS*  
genre Romancier.

*LA CHEMINE'E A.*

Que me dites-vous !

*LA CHEMINE'E B.*

Oui : & des gens d'esprit & sans partialité, disent à présent, que cette réforme est un grand bien pour la Littérature. Qu'on écrive utilement, ou qu'on n'écrive point. Voilà la décision, tout le monde l'approuve.

*LA CHEMINE'E A.*

Mais ce qui plaît n'est-il pas utile ?

*LA CHEMINE'E B.*

Oui, ce qui plaît est nécessairement utile ; mais outre cette utilité de plaisir, on veut quelque solidité, de l'instruction, des mœurs, du vrai. Par exemple, le *Diable Boiteux*, est un Roman, mais il vaut mieux qu'un traité de Morale. Voilà un Roman agréa-

ble & utile ; c'est-à-dire , utile par l'agréable & le solide. Que votre Sçavant en fasse autant , & on lui donnera la permission de le faire imprimer , pourvû cependant qu'il ne le donne pas en huit Parties ; car vous fentez bien que ce seroit voler le Public pour enrichir l'Imprimeur.

LA CHEMINE'E A.

Finissons notre conversation , on voit bien que vous êtes la Cheminée d'un homme de Finances , vous êtes ignorante & ignorantissime sur les choses de Littérature , & votre petit génie ne passe pas le calcul : Je suis au désespoir de vous avoir confié mes douleurs.

LA CHEMINE'E B.

Vous m'insultez , tandis que je compatis sincèrement à votre malheur.

*LA CHEMINÉE A.*

Est-ce y compatir, que de louer ceux qui en sont cause? Allez encore une fois, vous êtes aussi insolente que celui à qui vous appartenez.

*LA CHEMINÉE B.*

Pour être glacée, la fumée vous monte bien vivement à la tête. Laissez-là, je vous prie, mon Financier, un billet de sa main vaut mieux que tous les volumes du Parnasse; tout ce qu'il écrit est solide, admirable & d'un goût universel. Tant que ses livres seront en règle, je ne crains point le froid, mon feu sera mieux entretenu que celui des Vestales; & votre pauvre Auteur sera fort heureux de s'y venir chauffer. Pour vous, malgré vos injures, je vous souhaite, pour vous réchauffer, un Financier comme le mien.

ENTRETIEN II.

LA CHEMINE'E C. ET LA  
CHEMINE'E D.

LA CHEMINE'E C.

**Q**UEL prodige ! Quel miracle ! Sçavez-vous, ma bonne amie, ce qui vient de marriver ?

LA CHEMINE'E D.

Y a-t-il long-temps ?

LA CHEMINE'E C.

Environ une heure.

LA CHEMINE'E D.

Non , ma chere voisine , j'assistois à un mariage qui se faisoit sous mon manteau.

LA CHEMINE'E C.

Un mariage !

*LA CHEMINE'E D.*

Oui, & le mieux assorti qu'il soit possible. Lisandre & Célimene m'ont pris pour témoin de leurs Sermens , & mes Dieux Penates seuls sont garans de la foi qu'ils se sont donnée ; aucun mortel n'a été admis à cette Cérémonie , que Lifette , suivante fidelle de Célimene. Ils goutent à présent les douceurs de cette union mystérieuse.

*LA CHEMINE'E C.*

Voilà un mariage bien solide.

*LA CHEMINE'E D.*

Je sçai qu'il y manque certaines petites formalités , mais l'amour y suppléera , ils s'aiment , & je suis sûre que malgré leurs parens ils s'aimeront toujours. Trouve-t-on cela dans les mariages les plus réguliers ?



LA CHEMINE'E C.

Non fans doute : le mariage est communément un contrat politique , qui lie éternellement deux personnes qui ne s'aiment point , & qui se haïront toute leur vie.

LA CHEMINE'E D.

Hé bien , je vous réponds , que les nœuds qui viennent d'unir Lifandre à Célimene , sont plus respectables ; ce sont les chaînes même de l'amour.

LA CHEMINE'E C.

Je vous félicite , ma chere voisine , je vous sçai bon gré de vous intéresser au bonheur des amans ; nous leur devons cela comme leurs confidentes. Pour moi je ferois tout au monde pour eux : Ecoutez donc ce qui m'est arrivé. Mon aventure ressemble assez à la vôtre : Vous sçavez que la chambre à laquelle j'appartiens , est une vraie cellule.

*LA CHEMINE'E D.*

Et que c'est la cellule d'une petite personne charmante , de Julie.

*LA CHEMINE'E C.*

Julie étoit aimée d'un jeune Officier fort aimable , nommé Trafon , & Trafon n'aimoit point une ingrate.

*LA CHEMINE'E D.*

Voilà ce que je ne sçavois pas.

*LA CHEMINE'E C.*

Il ne manquoit à leur bonheur que l'occasion d'être heureux ; mais la mere de Julie avoit plus d'yeux qu'Argus ; & la chambre de cette fille malheureuse étoit plus inaccessible que la tour de Danaé.

*LA CHEMINE'E D.*

Que vous êtes sçavante ! Vous possédez à merveille la Fable ; je croi qu'avant Julie vous aviez eu

un Poëte à votre foyer ; mais la tour de Danaé , puisque vous me la citez , ne fut pas impénétrable à une pluie d'or.

*LA CHEMINE'E C.*

Cela est vrai , vous sçavez aussi que Danaé avoit pour amant un Dieu , & un Dieu qui pouvoit convertir la pluie & les pierres en or , au lieu que Trafon après trois campagnes, ne doit pas être bien en especes ; ainsi il n'étoit pas question de recourir à la pluie d'or.

*LA CHEMINE'E D.*

De quel autre expédient s'est-il donc servi ?

*LA CHEMINE'E C.*

Du plus simple qu'il fut possible. Trafon demeure fort près d'ici , sans autre magie que celle de l'amour , il a monté par la cheminée , il est venu sur les toits jusqu'à mon chapiteau qu'il a enlevé sans peine ;

350 *ENTRETIENS*

car je n'avois pas la moindre envie de lui résister, ensuite il est descendu par mon tuyau dans la chambre de Julie, en se soutenant avec le dos & les genoux.

*LA CHEMINE'E D.*

L'attendoit-t-elle ?

*LA CHEMINE'E C.*

Non : Elle le fouhaitoit seulement ; & bien loin de recevoir entre ses bras son amant , elle en a eu une frayeur étonnante , en le voyant descendre.

*LA CHEMINE'E D.*

Je gage qu'elle s'est évanouie.

*LA CHEMINE'E C.*

On s'évanouiroit à moins. Point de plaisanterie , s'il vous plaît , le beau Ramoneur s'est jetté aux pieds de Julie & s'est bien-tôt fait reconnoître pour Trafon. Jamais on n'a vû de situation si tendre. Voilà l'avantage que nous avons

nous autres Cheminées , nous sommes témoins de mille jolies choses que les hommes voudroient voir à quelque prix que ce fût. La peur de Julie est dissipée à présent & son cœur est animé de sentimens bien différens.

LA CHEMINE'E D.

Voilà , ma chere voisine , dans la même nuit deux mariages assez ressemblans.

LA CHEMINE'E C.

A peu près : cependant mes amoureux n'ont pas seulement prononcé le vœu vénérable ; mais les événemens obligeront peut-être la mere de Julie à recevoir Trafon pour gendre. Je me réjouis d'avance de la déconsolation de cette pauvre femme.

LA CHEMINE'E D.

Et moi des plaisirs que goûte à présent sa chere fille.

---

*ENTRETIEN III.**LA CHEMINE'E E. ET LA  
CHEMINE'E F.**LA CHEMINE'E E.*

**D**ITES-MOI, s'il vous plaît, comment faites - vous pour ne pas vous ennuyer avec vos vieilles filles ? Du matin jusqu'au soir il n'y a qu'elles à votre foyer, toujours mêmes visages , mêmes discours. Je gage que vous en êtes bien lasse.

*LA CHEMINE'E F.*

Je vous avoue , que je souhaite souvent de les voir déloger ; cependant je risquerois peut-être de ne pas respirer , lorsqu'elles n'y feroient plus , une si bonne fumée :  
elles

elles font dévotes , par conséquent n'ont pas moins de soin de leur corps que de leur ame. Sur-tout quand certain grand chapeau vient les visiter , elles n'épargnent rien ; leur cuisine vaut celle d'un Fermier Général , & la fumée que j'exhale alors est un vrai parfum !

LA CHEMINE'E E.

Vous aimez la fumée , à ce que je vois , chacun a son goût , & le mien est uniquement pour la variété. Les visages nouveaux & les aventures me plaisent ; c'est ma folie : Je suis , comme vous sçavez , Cheminée de chambre garnie.

LA CHEMINE'E F.

Et comme telle , il faut bien vous faire à la nouveauté.

LA CHEMINE'E E.

J'y suis si bien faite , que je ferois fâchée de voir six mois de suite , les mêmes personnes. Aussi

354 *ENTRETIENS*

cela ne m'est-t-il guères arrivé depuis que j'existe.

LA CHEMINE'E F.

C'est que vous n'êtes pas des anciennes du quartier.

LA CHEMINE'E E.

Il s'en faut de beaucoup, mais je suis peut-être des plus instruite.

LA CHEMINE'E F.

Racontez-moi donc quelques-unes de vos aventures, je vous en prie par notre voisinage.

LA CHEMINE'E E.

Très-volontiers, si cela ne vous ennuye pas. Commençons dès mon existence dont la date est encore nouvelle. Le premier humain qui s'est chauffé à mon feu étoit un Cadet d'une Province où les Cadets n'ont d'autres patrimoines que leur épée & l'heureuse effronterie de vanter sans cesse



leur noblesse. A ce talent qu'il possédoit au premier degré, mon Chevalier de Moudonis en joignoit un autre beaucoup plus lucratif. Il jouoit le plus heureusement du monde, & son bonheur étoit la force d'une étude très-assidue. Tout le jour à mon foyer, il s'occupoit à chercher des combinaisons avantageuses dans les cartes, & il passoit les nuits à les mettre en pratique.

#### LA CHEMINE'E F.

Ainsi il ne manquoit pas d'argent.

#### LA CHEMINE'E E.

Vous vous trompez, il dissipoit à proportion de son gain, de sorte qu'il étoit toujours au même point. Il brilloit, c'étoit sa manie, ou plutôt celle de sa nation : mais son fracas ne dura pas long-temps. Sa bonne fortune révolta contre

lui toutes les Académies de jeu, on lui fit de mauvaises affaires, & je le perdîs au bout de quatre mois. Il étoit joli homme, je le regrette encore.

*LA CHEMINE'E F.*

Par qui fut-il remplacé ?

*LA CHEMINE'E E.*

Par le plus singulier personnage qu'on puisse voir. C'étoit un mari fidele au-delà du tombeau, inconsolable de la perte de sa chere moitié, insensible à tous autres plaisirs qu'à celui des larmes ; enfin un mari unique. Il fit d'abord tendre en noir toute la chambre & fermer ses fenêtres à la lumiere du Soleil ; il ne conserva que la sombre lueur d'une lampe. Dans cette affreuse obscurité, il ne faisoit que sangloter & verser des larmes. Souvent il parloit tout haut comme un fou à

une boëte qu'il sembloit adorer, sur un tapis noir ; il s'entretenoit avec cette précieuse relique, & lui parloit comme si elle eût répondu à ses discours passionnés.

LA CHEMINE'E F.

Il y avoit peut-être un esprit enfermé dans cette boëte.

LA CHEMINE'E E.

Un esprit enfermé ! Quelle simplicité ! Non elle contenoit le cœur de son épouse. C'étoit-là l'objet de ses hommages & de son idolâtrie.

LA CHEMINE'E F.

Quel excès de tendresse ! ce que vous me dites me paroît incroyable.

LA CHEMINE'E E.

Je ne le croirois pas moi-même si je ne l'avois vû. J'ai entendu lire, il y a quelques temps, un livre qui rapporte un trait de

fidélité ou de folie pareil dans un Philosophe Anglois , & je n'ose y ajouter foi , malgré ce que je viens de vous dire. Un exemple de cette nature doit être unique.

*LA CHEMINE'E F.*

Mais combien de temps ce bon mari demeura-t-il dans sa folie ?

*LA CHEMINE'E E.*

Trois grands mois. Il est vrai que ses yeux commençoient à lui refuser ses larmes délicieuses , & il ne pouvoit plus retrouver ses premières douleurs. Il ne continuoît presque plus sa pénitence que par honneur. Heureusement pour lui , ses amis le découvrirent , & le tirèrent d'affaire. Je croi qu'il leur sçut bon gré de lui faire violence. Ils l'emmenèrent , & je perdis ainsi ce lugubre personnage.

*LA CHEMINE'E F.*

Vous n'en fûtes pas je croi bien fâchée.

LA CHEMINE'E E.

Nullement. La chambre, après lui, fut donnée à une femme; j'en fus charmée, parce que je n'avois encore connu que des hommes. Une parure simple, & quarante ans écrits sur son front, lui donnoient un air de gravité qui me frappa d'abord, & sur le portrait qu'on m'avoit fait des Dévotes, je crûs que ç'en étoit une.

LA CHEMINE'E F.

Vous vous trompiez peut-être.

LA CHEMINE'E E.

Je fus bien-tôt détrompée. C'étoit une femme prudente qui aimoit son plaisir, & chériffoit sa réputation; & pour les concilier ensemble elle venoit du fond de sa Province, chercher à Madrid un asyle contre la médifance. Elle fut bien tôt suivie de celui en faveur de qui elle faisoit le voyage. Que je fus étonnée à la

premiere visite que lui rendit son Amant ! Elle vola entre ses bras , sa gravité se changea en une folle vivacité , & le feu de son visage en effaça sur le champ la trace des années.

LA CHEMINE'E F.

La plaifante D  vote !

LA CHEMINE'E E.

Elle aimoit avec tout l'emportement imaginable ; auffi ne n  glioit-t-elle rien pour conferver fa conqu  te ; elle f  avoit parfaitement qu'   son   ge , il eft permis d'orner la nature , & d'employer quelques artifices.

LA CHEMINE'E F.

De quels artifices pouvoit-elle fe fervir ?

LA CHEMINE'E E.

Je veux dire , qu'avec du blanc & du rouge elle fe donnoit la couleur qu'elle fouhaitoit , que les parfums ,

fums , les bains , l'ajustement tout étoit employé. Sa toilette duroit ordinairement jusqu'à ce que son Amant fût venu , & recommençoit dès qu'il étoit parti. Elle étudioit sans cesse devant son miroir les différens airs de langueur ou de vivacité qu'elle devoit prendre avec son Amant ; pour les caresses & les complaisances , elle en possédoit l'art à merveille.

LA CHEMINE'E F.

Avec tout cela, il n'étoit pas possible qu'elle ne se fît point aimer ?

LA CHEMINE'E E.

Elle avoit encore d'autres charmes infiniment plus puissans sur le cœur d'un jeune homme : Elle étoit riche & donnoit largement. Or il faudroit avoir l'ame bien dure pour ne pas aimer une femme généreuse ; mais les jours des hommes sont comptés. Lorsque ces deux Amans

étoient au comble de leurs plaisirs , le Cavalier tomba malade & mourut en peu de temps , malgré tous les secours que les plus expérimentés Médecins purent apporter.

*LA CHEMINE'E F.*

Son Amante en fut extrêmement touchée , sans doute ?

*LA CHEMINE'E E.*

Oui , elle pleura , reprit son air composé , & retourna édifier sa Province par ses exemples. Ma chambre ne fut pas vuide longtemps , elle fut aussi-tôt habitée par une autre femme dont la profession étoit de faire des mariages.

*LA CHEMINE'E F.*

Voilà un plaisant métier !

*LA CHEMINE'E E.*

C'est un métier très-commun. Ces sortes de négociations demandent de l'adresse , & la bonne Dame n'en manquoit pas ; elle faisoit les



propositions , facilitoit les entrevues , & souvent menoît à fin l'avanture. Combien de contrats se font fabriqués sous mon manteau ! Elle avoit le talent de faire passer pour très-riche le plus mince Gascon , & donnoit du lustre à la vertu la plus équivoque.

LA CHEMINE'E F.

L'admirable femme !

LA CHEMINE'E E.

Tout cela n'étoit pour elle qu'un jeu : Elle auroit trompé toutes les expertes. Aussi fit-elle fortune dans cette adroite profession ; mais elle s'avisa d'avoir des scrupules , & les poussa si loin qu'elle crut devoir aller cacher dans un cloître la honte de sa vie passée ; c'est ainsi que la dévotion me fit perdre cette habile Négociatrice.

LA CHEMINE'E F.

Heureusement votre indiffé-

H h ij

364 *ENTRETIENS*, &c.  
rence naturelle vous empêcha de  
la regretter.

LA CHEMINE'E E.

Cela est vrai : Cependant après  
elle , j'eus long-tems des person-  
nages très-communs ; comme des  
Plaideurs, des Plaideuses , gens  
fort ennuyeux , ou des Provin-  
ciaux que la curiosité seule ame-  
noit à Madrid , & qui s'en retour-  
noient chez eux sans avoir rien  
vû qu'en perspective. Mais il est  
tard , ma voisine ; je vous souhaite  
le bon soir , je vous acheverai une  
autre fois les portraits des origi-  
naux que j'ai vû à mon Foyer.

LA CHEMINE'E F.

Adieu , ma chere voisine , je  
vous ferai souvenir de la parole  
que vous me donnez.





L E S  
BEQUILLES  
*DU DIABLE BOITEUX.*

MONSIEUR,

J E vous annonce une nouvelle Edition du Diable Boiteux. Malgré l'ancienne rancune que nous conservons depuis le péché originel, contre la Gent diabolique, tout le monde aime Asmodée; on le lit, on le caresse; jamais Diable n'a été si fêté.

H h iij

Il auroit pû paroître aux yeux de Don Cléofas fous une forme plus gracieufe , & tel que les Poëtes l'ont représenté fous le beau nom de *Cupidon* ; mais ennemi du déguifement , il fe montre à fon libérateur dans toute fa laideur naturelle , pour lui témoigner qu'il ne veut rien lui cacher. Voilà un exemple de franchise peu commune : Combien d'Amans n'ont jamais eu le bonheur de voir le vifage de leurs Maîtrefles fans agrémens étrangers. Après tout , tel qu'il eft , il reflemble mieux au Démon de la volupté , qu'avec les graces & la beauté , que l'antiquité lui donne en le nommant le Dieu d'Amour ; & fon manteau avec les figures ingénienfes qui y fon peintes , lui fied mieux que les aîles dorées , le Carquois & le Bandeau.

Au reste, sa difformité est bien compensée par son bon caractère & son esprit. Il s'acquitte scrupuleusement de sa parole ; il rend à Don Cléofas les plus grands services , & ne tient en rien de la méchanceté des habitans des enfers. Du côté de l'esprit, il soutient glorieusement la réputation de ses confreres ; il en a comme tous les Diables ensemble. Je n'en veux pas d'autre preuve que ce qu'il dit au sujet de sa dispute avec le Démon Pillardoc : après cela , dit-il , on nous réconcilia ; nous nous embrassâmes ; depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels. Ce trait laisse à penser , tout ce qu'on peut dire ; & vous en trouverez deux cens pareils dans les peintures qu'il fait de nos défauts.

Peut-on exprimer les ridicules

H h iij

### 368 LES BÉQUILLES

des hommes avec plus de force & plus de délicatesse ? Ses portraits sont achevés. Quand je me représente ce Boiteux avec ses *Béquilles*, je m'imagine que tous les traits piquants, mais sensés, qu'il lance, sont autant de coups de *Béquilles* qu'il donne aux différens originaux qui les méritent : quoiqu'il semble badiner, il ne frappe jamais à faux, tous ses coups de *Béquilles* portent.

L'Ecolier profita sûrement plus dans une nuit avec Asmodée, qu'il n'avoit fait dans toute sa jeunesse avec tous les Docteurs d'*Alcala* : Ceux-ci l'avoient rebuté par leur morale éternelle, au lieu que dans le Boiteux, il trouva un maître habile, qui dans un tableau réjouissant, lui faisoit sentir parfaitement les défauts des hommes, & le corrigeoit adroitement sans

l'accabler de leçons ennuyeuses.

Ainsi, je ne suis point surpris que ce Boiteux ait fait une si brillante fortune. Peut-on refuser en France son suffrage à un Ouvrage qui renferme un heureux mélange de légèreté, de vivacité, de politesse & de solidité, sous un air de bagatelle. Nous sommes prévenus contre les préceptes, nous voulons être amusés; mais dans cet amusement qui nous plaît si fort, nous demandons de la justesse & de la raison; enfin nous sommes des enfans raisonnables, & le Seigneur *Asmodée* s'est parfaitement conformé au goût de notre Nation: il faut, sans doute, que les François aient mérité de lui quelque prédilection. J'admire encore son désintéressement d'avoir travaillé à nous rendre sages contre ses propres intérêts & ceux de ses confreres, qui

n'ont pas dû lui en sçavoir bon gré.

Y a-t-il quelqu'un , Monsieur , qui ne soit jaloux du plaisir que goûtoit Zambullo , sur les observatoires où le plaçoit Asmodée ? Je vole avec eux sur la Tour de San-Salvador , je me rend les objets présens par mon imagination , & je suis enchanté. Je vois d'abord une coquette surannée , qui se couche après avoir laissé sur sa toilette ses cheveux , ses sourcils & ses dents ; un galant sexagénaire qui ôte son œil & sa moustache postiches , en attendant que son valet vienne le débarrasser de son bras & de sa jambe de bois pour les cacher avec le reste ; & la sœur aînée de ce bel Adonis , qui avec une gorge & des hanches artificielles , se donne un air de mineure. Je ris autant que l'Ecolier , de la singularité de ces trois personna-



*DU DIABLE BOÎTEUX.* 371  
ges rassemblés sous le même toit.

Dans une autre maison, j'admire le bon naturel du vieux Don Torribio, que les cris de sa femme en couche percent jusqu'au cœur, tandis qu'un domestique, qui est la cause première des douleurs de sa Maîtresse, dort d'un profond sommeil. Je sçais bon gré à ce Médecin que je vois s'habiller à la hâte, de courir si promptement au secours de ce Prélat qui a touffé deux ou trois fois depuis une heure qu'il est au lit.

Je contemple dans un grenier ce prudent Auteur qui rassemble dans une Epître dédicatoire toutes les vertus morales & politiques, & toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illustre, par lui-même & par ses ancêtres, sans sçavoir à qui il dédiera son Ouvrage; mais bien disposé à ne rien

diminuer de ses Eloges. Il y a des Auteurs qui vivent de flatteries ; mais je suis surpris du trait que le *Boiteux* ajoûte , qu'une femme de la Cour , peu fatisfaite d'une Epître dédicatoire qui lui étoit adressée , se donna la peine d'en faire une autre qu'elle envoya à l'Auteur pour la faire imprimer.

Je regarde dans la rue avec mes Compagnons , & je plains ce pauvre Castillan , filant l'amour parfait sous les fenêtres de sa Maîtresse , qui pleure au son de la Guittarre de ce froid amant , l'absence de son rival. Dans un bâtiment neuf , je suis édifié des saintes frayeurs d'un Contador , qui songe à bâtir un Monastere des richesses qu'il a amassées par des voyes équivoques : le bon homme est dans la meilleure foi du monde ; une Eglise & un Réfectoire

fondés , il va se croire le plus juste de tous les hommes. Je ne suis pas moins charmé des tendres scrupules d'une femme de soixante ans , qui épouse un homme de dix-sept ans , pour goûter sans remords des plaisirs qu'elle aime. Des motifs aussi louables ne méritent pas le charivari qu'on lui donne.

Après avoir montré à Don Cléofas plusieurs autres Originaux aussi divertissans , Asmodée , pour ne pas accabler par trop d'objets son imagination , lui explique le sujet de la joye qu'il remarque dans un grand Hôtel , & lui raconte d'un bout à l'autre les amours du Comte de Belflor & de Léonor de Cespédes. Il faut convenir, Monsieur , que le Boiteux conte bien agréablement ; son Histoire est charmante, l'intri-

gue est parfaitement développée , tout y est instructif. La vertu & la foiblesse de Léonor , l'amour & l'ambition du Comte de Belflor , l'adresse de la Dame Marcelle , la fureur de Don Luis de Cespédes ; enfin tous les caractères y sont peints d'après nature : Afmodée connoissoit bien le cœur humain.

Je reviens avec un nouveau plaisir après cette Histoire , aux observations que le Diable continue avec le même esprit. De nouveaux Originaux remplissent la scène : Dans cet Hôtel , c'est un Marquis ignorant , qui , pour se donner un air de protecteur des gens de Lettres , loge chez lui un Compilateur. Quelques portes au-dessous de celle du Marquis , c'est une habile Négociatrice , qui pour la commodité d'un nombre

de riches veuves , tient une liste de tous les étrangers bien faits qui arrivent chaque jour dans la Ville ; elle s'informe de leur naissance , de leur pays , de leur âge , de leur taille , de leur air , puis elle en fait le rapport à ces veuves , qui font leurs réflexions là-dessus ; & si le cœur leur en dit , elle les abouche avec ces étrangers.

Dans une autre maison , ce sont des Dévotes alarmées , qui s'empressent pour un Inquisiteur malade. Jamais on n'a vû de scène si comique ; l'une lui fait ses bouillons , & l'autre , au chevet de son lit , a soin de lui tenir la tête chaude , & de lui couvrir la poitrine ; ce sont , sans doute , les deux favorites de sa Révérence. L'anti-chambre est remplie d'autres Pénitentes , qui accourent toutes avec des remèdes différens ;

chacune vante le sien au valet de l'Inquisiteur , & lui dit à l'oreille , en lui mettant un Ducat à la main : Laurent , mon cher Laurent , fais en sorte, je te prie que ma bouteille ait la préférence. Et pour faire sentir à Zambullo tout le bonheur du malade , Asmodée ajoûte , que s'il n'étoit Diable , il voudroit être Inquisiteur.

Suivons , Monsieur, Don Cléofas sur les Prisons où il se fait transporter. Que vous semble de ce Prisonnier , qui surpris à l'escalade d'un balcon , aime mieux courir les risques de périr d'une manière infâme comme voleur , que de commettre l'honneur de sa Dame, en avouant son commerce amoureux ? Il fera , peut-être , le premier martyr de la discrétion , & personne ne l'imitera en France. Je plains sincerement un  
autre

autre innocent , ce pauvre Ecuyer accusé injustement d'avoir volé un diamant ; je voudrois comme Don Cléofas , qu'Asmodée pût le délivrer ; mais d'un autre côté je goûte fort les raisons qu'apporte l'Esprit , pour prouver que s'il étoit lui-même en prison , il ne pourroit s'en tirer qu'en *Finançant*. A propos d'un vol , dont l'Auteur est en prison , il donne encore à la Justice *un coup de Béquille* , au moins aussi rude. Zambullo lui demande si l'on a rendu les écus retrouvés : Oh que non , répond Asmodée , ce sont des pieces , qui prouvent le vol , la Justice ne s'en défaisira pas. Il est vrai qu'il n'épargne pas plus le saint Office , excepté qu'il en parle à voix basse.

Au triste spectacle des prisons, je vois succéder des objets plus plaisans. J'admire la religion d'un

Ufurier, du Seigneur Sanguisuela, qui prend en conscience six cens soixante ducats, pour l'intérêt de trois cens quarante qu'il prête, & qui par scrupule ne veut point les compter avant que d'avoir entendu fort dévotement la Messe & le Sermon. Je partage la confusion de cette dormeuse, qui prenant son amant pour son valet, le prie de ne pas recommencer, & je suis charmé du sens froid avec lequel cet amant dit en se retirant à l'heureux valet : Ambroise, n'entrez pas, votre maîtresse vous prie de la laisser en repos.

Je change de place avec le Boiteux, je le suis sur la maison où sont enfermés les foux. Combien de genres différens de folie ! & que les causes en sont singulieres ! La tête a tourné à ce nouvelliste Castillan, pour avoir vû dans les Gazettes



que vingt-cinq Espagnols avoient été battus par cinquante Portugais. Ce maître d'école est devenu fou en cherchant le *Paulo-post futurum* d'un verbe grec. Et Don Blaz, pour avoir été obligé de rendre la dotte de sa femme. Il y a aussi des femmes dans cet Hôtel de la folie : entr'autres , l'épouse superbe d'un Corrégidor , à qui la rage d'avoir été appelée Bourgeoise par une femme de qualité , a fait perdre la raison. Et la femme d'un Trésorier du Conseil des Indes, devenue folle de dépit d'avoir été obligée , dans une rue étroite , de faire reculer son carrosse pour laisser passer celui d'une Duchesse.

Asmodée montre aussi à son compagnon dans un quartier voisin , un grand nombre de foux , qui mériteroient bien d'être enfermés. La femme , par exemple , d'un Ar-

chitecte qui fait des Legs à des gens de qualité, à cause de leurs grands noms, & qui n'ose rien laisser à un homme qui lui a rendu de grands services, de peur de deshonorer son Testament, par le nom d'un Roturier. J'aime sur-tout ce Cavalier de soixante ans, qui, en racontant à une jeune Dame les bonnes fortunes de sa jeunesse, prétend qu'elle lui doit tenir compte d'avoir été aimable autrefois. Et ce bon Chanoine qui achete sans cesse des meubles, des tableaux, des bijoux, dans l'esprit de faire admirer son inventaire après sa mort. Jugez, Monsieur, des autres Foux par ceux-là.

Asmodée étend ses observations jusques sur les morts : Il porte son Compagnon sur une Eglise remplie de Mausolées, & lui dévoile ce qu'ils contiennent ; quelque fois

il lui fait en deux mots le portrait d'un mort, & lui apprend comment il est sorti de ce monde. Ce Tombeau-ci, lui dit-il, récele les restes d'un Officier général, qui comme un autre Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Egipte dans sa maison. Dans celui-là, repose un Courtisan, qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour. Un peu plus loin, ce Mausolée plus modeste, renferme le bisarre assemblage d'un vieux Doyen du Conseil des Indes, & de sa jeune femme. Il étoit prêt à signer la ruine de deux enfans qu'il avoit d'un premier lit, lorsqu'une apoplexie l'emporta, & sa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Le Boiteux par sa puissance, fait même voir des ombres à Zam-

bullo , entr'autres celle de trois fameuses Comédiennes , dont la fin est assez plaisante : l'une avoit trouvé la mort dans la bonne chere , l'autre avoit crevé subitement de dépit , au début d'une nouvelle Actrice applaudie par le Parterre , & la troisième étoit morte d'une fausse couche derriere le théâtre en venant de jouer sur la scène le rôle d'une Vestale. Je doute fort que les Médecins approuvassent les peintures qu'Asmodée fait ensuite remarquer à l'Ecolier sur les aîles de la mort qu'il lui rend visible. Il faut avoir une imagination diabolique pour y voir de jeunes Médecins qui se font recevoir Docteurs en présence de la Mort qui leur donne le bonnet. Je ne conseillerois pas à des hommes malades de parler de la Médecine avec tant d'irrévérence.

*DU DIABLE BOITEUX. 383*

Admirez, Monsieur, l'adresse d'Asmodée pour effacer de l'esprit de l'Ecolier les tristes images des Tombeaux & de la Mort ; il fait venir une Histoire dont la force de l'amitié fait le sujet ; elle est aussi-bien écrite que les amours du Comte de Belflor : cependant à cause du tragique qu'elle contient, je suis bien aise de la voir suivie du Chapitre des Songes. Le Boiteux les explique d'une maniere qui approche souvent de la vérité : Par exemple, ceux d'un Procureur & de sa femme, n'en sont pas bien éloignés. Le mari rêve qu'il va à l'Hôpital visiter & assister de ses propres deniers un de ses Clients qu'il a ruiné. Et la Procureuse songe que son mari chasse un grand Clerc, dont il est devenu jaloux. Et cette femme titrée, en rêvant que Jupiter est devenu amoureux

d'elle, & qu'il se met à son service sous la forme d'un grand Page des mieux bâtis, ne fait peut-être pas un rêve si extravagant.

Je finis, Monsieur, je ne vous dirai rien des observations que continue Asmodée sur les mouvemens de Madrid & sur les Captifs rachetés. C'est toujours Asmodée qui parle, & qui peint avec le même esprit & la même solidité. Le tableau est achevé comme il avoit été commencé, & les Lecteurs judicieux y trouveront jusqu'à la fin *des coups de Béquilles*, dont ils feront bien de profiter.

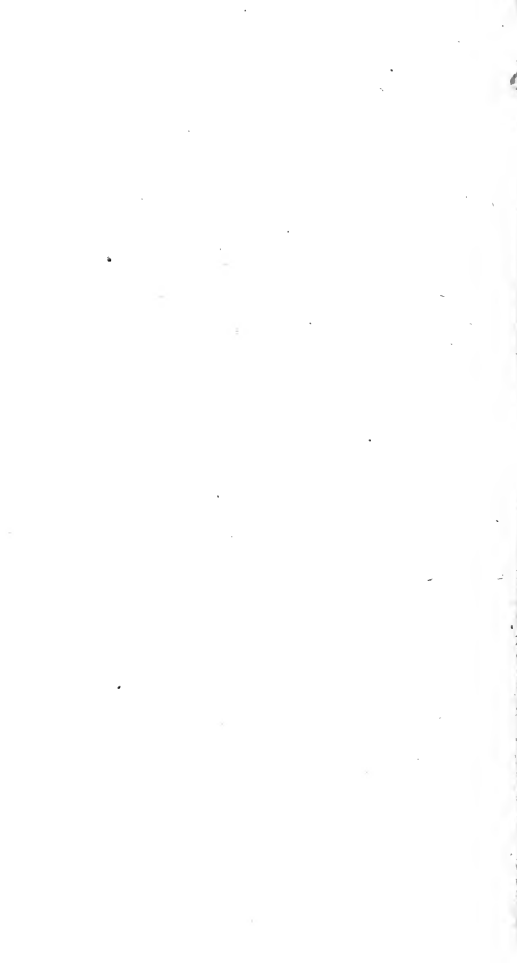
*J'ai l'honneur d'être, &c.*

UNE

UNE JOURNÉE  
DES  
PARQUES,  
SONG E.

*Par M. LE SAGE, Auteur du  
Diable Boiteux.*

*Tom. II. Sec. Part.*      K K





---

*AVANT-PROPOS.*

UN après soupé , je m'amufai à lire les Remarques de Monsieur Dacier sur les Odes d'Horace , & je lus sur-tout avec attention un endroit où ce sçavant Commentateur parle ainsi des Parques. „ Suivant l'opinion des „ Anciens , Clotho , Lachesis & „ Atropos étoient trois sœurs , „ filles de Jupiter & de Thémis. „ Hésiode les fait filles de la Nuit, „ & Platon de la Nécessité. „ Clotho tient la quenouille & tire „ le fil , Lachesis tourne le fuseau , „ & Atropos coupe. Elles sont „ maîtresses de la vie des Hommes , depuis qu'ils sont nés jusqu'à ce qu'ils meurent : Elles „ n'épargnent personne , & le fil

„ tranché par Atropos est l'heure  
„ fatale de la mort.

Dans un autre endroit Monsieur Dacier dit : „ Les Parques se  
„ servoient de deux sortes de laines, de blanche & de noire.  
„ Elles employoient la blanche  
„ pour filer une vie longue & heureuse, & l'autre pour filer des  
„ jours malheureux & de peu de  
„ durée : Ou plutôt (ajoute-t-il)  
„ elles filoient des laines qu'elles  
„ tiroient des paniers qui étoient à  
„ leurs pieds, & dans lesquels il y  
„ avoit des fusées noires & des fusées blanches. Elles mêloient ces  
„ laines en filant, lorsque la vie des  
„ Hommes étoit mêlée ; c'est-à-dire, que pour marquer un malheur qui devoit arriver, elles prenoient la laine noire, qu'elles quittoient pour se servir de la blanche lorsque ce malheur de-

„ voit finir. Enfin quand un Mor-  
 „ tel touchoit à son dernier mo-  
 „ ment , & qu'Atropos se préparoit  
 „ à donner le coup de ciseau, le fil  
 „ devenoit tout noir.

En lisant ce que je viens de rap-  
 porter , je m'arrêtois de moment  
 en moment , & tâchois de me faire  
 une image du travail des Parques ;  
 mais la confusion des idées qui s'of-  
 froient là-dessus à mon esprit, m'as-  
 foupit peu-à-peu, & donna, la nuit,  
 occasion à un Songe fort singulier.  
 Je rêvai que j'étois au haut des  
 Cieux, dans une salle qui ressem-  
 bloit au magasin d'un Marchand de  
 draps : j'y voyois, tout-autour, des  
 rayons sur lesquels il y avoit une  
 infinité de paquets de filasse & d'é-  
 cheveaux de fils , & au bas une  
 grande quantité de vases de diffé-  
 rentes grandeurs , & qui me paroif-  
 soient d'une matiere transparente ,

& semblable à celle de ces boules de façon que les enfans font pour s'amuser. La salle étoit vaste & bien éclairée ; les étoiles du Firmament lui servoient de plafond.

Tandis que je regardois de tous mes yeux cette salle céleste, les trois Parques y parurent subitement, sans que je visse par où elles y étoient entrées. Elles avoient la forme de trois petites Vieilles, fêches & laides à faire peur. Elles ne firent pas semblant de m'appercevoir, & commencèrent à s'entretenir sans prendre garde à moi, qui entendis leur conversation.

A mon réveil, trouvant mon Songe assez plaisant, j'entrepris de l'écrire pendant que les images en étoient récentes. Voici à peu près quel fut l'entretien des Parques.



# UNE JOURNÉE DES PARQUES,

*DIVISÉE EN DEUX SÉANCES.*

## SÉANCE PREMIÈRE.

### CLOTHO, LACHESIS, ATROPOS.

LACHESIS.



OLA! Filles de Jupiter  
& de Thémis, Atropos,  
Clotho, venez, mes  
Sœurs; mettons-nous  
à l'ouvrage: il est temps, ce me  
semble, de commencer la journée.

KK iiiij

C L O T H O.

Oh , pour cela oui ! Le nectar que nous venons de boire à la table des Immortels , nous a un peu amusées ; mais nous en reprendrons notre travail avec plus d'ardeur.

L A C H E S I S.

Vous avez raison. Ça , Clotho , préparez la quenouille ; mes doigts ne demandent qu'à tourner le fuseau. Filons , filons.

A T R O P O S.

Coupons , coupons. Vulcain m'a fait un ciseau neuf. Je veux l'essayer : voyons qui en aura l'étrenne.

C L O T H O.

Faisons d'abord descendre aux Royaumes Sombres quelques milliers d'hommes ; nous filerons & réglerons ensuite les destinées des humains qui naîtront aujourd'hui.

C'est bien dit. Que nous allons passer agréablement la journée !

CLOTHO à Atropos, en lui présentant un paquet de fils.

Tenez, Atropos, je ne puis offrir un plus beau coup d'essai à votre ciseau, qu'en lui donnant à couper une partie de ce gros paquet de fils. Ce sont les vies de deux cens mille combattans qui vont en découdre sur les frontieres de Perse.

ATROPOS.

Que j'en vais coucher par terre !

( Elle coupe. )

En voilà pour le moins trente mille à bas.

CLOTHO.

Laiſſons vivre le reſte, juſqu'à ce qu'il nous prenne envie d'en faire un nouveau carnage. Il faut avouer que depuis quelques années

394 UNE JOURNÉE

nous avons envoyé bien des Turcs  
& des Persans aux Enfers.

A T R O P O S.

Nous n'avons pas moins expédié de Maures , tant blancs que noirs. Quel plaisir pour nous d'avoir une autorité despotique sur tous les mortels , & de faire sentir, quand il nous plaît, à ces petites créatures , qu'il dépend de nous d'abrégier ou de prolonger leurs jours ! Allons , mes Sœurs , secondez-moi ; je suis en train de faire de la besogne. Je vous crois toutes deux dans la même disposition.

L A C H E S I S.

Vous auriez tort d'en douter.

A T R O P O S.

Que de gens vont passer le pas  
après ces Mahométans !

C L O T H O *apportant un autre  
paquet de fils.*

Autre paquet de Guerriers que



je vous livre. Ce sont deux autres Armées qui s'observent sur les bords du Pô avec une vigilance infatigable , qu'une égale fureur anime , & qui brûlent d'impatience d'en venir aux mains.

LACHESIS.

Il faut qu'elles se fatisfussent.

ATROPOS *cou pant.*

J'en vais exterminer un grand nombre de part & d'autre.

CLOTHO.

Vous venez d'abattre bien des François & des Piémontois.

ATROPOS.

Et encore plus d'Allemands.

LACHESIS *présentant deux écheveaux.*

On assiége en Allemagne une Place importante. Outre une nombreuse garnison qui la défend , le Rhin pour la rendre inaccessible enflé ses eaux , & par des débors-

demens affreux semble vouloir noyer les Assiégeans ; mais plus ceux-ci trouvent d'obstacles , plus ils s'opiniâtrent à les surmonter. Ils vont attaquer l'Ouvrage-à-Corne , & les Assiégés se préparent à les repousser.

*A T R O P O S coupant une partie  
des deux écheveaux.*

Détruisons plus d'Assiégeans , que d'Assiégés ; mais cela n'empêchera pas que la Place ne se rende au premier jour. C'est un de nos Arrêts.

*L A C H E S I S.*

Oui ; mais ajoutons , s'il vous plaît , que les Assiégeans perdront une Tête , dont la perte fera plus grande pour eux , que celle de la Ville pour les Assiégés.

*C L O T H O montrant un autre  
écheveau.*

Tranchez cet écheveau , vous

ferez périr d'un seul coup cent cinquante tant Matelots que Soldats & Passagers, qui sont dans un vaisseau Vénitien sur la mer Adriatique. Une horrible tempête vient de s'élever. Les vents qui sifflent, & les flots qui mugissent, font trembler les rivages voisins. Le bâtiment est déjà démâté, fracassé ; il va couler à fond, si nous n'en ordonnons autrement.

A T R O P O S.

Qu'il s'abîme ; qu'il s'abîme. Aussi-bien les hommes qu'il porte ne sont bons qu'à noyer.

L A C H E S I S.

Je demande grace pour un jeune Bel-esprit François qui se trouve parmi les Passagers ; qu'il se sauve sur une planche, & gagne les côtes d'Albanie.

C L O T H O.

Soit,

Hé bien, il se sauvera, puisque vous le souhaitez ; il ira se faire circoncire à Constantinople, où six mois après il sera empalé pour avoir parlé avec irrévérence du grand Prophète des Musulmans.

L A C H E S I S.

Je n'ai voulu le sauver du naufrage, que pour le faire traiter ainsi par les Turcs.

C L O T H O.

Puisque vous êtes si bien intentionnée pour ce Bel-esprit, qu'il échappe donc à la fureur des eaux, & que tous les autres deviennent la pâture du poisson. Nous régalaons si souvent de semblables mets les habitans aquatiques, que je ne sçai si les hommes mangent plus de poissons, que les poissons ne mangent d'hommes.

ATROPOS *coupant tout l'éche-  
veau à un fil près.*

Les Monstres marins vont faire  
bonne chere.

LACHESIS *apportant un autre  
écheveau.*

Nouveau paquet de fils à cou-  
per. Un effroyable tremblement  
de terre se fait sentir dans ce mo-  
ment dans une Ville d'Italie ; tou-  
tes les maisons s'ébranlent, & la  
terre s'ouvre pour les engloutir  
avec les malheureux mortels qui  
les habitent. Combien-ferons-nous  
périr de Citoyens.

C L O T H O.

Deux mille seulement. Quel-  
que plaisir que nous prenions à  
massacrer les hommes, nous de-  
vons mettre des bornes à notre  
fureur ; autrement le genre hu-  
main finiroit bien-tôt,

A T R O P O S.

Vous ne pensez pas à ce que vous dites Clotho. Quand nous donnerions aujourd'hui la mort à deux cens mille personnes, ce ne feroit pas une nuit de Londres, de Paris & de Pékin.

L A C H E S I S.

Atropos dit la vérité. Exerçons hardiment la puissance que nous avons sur les humains. Malgré la vaste étendue des mers & les espaces immenses de terre qui séparent les Peuples, nous allons des uns aux autres en un clin-d'œil. En un mot nous avons l'Univers sous nos yeux; nous voyons tout ce qui s'y passe. Immolons sans pitié ceux que nous voudrons ôter du monde.

C L O T H O *apportant un gros paquet de fils.*

Voici les fils des habitans de la ville

ville de Mexique, où règne une maladie contagieuse. Nous retran-  
châmes hier du nombre des vivans  
mille de ces malheureux ; faisons-  
en mourir aujourd'hui quinze cens,  
non compris quelques Espagnols,  
qui par nécessité ont épousé des  
Mexicaines, & qui aiment mieux  
vivre misérablement dans la nou-  
velle Espagne, que de s'en re-  
tourner dans l'ancienne sans avoir  
fait fortune.

ATROPOS *coupant une partie  
des fils.*

Que ces Espagnols sont glo-  
rieux !

LACHESIS *présentant un nou-  
vel écheveau.*

Ce petit écheveau contient les  
fils de cinquante Indiens du Pé-  
rou, qui se sont assemblés sur une  
montagne haute & pointue, pour  
y célébrer la mémoire de leur Inca

le bon Atabalippa. Ne nous opposons point à leur courageuse résolution. Ils ont pour témoins de l'action immortelle qu'ils vont faire , plus de dix mille spectateurs qui sont accourus là pour les voir & les admirer. Ces cinquante victimes ont déjà chanté des vers à la louange de leur cher Inca : ils ont fait entendre les tristes sons de leurs flutes. Les voilà qui tombent dans une humeur noire : ils vont se dévouer à la mort , & se précipiter de haut en bas pour aller dans l'autre monde rendre service à leur Prince.

A T R O P O S *après avoir coupé  
l'écheveau.*

Ces Indiens du Pérou sont de bonnes gens ; en vérité ils méritoient bien que les Espagnols en faisant la conquête de leur pays , les traitassent un peu plus humani-



nement qu'ils n'ont fait.

CLOTHO *donnant un petit paquet de fils.*

Jupiter va lancer sa foudre auprès de Saint Domingue sur le vaisseau d'un Corsaire Anglois. Tout l'équipage , par des actions impies & barbares , s'est attiré la colere des Dieux. Le tonnerre tombe en cet instant sur l'endroit du navire où sont les poudres. Le bâtiment saute en l'air avec tous les hommes qui sont dessus.

ATROPOS *coupant.*

Qu'ils aillent joindre Ajax dans les Enfers.

LACHESIS *présentant un écheveau.*

Vous voyez soixante - quinze Religieux Mendians , assemblés dans un Chapitre général qui se tient actuellement dans un coin de la Basse-Bretagne. Ceux qui sont

nobles d'origine , disent que les premières dignités de leur Ordre appartiennent de droit aux Moines Gentilshommes. Les roturiers prétendent y avoir part , & proposent qu'on rende les dignités alternatives. C'est la querelle des Patriciens & des Plébéyens. Les Révérends Peres de part & d'autre s'échauffent là-dessus , & vont finir leurs débats à coups de bâton. Ils tirent de dessous leurs robes des gourdins dont ils sont armés , & les voilà qui s'assomment. Combien souhaitez-vous qu'il en demeure sur le carreau ?

C L O T H O.

Quinze : sçavoir , dix simples Religieux , trois Gardiens , un Provincial & un Définitéur.

A T R O P O S *après avoir coupé.*

L'affaire en est faite ; il y a quinze morts & vingt blessés.

LACHESIS.

Ce n'est pas trop pour un combat capitulaire de Moines Bas-Bretons.

CLOTHO *tenant plusieurs fils.*

Nouvelle opération pour nous.

ATROPOS.

De qui sont ces fils que vous tenez ?

CLOTHO.

De quatre Allemands qui font la débauche à Strasbourg avec deux Comédiennes Françaises ; depuis vingt-quatre heures qu'ils font à table, ils ont bû deux cens bouteilles de vin ; ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs chaîses. Les ferons-nous crever tous.

LACHESIS.

Non pas , s'il vous plaît ; passe pour les hommes. A l'égard des femmes , qu'elles n'en soient pas même incommodées ; car elles doi-

vent recommencer demain sur nouveaux frais , avec deux Officiers de la garnison qui leur donnent à souper : je suis bien-aîsé que cette partie se fasse. Vous souvient-il , mes Sœurs , que nous avons filé à ces deux Demoiselles des jours bien agréables ?

A T R O P O S.

Oh qu'oui , je m'en souviens.

C L O T H O.

Et moi pareillement : A telles enseignes que nous avons décidé qu'elles iront toutes deux à Paris , où elles feront différemment leur fortune. L'une abandonnera sa profession pour se rendre esclave d'un riche galant , qui la traitant à la Turquie , la tiendra prisonnière dans un appartement magnifique , où elle ne verra que son Géolier & ses Guichetiers.

LACHESIS.

Effectivement, tel a été notre Décret.

ATROPOS.

J'ai oublié ce que nous avons ordonné de sa Compagne.

CLOTHO.

Sa Compagne, plus heureuse, jouira d'une entière liberté, brillera sur la Scène, se nippa fuyant le goût de quelques Seigneurs généreux, & amassera beaucoup d'espèces. Mais une vie si délicieuse ne fera pas de longue durée. Cette Actrice à la fleur de son âge disparaîtra subitement. Nous la déroberons d'un coup de ciseau aux applaudissemens du Public; & malgré tout son bien, ses funérailles seront aussi modestes, que celles d'une de ses pareilles seront superbes presque dans le même temps, chez un Peuple voisin.

LACHESIS.

Ce Peuple-là fait trop d'honneur au talent dramatique , & les François n'en font point assez. Les génies des Nations sont différens , comme vous voyez.

CLOTHO *apportant un écheveau.*

Cette petite botte de fils Parisiens va nous amuser quelques momens.

ATROPOS.

Que vous me faites de plaisir , ma chere Clotho , en m'apportant ces fils ! Je suis charmée quand j'expédie des habitans de Paris.

LACHESIS.

Et c'est ce qui vous arrive tous les jours.

CLOTHO.

Je vous livre d'abord ce Philosophe chimiste , qui se voyant parvenu à son quatorzième lustre , a rompu tout commerce avec ses amis.

amis , & s'est renfermé dans son laboratoire pour n'en plus sortir. Il ne veut plus voir personne qu'une Gouvernante qui a soin de lui depuis trente ans. Il s'ennuye , dit-il , de vivre ; & quoiqu'il se porte à merveille , il se tient toujours au lit comme un malade qui se croit près de sa fin.

L A C H E S I S.

Ce pauvre Philosophe s'est brûlé le cerveau en faisant ses opérations chimiques.

A T R O P O S *coupant le fil.*

Puisque la vie n'est plus qu'un fardeau pour lui , je veux bien par pitié l'en délivrer.

C L O T H O *tirant un autre fil de l'écheveau.*

Tandis que vous êtes si pitoyable , tirez de peine ce malheureux Bourgeois , qui s'étant toujours

410 *UNE JOURNÉE*

trouvé dans l'indigence, a depuis peu enterré son frere, qui lui a laissé deux cens mille francs en bonnes especes. Peu s'en est fallu que la joye de recueillir une si riche succession ne lui ait troublé l'esprit; & il seroit moins à plaindre qu'il n'est, si ce malheur lui étoit arrivé.

LACHESIS.

D'où vient donc?

CLOTHO.

C'est qu'il ne sçait ce qu'il doit faire de son argent. La crainte de le mal placer l'agite sans cesse. Il n'a pas un moment de repos. Rien ne lui paroît sûr : il se défie de tout. C'est un garçon bien embarrassé.

ATROPOS *coupant.*

Je vais par charité mettre fin à son embarras.



DES PARQUES. 411

CLOTHO *souriant & tirant un  
fil du même écheveau.*

Quelle bonté ! Il faut que je  
vous fournisse encore une occa-  
sion de faire une action charitable.

A T R O P O S.

Je ne la laisserai point échapper.

C L O T H O.

C'est trop laisser languir ce bon  
Chanoine octogénaire, qui sans  
compter l'asthme qui l'étouffe, a  
une anchilose au genouil droit, &  
une sciatique à la cuisse gauche.  
Guérissons-le radicalement de tous  
ses maux ; aussi bien n'est-il plus  
d'aucune utilité sur la terre. Il y a  
pour le moins dix ans que nous  
aurions dû faire vaquer sa Pré-  
bende.

L A C H E S I S.

Véritablement, on voit comme  
cela dans le monde d'antiques fi-  
gures dont on n'a pas tort de nous

M m ij

412 *UNE JOURNÉE*

reprocher la trop longue existence.  
C'est un défaut d'attention dont nous devons nous corriger.

A T R O P O S.

Corrigons-nous-en donc ; ne faisons point de quartier à la décrépitude.

C L O T H O *montrant un autre fil.*

Faites donc main basse sur ce vieux Professeur de l'Université, qui depuis plus de soixante ans ne fait point nettoyer ses habits de peur de les user. C'est un pédant entêté des Anciens. Il est tombé malade ; & comme il croit qu'il ne reviendra pas de sa maladie, il disoit ce matin à un de ses amis : Ce qui me console en mourant, c'est de n'avoir jamais lû aucun Auteur moderne.

L A C H E S I S *riant.*

La plaisante consolation !

ATROPOS *coupant.*

Qu'il meure donc content, ce fidele partisan de l'antiquité.

CLOTHO *présentant trois fils à la fois.*

Voici encore trois Mortels qui font cause qu'on crie après nous tous les jours, & que nous semblons en effet avoir entierement mis en oubli. Ce sont trois vieillards qui ne sçauroient plus s'acquitter de leurs fonctions ordinaires : Un Avocat qui ne peut plus employer son éloquence à soutenir l'injustice ; un Médecin célèbre qui ne tue plus de malades ; & un bon Pere Capucin, qui ne peut plus sortir de son Couvent pour aller dîner en ville.

LACHESIS.

Faisons promptement disparaître ces vénérables personnages.

Mm iij

414 *UNE JOURNÉE*

*ATROPOS* tranchant les trois fils.

C'est leur faire plaisir, que d'abréger une vie si triste.

*CLOTHO* montrant un autre fil.

Ce fil délié attend de nous la même grace : c'est le tissu des jours d'une belle & vertueuse Comtesse, fort avancée dans sa carrière. Nous lui avons filé une vie longue & sans traverses ; mais la bonne Dame est une dévote qui s'aime & qui vieillit de mauvaise grace. Au lieu de laisser tranquillement ses charmes tomber en ruine, elle en pleure tous les matins la perte à sa toilette en se regardant dans son miroir. Je suis d'avis que nous terminions le cours de sa vie, pour prévenir le désespoir où elle feroit bien-tôt de se voir décrépite.

*ATROPOS* coupant.

J'y consens ; épargnons-lui ce chagrin.

J'opine aussi pour qu'on lui rende ce service. Il faut avouer qu'il y a des momens où nous sommes tout-à-fait obligantes.

CLOTHO *présentant deux fils.*

Ces deux fils féminins méritent aussi un coup de ciseau. Ce sont deux vieilles extravagantes ; l'une est veuve & l'autre fille. La première a fait la folie de se dépouiller de tous ses biens pour établir avantageusement ses enfans , qui par reconnoissance la laissent manquer de tout. La dernière , née tendre & généreuse se trouve sans biens & sans adorateurs , après avoir pendant cinquante ans soudoyé des Cadets.

LACHESIS *d'un air railleur.*

Je plains ces deux pauvres Créatures.

416 UNE JOURNÉE

*ATROPOS coupant les deux fils.*

Cessez de les plaindre , elles ne vivent plus.

*CLOTHO donnant un autre fil.*

Donnez promptement un Passeport pour les Enfers à ce vieux gouteux de Banquier en Cour de Rome : vous complerez par-là les vœux de sa jeune épouse , qui brûle d'impatience de se voir en état de faire remplir sa place par un gros Chantre dont elle apprend la musique.

*ATROPOS coupant.*

Il faut la satisfaire ; mais je crois qu'elle auroit un peu moins d'empressement à convoler en secondes nœces , si elle sçavoit que son Maître à chanter doit changer de note , dès qu'il sera devenu son mari.

*LACHESIS apportant un fil.*

Purgeons la terre de ce vieux Prêtre qui a passé les deux tiers

de sa vie dans la pauvreté, & qui possède à présent vingt bonnes mille livres de rente en Bénéfices, qu'il doit moins à sa vertu qu'à l'esprit intrigant dont nous l'avons doué le jour de sa naissance. Bien-loin de faire part de ses richesses aux pauvres, il se plaît à thésauriser. Il est si attaché à ses louis d'or, qu'il se fait un plaisir de les compter tous les soirs, & de les baiser l'un après l'autre en les remettant dans son coffre. Enfin il ne vit plus, comme autrefois, du produit de ses Messes; & il est si las d'en avoir dit, qu'il ne veut plus même en entendre.

*ATROPOS coupant.*

Voilà qui est fini; il ne baisera plus ses louis d'or, qui vont être partagés entre deux ou trois héritiers, que par avarice & par orgueil il n'a pas voulu voir pendant sa vie.

CLOTHO va prendre un nouveau  
fil qu'elle apporte.

Parmi les vieillards qui vivent encore par notre négligence, j'en apperçois un qui s'attire ma compassion. C'est un Religieux que ses Confreres tiennent depuis plus de trente années enfermé dans un cachot noir, où ils le nourrissent si sobrement qu'il n'a plus que la peau & les os.

LACHESIS.

Une pénitence si rude suppose qu'il a commis quelque grand crime.

CLOTHO.

Quelque grande que soit sa faute, il l'a bien expiée par les maux qu'il a soufferts. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'il s'efforce en vain tous les jours de fléchir sa Communauté par des prieres & par des larmes. Il n'implore plus



que notre secours : faisons voir que nous avons moins de dureté que des Moines.

*ATROPOS coupe le fil.*

• Prêtons-lui donc notre assistance.

*LACHESIS présentant un autre fil.*

Payons en même temps les dettes d'un vieil Evêque obsédé, tourmenté, persécuté par une foule importune de créanciers. Comme sa Grandeur n'a point d'autres revenus que ceux de son Evêché, qui ne lui rapporte que cinquante mille livres par an , elle a été obligée d'emprunter de toutes parts pour mieux soutenir la dignité de Prince de l'Eglise. On veut aujourd'hui qu'il fasse à ses créanciers des délégations qui le réduiroient à vivre bourgeoisement.

A T R O P O S.

Bourgeoisement ! Ah quel affront on veut faire à un Prélat ! il faut le lui épargner. Envoyons Monseigneur dans les Champs qu'habitent les Ombres heureuses.

( Elle coupe le fil. )

C L O T H O.

Bon ; qu'il aille dans ce charmant séjour , pourvu que Messieurs les Juges ne lui fassent pas prendre la route du Tartare pour venger ses créanciers.

L A C H E S I S *apportant un nouveau fil.*

Il me vient une maligne envie que je veux satisfaire. Un vieux & riche Bourgeois a pour héritiers deux enfans mâles. Il a revêtu l'aîné, dont il est idolâtre , d'une Charge fort honorable ; & pour faire tomber sur lui tout son bien, il a forcé son second fils, qu'il

n'aime point, à se jeter dans un Couvent. Ce cadet, pour obéir à son pere, a pris le froc sans vocation; & après avoir fait des vœux qui le lient, il vient d'apostatier. Pour punir le vieillard d'avoir fait un mauvais Moine, tranchons les jours de son fils aîné, qui n'a point d'enfans.

ATROPOS *coupant.*

Cela n'est pas mal imaginé : c'est en effet le moyen de mortifier le pere ; il aura le chagrin d'avoir, pour enrichir un de ses fils, causé inutilement le malheur de l'autre.

LACHESIS,

Et de penser que ses collatéraux, qu'il hait & ne voit point, vont devenir ses héritiers.

*Lachesis & Clotho prennent chacune plusieurs fils qu'Atropos coupe à mesure qu'ils lui sont présentés.*

C L O T H O.

J'ai aussi mes fantaisies , moi.

A T R O P O S.

Qui vous empêche de les contenter ?

C L O T H O *présentant trois fils  
à la fois.*

Point de miséricorde pour ces trois fils retorts que j'abandonne à votre ciseau. Ce sont deux Normands , & une Avanturiere de Gascogne : ils ont quitté leurs Pays pour aller chercher fortune à la bonne Ville de Paris , mere nourrice des cadets de ces deux Nations. Un de ces Normands , après avoir pris la livrée d'un Fermier Général , & passé par les emplois qui y sont attachés, est devenu le Seigneur du Village où il est né. L'autre qui a fait ses études dans la Ville de Caën , a mis son latin à profit en se glissant chez un gros

Collateur, dont il a trouvé le moyen de gagner l'amitié, & d'attraper deux Bénéfices considérables. Et la Gasconne, aussi prudente que jolie, s'est fait un petit fonds de cinquante mille écus des deniers des trois Etats.

ATROPOS *tranchant les trois fils.*

Puisque vous le voulez, le Seigneur de Village, l'Avanturiere & le Bénéficiaire vont se rendre dans un instant à la redoutable Prairie, \* où Æacus les attend pour les interroger. Je crois que

\* Platon dans le *Gorgias*, dit qu'Æacus & Rhadamante rendoient leurs Arrêts dans une Prairie où il y avoit deux routes, qui conduisoient, l'une au Tartare, & l'autre aux Champs Elisés : Que la juridiction d'Æacus s'étendoit sur l'Europe, celle de Rhadamante sur l'Asie; & quand il se trouvoit des difficultés que ces deux Juges ne pouvoient résoudre, qu'ils avoient recours à Minos, qui le sceptre d'or à la main se

ce Juge n'aura pas besoin de Minos pour sçavoir s'il doit les condamner à prendre le chemin du Tartare.

**LACHESIS** *donnant un fil à couper.*

Délivrons le genre humain de cet Abbé prodigue, qui ne peut vivre avec soixante mille livres de rente, qui s'endette de tous côtés, qui friponne le tiers & le quart, & qu'enfin la nécessité d'avoir de l'argent rend capable de tout. Sa bourse, comme le tonneau des Danaïdes, se vuide si-tôt qu'elle est remplie. Si tous les Rois de la terre lui vouloient envoyer leurs revenus, il viendrait à bout de les dépenser.

se noit assis, & prononçoit souverainement.

Du temps de Platon, la Terre n'étoit divisée qu'en deux parties.

**ATROPOS**

ATROPOS *se hâtant de  
couper.*

Ah quel bourreau d'argent !  
Il ne mérite pas de voir le jour.

CLOTHO *présentant un  
nouveau fil.*

Point de pardon pour ce Plai-  
deur extravagant. Sa Partie est  
une femme qui a été sa Maîtref-  
se pendant vingt années pour le  
moins ; il l'a depuis peu épousée ,  
& il plaide en séparation.

ATROPOS *coupant.*

Quel fou !

LACHESIS *donnant un  
autre fil.*

Finissons les divisions qui re-  
gnent dans la famille d'un Mar-  
chand injuste & capricieux ; quoi-  
qu'il ait soixante-quinze ans passés ,  
il ne veut pas que ses deux fils  
se mêlent de ses affaires , qu'ils

426 UNE JOURNÉE

conduiroient pourtant bien mieux  
que lui.

A T R O P O S *tranchant le  
fil du pere.*

Je vais mettre d'accord le Pere  
& les Enfans.

C L O T H O *offrant un au-  
tre fil.*

Coupez ce fil. C'est celui d'un  
Ecclésiastique des plus patelins  
qu'il y ait dans les Séminaires :  
l'hypocrite a si bien fait , qu'on l'a  
nommé à une Abbaye considéra-  
ble. Il a déjà envoyé son argent  
à Rome pour payer ses Bulles :  
elles sont en chemin ; faisons dis-  
paroître Monsieur l'Abbé avant  
qu'elles arrivent.

A T R O P O S *tranchant  
le fil.*

Il n'aura pas le plaisir de les  
voir.



LACHESIS *donnant un autre fil, & riant.*

Un gros cochon d'homme gourmand rêve qu'il est à table, & se réveille en sursaut; il sonne une clochette pour appeller son Cuisinier, & lui ordonner de lui préparer pour son dîner les mets qu'il vient de voir en dormant. Ayons la malice de priver ce gourmand du plaisir de faire ce repas.

ATROPOS *coupant.*

Vous voilà satisfaite.

CLOTHO *apportant un écheveau.*

Ces fils sont ceux de vingt voleurs, & d'autres pareils honnêtes gens qui sortent des prisons de Londres, pour aller subir le châ-timent auquel ils ont été condamnés par la Justice. L'étonnante Nation ! ces criminels se rendent d'un air tranquille au lieu de leur supplice.

ATROPOS *couplant l'éche-  
veau.*

Oh ! les Anglois sont des hommes bien résolus ; ils quittent pour la plûpart sans regret la vie , & ne craignent pas la maison de Pluton ; soit qu'ils croient qu'il n'y en a point , soit que persuadés qu'il faut tôt ou tard cesser de vivre , il leur soit indifférent de mourir aujourd'hui ou demain.

LACHESIS.

Attendez , mes cheres Sœurs , je fais une réflexion. Nous sommes trop bonnes aujourd'hui ; nous ne détruisons que des sujets insensés , inutiles , ou incommodes dans la société civile. A quoi pensons-nous donc ? Est-ce ainsi que les Parques , qui ne sont pas moins cruelles que les Euménides , doivent s'occuper ? On diroit , à voir

*DES PARQUES.* 429

le choix que nous faisons de nos victimes , que nous cherchons à paroître équitables aux yeux des hommes. Il semble que nous ayions peur qu'ils ne désapprouvent nos actions ; comme si nous nous mettions en peine de leurs plaintes & de leurs murmures.

C L O T H O.

Le reproche est juste. Nous faisons des destinées une espece de Chambre de Justice : nous n'y songeons pas effectivement. Frappons des coups moins mesurés. Baignons-nous dans le sang humain. Que l'on nous reconnoisse à la malice & à la barbarie de nos opérations.

A T R O P O S.

Ces sentimens me charment. Apportez-moi , mes Mignones , les fils des mortels les plus respectés sur la terre , & soyons in-

fenfibles à la douleur que nous allons causer.

LACHESIS.

Vous pouvez compter sur notre fermeté.

CLOTHO *tirant un fil d'un  
nouvel écheveau.*

Le beau coup à faire , ma chere Atropos ! Remplissons d'étonnement l'Europe & l'Asie. Tranchez ce fil ; c'est un meurtre digne de nous. Otons la vie & la couronne à ce jeune Empereur , qui fait concevoir à ses peuples de si belles espérances. Il a jetté les yeux sur une Princesse de sa Cour , & il se dispose à la faire monter sur le Trône : Tout est prêt pour son mariage , dont la cérémonie se fera demain si nous l'avons pour agréable. Mais prenons plaisir à tromper l'attente de ce jeune Monarque. Chan-

geons l'appareil de ses nêces en funeraillcs. Répandons la conſternation dans ſon Palais ; & divertiffons-nous de la triſteſſe de ſes plus chers Courtiſans.

A T R O P O S *coupant.*

L'affaire en ſera bien-tôt faite : le fil de la vie d'un Souverain n'eſt pas plus difficile à couper qu'un autre.

L A C H E S I S *apportant un fil.*

Une jeune & charmante Princeſſe , qui fait l'ornement d'une des plus belles Cours de l'Univers , eſt malade. Elle eſt environnée de Médecins , qui ſe flattent qu'ils la guériront ; mais rendons leurs eſpérances vaines , comme nous faiſons le plus ſouvent dans les maladies aiguës.

A T R O P O S *coupant.*

Je vais lui porter le coup mortel , ſans être touchée des larmes

432 UNE JOURNÉE

du Prince son époux , qui se désespère au pied de son lit , ni des lamentations des femmes qui sont autour d'elle.

C L O T H O.

A cette inhumaine & noble fermeté , je reconnois ma Sœur. Courage , Atropos ; après les deux expéditions que vous venez de faire , je ne crains pas que vous refusiez de prêter la main à celle-ci.

( Elle lui présente un fil. )

A T R O P O S.

Qu'est-ce que c'est que ce fil ?

C L O T H O.

C'est celui d'un Général d'Armée , d'un grand Capitaine , qui réunit en lui toutes les qualités des Héros. Faites-lui sentir votre ciseau au milieu de ses Troupes , vous trancherez une vie que le fer & le feu respectent depuis soixante-dix ans.

A T R O P O S

ATROPOS *coufant.*

Nous lui avons filé tant de jours glorieux, qu'il doit mourir content.

LACHESIS *donnant un autre fil.*

Main basse, main basse sur cet illustre Magistrat qui aime l'éclat & la dépense, Juge fort aimé, fort estimé, & des plus éclairés.

ATROPOS *d'un air étonné.*

Vous n'y faites pas réflexion, Lachesis ?

LACHESIS.

Pardonnez-moi.

ATROPOS.

Nous ferons mal notre cour à ma mere, en ôtant si-tôt du nombre des vivans un de ses plus zélés Sacrificateurs.

LACHESIS.

Coupez, coupez toujours à bon compte. Thémis nous grondera

*Tom. II. Sec. Part. O o*

d'abord ; ensuite elle s'apaisera quand nous lui représenterons que les Parques n'épargnent personne , & que d'ailleurs ce Magistrat qu'elle affectionne sera fort bien remplacé.

A T R O P O S.

Oh ! Thémis se contentera de ces raisons . . . ( *Elle coupe le fil* ) . . . Voilà notre Magistrat dépouillé du pouvoir de juger les autres. Il va paroître lui-même devant les Juges des Enfers , & entendre prononcer son Arrêt.







# UNE JOURNÉE DES PARQUES,

---

SÉANCE DEUXIÈME.

CLOTHO, LACHESIS,  
ATROPOS.

CLOTHO.

**S**ur votre meilleur avis, mes  
Sœurs, je juge à propos que  
nous nous reposions un peu.

LACHESIS.

Que dites-vous, Clotho? Est-  
ce que nous sommes faites pour le  
repos?

O o ij

## C L O T H O.

Non ; mais nous nous délassons en changeant de travail. Ainsi pour quelques momens, cessons de couper des fils ; commençons à nous servir de la quenouille. Le plaisir de filer les aventures des enfans qui naissent, est celui qu'a le plus de charmes pour moi.

## A T R O P O S.

Je vous dirai la même chose, quoique je me divertisse fort à joir des ciseaux.

## L A C H E S I S.

Nous sommes donc d'accord tous trois : filer est mon occupation favorite ; aussi suis-je chargée de tourner le fuseau. Allons, mes petites, apportez vite les paniers où sont nos filasses blanches & nos filasses noires. Arrangez autour de moi tous les vases où je trempe

DES PARQUES. 437

ordinairement le bout de mes doigts quand je file, & qui contiennent diverses liqueurs, dont les unes communiquent aux hommes les vices, & les autres les vertus.

A T R O P O S *apportant un vase.*

Voici déjà un des vases où vous mettez le plus souvent la main; c'est celui de la volupté.

C L O T H O *apportant deux vases.*

Et voilà les vases du jeu & de l'ivrognerie : vous n'y trempez pas moins souvent les doigts.

A T R O P O S *apportant un autre vase.*

Vous voyez celui dont la liqueur a été puisée dans le Stix, & qui fait les tirans, les assassins & les autres mauvais hommes.

438 UNE JOURNÉE

CLOTHO *apportant deux  
nouveaux vases.*

Ces vases sont ceux du mensonge & de la trahison.

Atropos & Clotho apportent tous les vases des passions, des vices & des vertus, & les arrangent autour de Lachesis.

LACHESIS *regardant de  
tous côtés.*

Je ne vois point ici les vases de la douceur & de la beauté.

A T R O P O S.

Ils sont l'un & l'autre à votre main gauche.

L A C H E S I S.

Ah ! oui, oui, je les démêle.....  
( Elle s'apperçoit que Clotho cherche quelque chose ) ..... Que cherchez-vous, Clotho ?

C L O T H O.

Je cherche un vase que je ne trouve point; on diroit que nous ne l'avons plus.

LACHESIS.

Quel vase est-ce donc ?

CLOTHO.

Celui de la chasteté.

LACHESIS.

Je sçais où il est, mais nous n'en aurons pas besoin peut-être aujourd'hui. Il ne faut pas nous en servir tous les jours ; nous ne pouvons assez le ménager. Nous avons, dans les premiers temps du monde, fait une si grande consommation de la liqueur qu'il y avoit dedans, qu'à peine nous en restoit-il pour faire des filles Religieuses.

ATROPUS.

Passons-nous-en donc, ainsi que du vase de l'humilité. Il est encore bien précieux, celui-là : aussi le conservons-nous fort soigneusement ; nous ne nous en servons

O o iijj

presque plus , même quand nous faisons des Moines.

LACHESIS.

Ça , filons ..... mais attendez ,  
il nous manque encore quelque  
chose.

CLOTHO.

Quoi ?

LACHESIS.

Le petit panier où il y a des  
fils d'or & des fils de soye. La  
fantaisie peut nous prendre aujour-  
d'hui de rendre quelque mortel  
heureux.

ATROPOS.

C'est une fantaisie que nous  
avons bien rarement.

*CLOTHO apportant un petit  
panier de fils d'or & de soye.*

Si par hasard cette envie nous  
vient, voilà de quoi la satisfaire.

LACHESIS.

Filons donc présentement les

DES PARQUES. 441  
destinées des enfans qui vont  
naître.

C L O T H O.

Il en est déjà né plusieurs depuis que nous sommes à l'ouvrage: Il vient d'éclorre entr'autres dans le Sérail du Grand-Seigneur, un Prince dont la Sultane favorite est accouchée. Commençons par-là.

( Elle tire la filasse pour filer. )

L A C H E S I S filant.

Arrêtons, statuons & ordonnons que la vie de ce Prince naissant soit longue: Qu'il passe sa plus tendre enfance dans le sein de son pere & de sa mere, & qu'il augmente en eux par ses gentillesse l'amour dont il est le doux fruit.

A T R O P O S.

Marquez, Lachesis, Marquez par quelques nuances noires l'affreux péril dont je veux qu'il soit

menacé, avant qu'il ait atteint sa sixième année. Les Janissaires, si redoutables à leurs Maîtres, se révolteront contre le gouvernement, déposeront le pere du jeune Prince, & mettront sur le Trône le frere du Sultan déposé. Le nouvel Empereur d'abord fera tenté de suivre les maximes sanguinaires de ses Prédécesseurs, & de faire étrangler son neveu; mais il ne succombera point à une si cruelle tentation; au contraire, il concevra pour lui l'amitié la plus forte, & prendra autant de soin de son éducation, que s'il étoit son propre fils.

C L O T H O.

Ajoutons à cela, je vous prie, que le jeune Prince demeurera pendant un grand nombre d'années dans le Sérail; après quoi par une nouvelle révolution, qui



coûtera la vie à plus de soixante mille Musulmans, son oncle sera déposé à son tour, & lui élevé à l'Empire. Il reprendra donc la place de son pere qui sera mort ; & usant aussi d'humanité, il épargnera le sang de sa famille.

LACHESIS.

Je souscris à ces décisions. Qu'elles soient des Arrêts irrévocables des Parques. Passons à un autre enfant.

ATROPUS.

Doucement, ma Sœur. D'où vient qu'en filant la vie de ce Prince nouveau né, vous n'avez fait aucun usage de nos vases ? C'est pour en faire sans doute un Prince sans vices & sans vertus.

LACHESIS.

Hé bien. Ce ne sera pas le premier que nous aurons fait de ce caractère-là.

J'en demeure d'accord. Mais donnez-lui du moins une dose raisonnable de volupté : Voulez-vous qu'il vive dans son Sérail comme un Chartreux dans sa Cellule ?

*LACHESIS souriant , & trem-  
pant ses doigts dans le vase de  
la volupté.*

Non vraiment , je n'y pensois pas. J'allois faire là un pauvre Sultan.

A T R O P O S.

Passons de Constantinople à Peking. Nous venons de régler les principaux événemens de la vie d'un Prince Turc , filons présentement le sort d'une Princesse née depuis un quart d'heure au Palais de l'Empereur de la Chine. C'est la cinquantième fille de ce grand Monarque. La mere de cette Prin-

celle est une des trois Concubines de la seconde \* Classe, & la même qui l'année dernière accoucha d'un Prince que S. M. Chinoise doit un jour choisir pour son Successeur. Nous avons, comme vous sçavez, doué l'enfant mâle de toutes les inclinations de son pere, sur-tout d'un grand attachement aux cérémonies de la Secte des Bonzes, avec une extrême curiosité d'apprendre des choses qu'il ne convient guère aux Rois de sçavoir. Quelles qualités jugez-vous à propos de donner à la femelle ?

\* Les Femmes de l'Empereur de la Chine sont divisées en six Classes. La première n'est composée que de la Reine son unique Epouse. Il y a dans la seconde Classe trois Concubines; dans la troisième, neuf; dans la quatrième, vingt-sept; dans la cinquième, dix-huit; & le nombre de la sixième n'est pas fixé.

M. le Gentil, dans son *Voyage autour du Monde*.

De bonnes & de mauvaises.  
 Qu'elle ait de l'esprit, de la beauté, avec des pieds si petits \* qu'elle ne puisse se soutenir dessus ; mais qu'elle ait des momens de caprice & d'humeur noire, qui fassent enrager les femmes qui seront auprès d'elle.

*LACHESIS après avoir mis la main dans les vases du caprice, & dans les vases de l'esprit & de la beauté.*

Cette Princesse, je vous assure, sera bien difficile à servir.

A T R O P O S.

De la fille d'un Empereur daignerez-vous descendre à deux enfans du commun ?

\* Les Chinoises s'estropient le plus souvent, à force de vouloir avoir les pieds petits.

C L O T H O.

Hé pourquoi non ? Est-ce que tous les humains ne sont pas égaux pour nous ?

L A C H E S I S.

Sans doute. A mesure qu'ils naissent , nous devons sans distinction filer leurs aventures.

A T R O P O S.

Nous sommes encore à la Chine. Une Brodeuse de l'Isle d'Emouy vient d'enfanter deux Garçons à la fois. Leur pere qui vit dans l'indigence , se voyant hors d'état de les bien élever , s'attendrit sur leur misere ; & poussé par une cruelle compassion , il est tenté de les aller noyer dans la mer.

C L O T H O.

C'est qu'il croit la Métempseuose , & qu'il espere qu'à la premiere transmigration , les ames de

ces enfans animeront des corps plus heureux.

L A C H E S I S.

Arrachons ces Jumeaux à la barbare pitié de leur pere.

A T R O P O S.

Volontiers ; faisons les adopter : l'un , par un Officier du Mandarin qui connoît des affaires civiles dans la Province ; l'autre , par un Marchand de Soye crue , lequel ne pouvant avoir d'enfant , ni de sa femme ni de ses concubines , aura recours à cette adoption , dans la vûe d'avoir , après sa mort , un fils qui vaille aux sacrifices domestiques , & brûle de petits morceaux de papier doré devant les ames de leurs ayeux.

C L O T H O.

J'admire la pieuse tendresse de ces bons Chinois pour leurs ancêtres ;

cêtres : ils ont beau croire la mortalité de l'aine , ou la Mététempscose ; cela ne les empêche pas d'aller toujours leur train , & de s'imaginer que les esprits de leurs défunts parens voltigent autour des Tablettes où leurs noms sont gravés en lettres d'or.

LACHESIS.

Rien ne prouve mieux le pouvoir que la coutume a sur les hommes.

ATROPOS.

Que deviendront nos Jumeaux adoptés ?

CLOTHO.

Celui que l'Officier du Mandarin aura fait son héritier , s'adonnera de tout son cœur aux Sciences , & son pere adoptif aura la satisfaction de le voir parvenir au degré glorieux de Licencié.

450 UNE JOURNÉE

LACHESIS après avoir trempé les doigts dans les vases des Sciences.

Trois ans après , notre petit Brodeur obtiendra une place honorable dans le Collège des Docteurs qui écrivent les Annales de l'Empire Chinois , & sont chargés du soin de recueillir les Loix tant anciennes que modernes.

C L O T H O.

Dans la suite il sera tiré de ce Collège. Il deviendra Précepteur du Prince aîné de la Chine ; & le reste de sa vie ne sera qu'un enchaînement d'honneurs & de plaisirs.

A T R O P O S.

Comme il nous a pris fantaisie de faire un sujet vertueux & fortuné de cet Enfant , faisons aussi par caprice un fripon & un malheureux de son frere. C'est ce



que nous faisons tous les jours.

LACHESIS.

Vous me prévenez.

CLOTHO.

C'est ce que j'allois vous proposer.

ATROPOS *souriant*.

Dans la disposition où nous sommes toutes trois , nous allons faire un aimable garçon..... Allons , Lachesis , mettez d'abord la main dans tous les vases des vices. Il s'agit ici de former un mortel qui soit capable de tout.

LACHESIS *après avoir trempé les doigts dans plusieurs vases*.

Vous pouvez , mes Sœurs , ordonner présentement de ce garçon tout ce qu'il vous plaira. Je vous proteste que je viens de lui donner les dispositions nécessaires à bien jouer dans le monde les

personnages que vous voudrez.

C L O T H O.

Ces bonnes semences qu'il reçoit de votre main bienfaisante, vont germer à vue d'œil. Il fera mille espiègleries dans son enfance. Le Marchand de Soye crue, après avoir en vain mis en usage tous les châtimens pour le corriger, l'abandonnera. Le jeune homme, suivant ses mauvaises inclinations, tombera bien-tôt entre les mains de la Justice, qui se contentera de le punir pour la première fois, en lui faisant appliquer sur les fesses cinquante coups de canne de bois de Bambouc; ce qui ne le rendra pas plus sage. Il se fera condamner aux Galeres pour trois ans; après quoi il ira se présenter aux Bonzes du Pagode qui est auprès de la Ville de Focheu. Ils le rece-

vront gracieusement , & lui permettront d'aspirer à l'honneur d'être de leur Secte.

LACHESIS.

Oh , puisqu'il doit devenir Bonze , il faut que je lui donne l'esprit de son état. Je n'ai pas trempé les doigts dans le vase de l'hypocrisie . . . . . ( *Elle met la main dans le vase de l'hypocrisie* ) . . . .  
Il ne lui manque à présent aucune des vertus qu'ont ces vénérables Solitaires.

CLOTHO

Avant que les Bonzes l'initient à leurs mystères ; ils lui laisseront croître la barbe & les cheveux pendant l'espace d'une année entière , lui feront porter une robe déchirée , & l'obligeront d'aller de porte en porte chanter les loüanges de Foë , l'Idole de ce Pagode. De plus , il ne mangera rien que

des herbes & des fruits. Il faudra qu'il combatte fans cesse le sommeil ; & quand il n'y pourra résister , un de ses Confreres chargé du soin de le réveiller à coups de bâton , s'en acquittera fort exactement. Après un si doux Noviciat , il endossera une longue robe grise. On lui mettra sur la tête un bonnet de carton sans bords , & doublé d'une toile noire. Ensuite tous les Bonzes entonneront des Hymnes dont personne n'entendra le sens , & leur chant accompagné de petites clochettes fera une espece de charivari assez réjouissant. Enfin la cérémonie de la réception de ce nouveau Bonze finira par un repas où il y aura plus d'abondance que de délicatesse , & où tous les Confreres boiront à l'envi jusqu'à ce qu'ils soient yvres-morts.

A T R O P O S à *Clotho*.

Est-ce-là tout ce que vous voulez ordonner qu'il arrive à ce pieux Chinois ?

C L O T H O.

Ajoutez-y ce qu'il vous plaira.

A T R O P O S.

C'est ce que je vais faire. Quinze ans après avoir été reçu Bonze de la façon que vous venez de dire , il se verra Supérieur du Pagode. Alors il édifiera le Public par l'éclat d'une aventure dont il fera le Héros , & qui fera beaucoup de bruit dans toutes les Provinces de la Chine.

L A C H E S I S.

Je suis curieuse de sçavoir quel doit être ce grand événement dont vous prétendez embellir l'histoire de ce Bonze.

C L O T H O.

Et moi tout de même.

Le voici. La fille d'un Docteur Chinois suivie de deux jeunes Servantes, passera un jour devant le Pagode, dont la porte sera ouverte : Elle y entrera pour faire sa prière ; n'appercevant personne, elle s'avancera jusqu'à l'Autel de l'Idole, où elle se mettra dévotement à genoux. Notre Supérieur caché dans un endroit, d'où il pourra tout voir sans être vu, la regardera, & la trouvant fort à son gré, il ira promptement chercher ses Compagnons, auxquels il ordonnera d'enlever ces trois femmes.

L A C H E S I S.

Et cet ordre apparemment n'aura pas plutôt été donné, qu'il sera brusquement exécuté?

A T R O P O S.

Assurément. Le Docteur étonné

né de ne plus voir sa fille, & fort en peine de sçavoir ce qu'elle peut être devenue, fera tant de perquisitions qu'il apprendra que les Bonzes l'auront en leur pouvoir. Il s'adressera aussi-tôt au Général des Tartares de la Province, & se plaindra du ravissement de sa fille. Le Général, prompt à rendre justice, se transportera d'abord au Pagode avec le Docteur, & demandera les personnes enlevées. Les Bonzes répondront que Foë est devenu amoureux de la Maîtresse, & l'a fait enlever avec ses deux Suivantes. Le Supérieur payant d'effronterie, ajoutera que Foë en voulant bien honorer de ses embrassemens la fille du Docteur, le comble de gloire, lui & toute sa famille. Mais le Général Tartare, sans s'arrêter aux fables des

## 458 UNE JOURNÉE

Bonzes , visitera lui-même tous les réduits de la maison & du jardin. Il entendra des voix confuses , qui sortiront d'une grotte percée dans un rocher : il fera abattre une porte de fer qui fermera l'entrée , & trouvera dans ce lieu souterrain la fille du Docteur , avec plusieurs autres Compagnes de son infortune. Elles seront toutes rendues à leurs familles , & l'on mettra par ordre du Général le feu aux quatre coins du Pagode , qui sera réduit en cendre avec ses infames Ministres. \*

C L O T H O à *Lachesis*.

Que vos doigts se préparent à filer les jours d'une fille qui prend

\* M. Gentil dit dans son *Voyage autour du Monde* , que les Missionnaires qui étoient de son temps à la Chine , l'assurèrent que pareille aventure étoit arrivée dans un Pagode.



naissance en ce moment dans l'Amérique Méridionale. Une Portugaise naturelle du Bresil, donne une héritière à son époux, qui est un des plus riches Maîtres de plantations qu'il y ait dans la Ville de San-Salvador. Prodiguons les vertus à l'enfant, faisons-en une petite Lucrece.

## LACHESIS.

Fi donc, Clotho, vous plaignez apparemment ; ce seroit bien déplacer la chasteté. Non, non, ce n'est pas la peine d'aller chercher le vase qui donne cette vertu, & dont il ne faut nous servir qu'à la priere de Minerve ou de Junon. Une fille sage en Guinée y paroîtroit un Phénomene nouveau. . . . . (*Elle trempe le bout de ses doigts dans les vases de la beauté & de la volupté*) . . . . .  
Contentons-nous de rendre celle-

ci parfaitement belle. Pour cet effet, je veux qu'elle ait un tein noir & luisant, le nez fort écrasé, une très-grande bouche & de très-petits yeux. Quand elle aura quinze ans, elle fera l'Idole des Portugais du Bresil.

A T R O P O S *riant.*

Ah! ah! ah! Je ne puis m'empêcher de rire, en voyant Lachesis mettre la main dans le vase de la beauté pour faire une pareille créature, qui seroit un monstre pour les Européens.

L A C H E S I S.

Oui, comme un tein de lys & de roses, une petite bouche vermeille, & deux grands yeux bien fendus, paroîtroient effroyables aux Ethiopiens brûlés.

C L O T H O.

Véritablement la beauté est locale. C'est pourquoi la liqueur

de ce vase s'accommodant aux lieux, forme la beauté sur le goût, ou, si vous voulez, sur le caprice des Nations.

A T R O P O S.

Je sçai bien cela, mais je ne suis point du goût des Portugais du Bresil.

L A C H E S I S.

Ni moi non plus. Il faut qu'une femme, pour me paroître belle, ressemble à Vénus, à Junon ou à Pallas.

C L O T H O.

Sur les bords du Danube, la femme d'un pauvre Baron Allemand vient d'accoucher d'un enfant mâle dans sa chaumière. De quelles qualités jugez-vous à propos de douer ce petit Allobroge?

L A C H E S I S.

Pour compenser sa pauvreté,

Q q iij

462 UNE JOURNÉE

j'en vais faire un garçon plus beau que le plus beau jour, & qui aura la taille d'un Héros de Roman.

A T R O P O S.

Donnez - lui avec cela de la prudence, de l'esprit, & du courage.

*L A C H E S I S filant après avoir mis les doigts dans plusieurs vases.*

Il aura les bonnes qualités que vous lui souhaitez ; mais il aimera le vin, le jeu & les femmes.

C L O T H O.

Je vais sur cela composer un tissu des aventures qui doivent lui arriver. Il deviendra Orphelin à douze ans ; & se voyant sans bien, il se fera Page de l'Envoyé d'un Prince de l'Empire, & ira en France avec lui. Il ne sera pas si-tôt à Paris, qu'il se déniaisera. Il aura le bonheur de plaire à une

Princesse, qui voulant l'avoir pour Page, priera l'Envoyé de le lui donner. Elle l'obtiendra, & le gardera jusqu'à ce qu'il ait vingt-cinq ans. Alors notre Baron témoignera à sa Maîtresse qu'il voudroit bien s'en retourner à son Pays; elle ne s'y opposera point, & lui fera une gratification de mille écus : mais au lieu d'aller en Allemagne, il partira pour l'Angleterre qu'il lui prendra fantaisie de voir, sur le rapport qu'on lui aura fait des merveilles de la Ville de Londres.

A T R O P O S.

Je suis curieuse d'apprendre ce qui lui doit arriver là ; car vous ne l'y faites point aller pour rien.

C L O T H O.

Non, sans doute. Je lui prépare un événement assez singulier, & qui ne lui sera pas infructueux.

Q q iiij

464 *UNE JOURNÉE*

Il passera près d'un mois à parcourir la Ville de Londres sans qu'il lui arrive la moindre aventure ; mais un soir , entre neuf & dix heures , il entrera dans l'Hôtel garni , où il fera logé , un homme qui le tirant en particulier , lui dira en Allemand : Une belle Dame qui vous a vû à la promenade souhaite de vous entretenir cette nuit , pourvû que vous vous laissiez conduire les yeux bandés. Au reste , vous ne courrez aucun péril , que celui de prendre trop d'amour.

LACHESIS.

Notre jeune Baron , malgré sa prudence acceptera la proposition.

CLOTHO.

Sans balancer.

ATROPOS.

Il montera sur le champ en

carrosse avec son guide, qui lui bandera les yeux, & le menera fort honnêtement à une grande maison, où l'introduisant dans un appartement superbe, il lui fera voir la Dame en question.

C L O T H O.

Elle sera masquée, & n'ôtera point son masque pendant une conversation de deux heures qu'ils auront ensemble, quelques instances que lui fasse le Cavalier pour l'obliger à se découvrir. Après quoi le Guide le remenant à son Hôtel de la même manière qu'il l'aura amené, lui dira : Monsieur, je viendrai vous reprendre si l'on a besoin de vous. Le Baron jugera par ces paroles que l'Héroïne de l'aventure, sera une jeune Dame, mariée à quelque vieux Seigneur Anglois, qui voudra avoir d'Elle un héritier. Et

ce qui le confirmera dans cette opinion, c'est qu'un mois après, son Guide le reviendra voir pour lui apporter trois cens guinées, qu'il lui comptera en lui disant : Dans quelque'endroit du monde que vous soyez, vous toucherez tous les ans la même somme. Effectivement il la recevra pendant vingt années consécutives ; sans sçavoir à la vérité de quelle part, mais bien persuadé que ce sera pour avoir fait un Milord.

L A C H E S I S.

Après vingt ans pourquoi ne jouira-t-il plus de sa pension ?

C L O T H O.

C'est que le jeune Seigneur Anglois son fils prendra le parti des Armes, & périra dès sa première Campagne.

A T R O P O S.

La femme d'un Acteur de l'O-



péra de Bruxelles , vient d'enfanter deux Jumelles dans les coulisses. Regardons ces enfans d'un œil favorable ; faisons - en deux sujets fameux.

LACHESIS.

Volontiers. Que l'une ait la voix d'une Sirene ; & que l'autre danse aussi-bien que Terpsicore.

CLOTHO.

Elles entreront dans leur puberté à l'Opéra de Paris, d'où elles ne sortiront que chargées d'or & de pierreries.

ATROPOS.

Oui , mais j'ajoute à cela qu'elles trouveront ensuite de jolis hommes , dont le commerce n'augmentera pas leurs effets.

LACHESIS.

Ecoutez , mes Sœurs , entendezvous les cris que pousse une femme en travail dans un fort bel

Hôtel au milieu de Paris ? C'est l'épouse d'un des plus riches Particuliers de France , d'un homme que Plutus chérit , & qui voudroit avoir un héritier. Elle nous invoque sous nos trois noms mystérieux.

C L O T H O.

Pour l'amour du Dieu des richesses , sauvons-la de la mort & finissons ses douleurs.

A T R O P O S.

Nous le devons.

L A C H E S I S.

Elle est délivrée. Elle met au monde un garçon dans cet instant.

C L O T H O.

Que nous ferons plaisir à Plutus , si nous filons à cet enfant des jours d'or & de foye !

A T R O P O S.

Il n'y faut pas manquer.

LACHESIS.

Non. Faisons-lui une destinée  
digne d'envie.

CLOTHO.

Donnons-lui toutes les quali-  
tés d'un galant homme . . . . .

( *A Lachesis* ) . . . . . Trempez  
vos doigts dans les vases du bon  
goût, du bon esprit, & de la  
probité.

ATROPOS.

Que sur-tout il soit bienfaisant  
& libéral ; car un homme riche  
qui n'est pas généreux est un  
monstre.

CLOTHO.

Avec les vertus dont nous vou-  
lons bien le douer, qu'il ait quel-  
que vice léger. Il ne seroit pas  
juste qu'il y eût des Mortels plus  
parfaits que les Dieux.

LACHESIS *filant après avoir mis la main dans plusieurs vases.*

Laissez-moi faire . . . . Il fera bien partagé sur ma parole. Sa vie sera longue , exempte de chagrin , ou plutôt égayée par une succession continuelle de plaisirs. Il aura des passions , mais elles ne troubleront point son repos. Moins leur esclave que leur maître , il saura goûter leurs douceurs sans éprouver leur tyrannie. Il sera bon , galant , généreux ; & ce que nous n'avons encore accordé à personne , quoique payeur , il possédera le cœur de ses Maîtresses.

#### A T R O P O S.

Passons d'une extrémité à l'autre. Une Bourgeoise de Paris vient de mettre au jour un enfant mâle : Faisons-en un Auteur ; aussi-

bien nous n'en avons pas encore fait d'aujourd'hui, nous qui ne passons point de jour que nous n'en fassions pour le moins une centaine.

C L O T H O.

C'est fort bien dit; faisons-en un Auteur universel : Un Ecrivain qui compose tantôt en Vers, tantôt en Prose pour tous les Théâtres de Paris; & que ce soit un de nos irrévocables Décrets, qu'il fera pendant sa vie cinquante-cinq Pièces dramatiques, dont quatre auront un heureux succès.

L A C H E S I S.

Encore ces quatre heureuses productions seront assez mal reçues du Public, lorsque dix ans après leur nouveauté on s'avisera de les remettre au Théâtre.

A T R O P O S.

Je vois une vieille Femme de

472 UNE JOURNÉE, &c.

chambre qui met un gros paquet de linge dans une allée, au pied d'un escalier. Ce paquet est un enfant nouveau né qu'on expose.

C L O T H O.

Oui, c'est le fruit des honteuses amours d'une fille de condition . . . . .

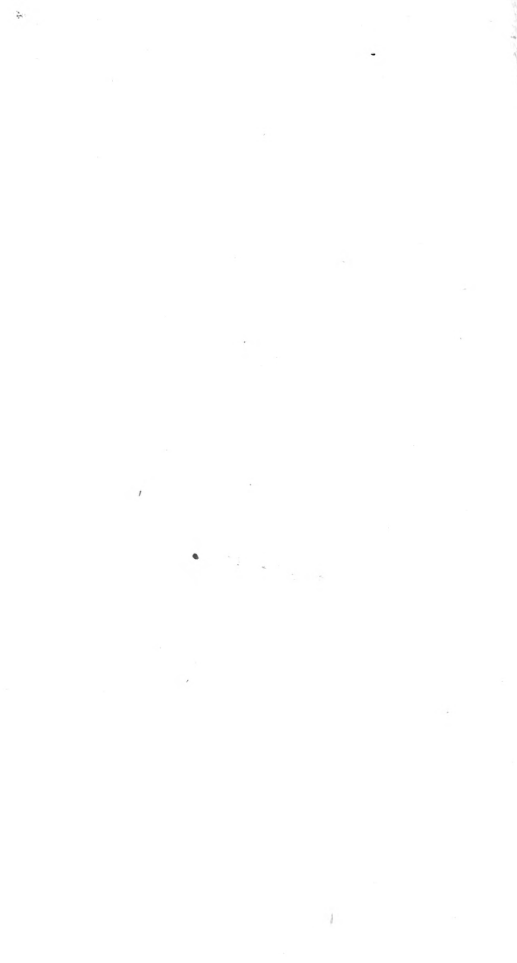
*Dans cet endroit de l'entretien des Parques, je me réveillai . . . . .*

F I N.

---

De l'Imprimerie de PRAULT, Quai  
de Gêvres. 1756.







9/3 vol



vol





THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

